BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A 13
297
NAPOLI

712.111

II Suppl. Palat. A. 29 ff.

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES.
TOME TROISIEME.

62764 E BN

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A LA LITTÉRATURE,
PAR M. D. L. P.

TOME TROISIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

A BRUXELLES,
Et se trouve à PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1785.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ A L'EXÉCUTION DE CHARLES PREMIER, ROI D'ANGLETERRE,

Le 9 Janvier 1649, *traduite de l'Anglois, par* J. Ango (1), *Interprête de ladite Langue, ſur l'imprimé à Londres.*

PAR F. COLES.

LE neuvième jour de Janvier, ſur les dix heures du matin, le Roi fut

(1) On a cru ne devoir rien changer à la naïve ſimplicité du Traducteur.

conduit de *Saint-James*, *à pied*, par dedans le Parc, au milieu d'un Régiment d'Infanterie, tambours battants & Enseignes déployées, avec sa Garde ordinaire, armée de Pertuisanes, quelques-uns de ses Gentilshommes devant & après lui, la tête nue. Le sieur *Juxon*, Docteur en Théologie, ci-devant Evêque de Londres, le suivoit; & le Colonel *Thomlinson*, qui avoit la charge de Sa Majesté, parlant à lui, la tête nue, depuis le Parc de *Saint-James*, au travers de la Galerie de *Whitehall*, jusques dans la Chambre de son Cabinet, où il couchoit ordinairement & faisoit ses prières. Où étant arrivé, il refusa de disner, pour autant que (ayant communié une heure auparavant) il avoit bu ensuite un verre de vin, & mangé un morceau de pain.

De-là, il fut accompagné par ledit sieur *Juxon*, le Colonel *Thomlinson*, & quelques autres Officiers qui avoient

charge de le ſuivre, & de ſa Garde du corps, environné de Mouſquetaires, depuis la ſalle à *Banquetar*, , joignant laquelle l'échafaud étoit dreſſé ; juſqu'à icelui, qui étoit tendu de noir, avec la hache & le Chouquet (1) au milieu ; & pluſieurs Compagnies d'Infanterie & de Cavalerie étoient rangées aux deux côtés de l'échafaud, avec grande confuſion de peuple pour voir ce ſpectacle.

Le Roi, étant monté ſur l'échafaud, jetta les yeux attentivement ſur la hache & le *Chouquet*, & demanda au Colonel *Haker*, s'il n'y en avoit point de plus haut ? Puis parla comme il s'enſuit, adreſſant ſes paroles particulièrement au Colonel *Thomlinſon* :

Diſcours du Roi.

« J'ai fort peu de choſe à dire, c'eſt » pourquoi je m'adreſſe à vous, & vous

(1) Le billot.

» dirai que je me tairois très-volon-
» tiers, ſi je ne craignois que mon ſi-
» lence ne donnaſt ſujet à quelques-
» uns de croire que je ſubis la faute
» comme je fais le ſupplice. Mais je
» crois que pour m'acquitter envers
» Dieu & mon Pays, je dois me juſti-
» fier comme bon Chrétien & bon Roi,
» & finalement comme homme de
» bien.

» Je commencerai, premièrement,
» par mon innocence; & en vérité, je
» crois qu'il ne m'eſt pas néceſſaire de
» vous entretenir long-tems ſur ce ſu-
» jet. Tout le monde ſait que je n'ay
» jamais commencé la guerre avec les
» deux Chambres du Parlement; &
» j'appelle Dieu à témoin, (auquel je
» dois bientôt rendre compte) que je
» n'ay jamais eu intention d'uſurper ſur
» leurs privilèges; au contraire, ils la
» commencèrent eux-mêmes, en ſe ſai-
» ſiſſant des Arſenaux, qu'ils confeſſent

» n'appartenir : mais ils jugèrent qu'il » leur eſtoit néceſſaire de me les oſter. » Et pour le faire court, ſi quelqu'un » veut regarder les dates des Commiſ- » ſions de leurs Députés & des miens, » il verra évidemment qu'ils ont com- » mencé tous ces malheureux déſor- » dres, & non pas moy. De ſorte que » j'eſpère que Dieu vengera mon in- » nocence !... Mais non, je ne le de- » ſire pas : j'ay de la charité : à Dieu » ne plaiſe que j'en impute la faute » aux deux Chambres du Parlement ! » J'eſpère qu'elles ſont exemptes de ce » crime, car je crois que les mauvais » Miniſtres d'entre eux & moi, ont » eſté les principales cauſes de tout ce » ſang répandu : tellement, que comme » je m'en trouve exempt, j'eſpère (& » prie Dieu qu'ainſi ſoit !) qu'elles » le ſont auſſi.

» Néanmoins, à Dieu ne plaiſe que » je ſois ſi mauvais Chreſtien, que je

» ne confeſſe que les jugemens de Dieu » ſont juſtes contre moi : car ſouventes » fois il punit juſtement, pour une in- » juſte Sentence. Je dirai ſeulement, » à cet égard, qu'un injuſte Arreſt que » j'ay ſouffert être exécuté (1), eſt » puny à préſent par une autre injuſte » donné contre moi-meſme. Ce que » j'ay dit juſques ici n'eſt que pour » vous faire voir mon innocence, en » égard aux attentats qui m'ont eſté » imputés contre les privilèges & les » libertés de la Nation.

» Maintenant, pour vous faire mieux » voir que je ſuis bon Chétien, voilà un » honnête-homme (montrant du doigt » M. *Juxon*) lequel portera témoignage » que j'ay pardonné à tout le monde, » & en particulier à ceux qui ſont les » auteurs de ma mort. Mais ce n'eſt » pas tout, il faut que ma charité paſſe

(1) L'Arrêt de mort du Comte *de Straiſort*.

» plus avant : je ſouhaite qu'ils ſe re-
» pentent ; car véritablement ils ont
» commis un grand péché en cette oc-
» currence ! Je prie Dieu, avec *Saint*
» *Etienne*, qu'ils n'en reçoivent pas la
» punition. Non-ſeulement cela, mais
» encore qu'ils puiſſent prendre la vraie
» voye, pour rétablir la paix dans le
» Royaume : car la charité me com-
» mande de pardonner non-ſeulement
» aux perſonnes particulières, mais auſſi
» de taſcher, juſqu'à mon dernier ſou-
» pir, de remettre la paix d'où je la
» vois bannie.

» Maintenant, Meſſieurs (1), il s'agit
» de vous faire voir comment vous eſtes
» en mauvais chemin, & taſcher de
» vous remettre en un meilleur. Pre-
» mièrement, pour vous montrer que
» vous vous détournez de la juſtice.

(1) En ſe tournant vers quelques Gentils-hommes, qui écrivoient ce qu'il diſoit.

» je vous diray que tout ce que vous
» avez jamais fait, à ce que j'en ai
» pu concevoir, a eſté par voye de
» Conqueſte; & certainement c'eſt une
» mauvaiſe voye. Car une conqueſte,
» Meſſieurs, n'eſt jamais juſte, s'il n'y
» a quelque bonne & légitime cauſe,
» ſoit pour quelque tort reçu, ou en
» ayant droit légitime; & alors, ſi
» vous outre-paſſez cela, la première
» connoiſſance que vous en avez rend
» votre cauſe injuſte en la fin, quoi-
» qu'elle fuſt juſte au commencement.
» De ſorte, Meſſieurs, que je trouve
» la voye que vous prenez comme fort
» mauvaiſe à préſent. Pour vous met-
» tre en un meilleur chemin, ſoyez
» aſſurez, Meſſieurs, que vous ne fe-
» rez jamais bien, & que Dieu ne vous
» aſſiſtera jamais, que vous ne donniez
» à Dieu ce qui appartient à Dieu, &
» au Roi ce qui appartient au Roi (je
» veux dire à mes ſucceſſeurs) & au

» Peuple. Car je ſuis autant pour le
» Peuple qu'aucun de vous. Il vous faut
» donner à Dieu ce qui appartient à
» Dieu, en réglant ſon Egliſe droite-
» ment & ſuivant l'*Ecriture*. Pour vous
» dire la voye en détail préſentement,
» c'eſt ce que je ne puis faire. Je vous
» dirai ſeulement qu'il ſeroit bon d'aſ-
» ſembler un Synode national, ou cha-
» cun pourroit diſputer avec toute li-
» berté, & que les opinions qui pa-
» roîtroient évidemment bonnes fuſſent
» ſuivies. Quant au Roi, en vérité,
» je ne veux pas.... (Puis ſe tour-
» nant vers un Gentilhomme, qui tou-
» choit la hache) lui dit: *Ne gaſtez*
» *pas la hache*?... Quant au Roi, dis-je,
» les Loix du Royaume vous en inſ-
» truiront clairement; & partant, d'au-
» tant que cela me touche en parti-
» culier, je ne vous en dis qu'un mot
» en paſſant. Pour le Peuple, certaine-
» ment je déſire autant ſa liberté &

» franchiſe que qui que ce ſoit. Mais » il faut que je vous die, qu'elles con- » ſiſtent à eſtre conſervées par les Loix, » par leſquelles les ſujets ſoient aſſurés » de leur vie & de leurs biens, & non » pas que le Peuple ait part au Gou- » vernement ; cela ne lui appartient » pas : un Souverain & un Sujet ſont » bien différens l'un de l'autre. Et par- » tant, juſqu'à ce que vous en agiſſiez » ainſi, je veux dire, que vous mettiez » le Peuple en cette eſpèce de liberté, » il n'en aura certainement jamais.

» C'eſt pour ce ſujet, Meſſieurs, » que je ſuis ici. Si j'euſſe voulu don- » ner l'un à un arbitrage pour chan- » ger les Loix, ſelon la puiſſance du » glaive, j'euſſe pu éviter ceci. Et par- » tant, je vous dis (& prie Dieu qu'il » en détourne ſon châtiment de deſſus » vous !) que je ſuis martyriſé pour le » Peuple.

» Je ne vous tiendrai pas plus long-

» tems, Meſſieurs. Je dirai ſeulement, » que j'euſſe pu demander quelque peu » de tems pour mettre ceci en meil- » leur ordre, & le diriger mieux. Mais » j'eſpère que vous m'excuſerez ».

Alors, le ſieur *Juxon* dit au Roi : » Plaît-il à Votre Majeſté (encore que » l'affection qu'elle a pour la Religion » ſoit aſſez connue) de dire quelque » choſe pour la ſatisfaction du peuple ?

« Je vous remercie de tout mon » cœur ! (lui dit le Roi) parce que je » l'avois preſque oublié. Certainement, » Meſſieurs (pourſuivit-il), je crois » que ma conſcience & ma religion » ſont bien connues de tout le monde ? » & partant, je déclare devant vous » tous, que je meurs Chreſtien, pro- » feſſant la Religion de l'Egliſe Angli- » cane, en l'état où mon père me l'a » laiſſée. Et je crois que cet honneſte » homme (en montrant M. *Juxon*) » le témoignera. Puis, ſe tournant vers

» les Officiers, ajouta : Excuſez-moi, » Meſſieurs ? ma cauſe eſt juſte, & » mon Dieu eſt bon ; je n'en diray pas » davantage ».

De-là, s'adreſſant au Colonel *Haker* : » Ayez ſoin (lui dit-il) je vous prie, » que l'on ne me faſſe point languir ? »

Et alors un Gentilhomme approchant auprès de la hache : « Je vous » prie (lui dit le Roi) de prendre » garde à la hache ? »

Enſuite de quoi le Roi s'adreſſant à l'Exécuteur, lui dit ; « Je ferai ma » prière courte. Et lorſque j'étendray » les bras .... » Puis il demanda ſon bonnet de nuit au ſieur *Juxon* ; & l'ayant mis ſur ſa teſte, il dit à l'Exécuteur : » Mes cheveux ſont-ils bien ? » Lequel le pria de les mettre ſous ſon bonnet. Ce que le Roi fit, étant aidé de l'Evêque & de l'Exécuteur. Puis le Roi ſe tournant vers le ſieur *Juxon*, dit : » Ma cauſe eſt juſte, & mon Dieu eſt » bon ».

Le ſieur Juxon. Il n'y a plus qu'un pas, Sire. Mais ce pas eſt faſcheux ; & vous devez penſez qu'il vous portera promptement bien loin : il vous tranſportera de la Terre au Ciel ; & là vous trouverez beaucoup de joie & de réconfort.

Le Roi. Je vais d'une Couronne corruptible à une Couronne incorruptible, où il ne peut y avoir aucun des troubles du monde.

Le ſieur Juxon. C'eſt changer une Couronne temporelle en une éternelle ; & c'eſt un fort bon change.

Le Roi dit alors à l'Exécuteur : « Trouvez-vous mes cheveux bien ? » De-là, il oſta ſon manteau, & donna ſon Cordon bleu (1) au ſieur *Juxon*, en lui diſant : « Souvenez-vous-en ? »

Puis le Roi oſta ſon pourpoint, &

(1) Le Collier de l'Ordre de *Saint-Georges*, qu'il deſtinoit à ſon fils.

eſtant en chemiſette, remit ſon manteau ſur ſes épaules. Puis, regardant le *Chouquet*, dit à l'Exécuteur : « Il vous » le faut bien attacher ».

L'Exécuteur. Il eſt bien attaché.

Le Roi. On le pourroit faire plus haut.

L'Exécuteur. Il ne ſauroit être plus haut, Sire.

Le Roi. Quand j'étendray les bras ainſi, alors....

Après quoi, ayant dit deux ou trois paroles tout bas, debout, les mains & les yeux levés en haut, s'agenouilla incontinent & mit ſon col ſur le *Chouquet*; & lors l'Exécuteur, remettant encore ſes cheveux ſous ſon bonnet, le Roi dit (penſant qu'il l'alloit frapper) : « At- » tendez le ſigne ? »

L'Exécuteur. Je le ferai, s'il plaît à Votre Majeſté.

Et une petite pauſe après, le Roi, ayant étendu les bras, l'Exécuteur ſépara

la tête de son corps, d'un seul coup. Et quand la tête du Roi fut tranchée, l'Exécuteur la prit en sa main, & la montra aux Spectateurs (1), & son corps fut mis en un coffre couvert, pour ce sujet, de velours noir.

Sic transit gloria mundi !

---

(1) Une autre relation dit que le coup exécrable ne fut pas sitôt donné, que le bourreau (qui étoit masqué) fichant la tête de cet infortuné Prince au bout d'une pertuisane, la montra aux spectateurs, en criant : « Voilà » la tête du Traître ! » & aussi-tôt disparut. *Fairfax* fit publier, le lendemain, que l'Angleterre n'étoit plus un Royaume, mais une République.

FATALITÉ SINGULIERE,

Anecdote Françoise.

VERS la fin d'Avril 1748, arrive à Paris, M. *de M****, Armateur de Calais, parent & intime ami de l'Editeur, qui lui demande, avec empreſſement, s'il a quelque accès auprès de M. *de Maurepas*, Miniſtre de la Marine, qui aimoit (lui avoit-on dit) les Lettres, ainſi que ceux qui les cultivent, & au rapport duquel il avoit un procès aſſez conſidérable, au *Conſeil des Dépêches*.

Le haſard (lui répondit l'Editeur) m'a quelquefois fait rencontrer en mêmes maiſons avec lui; j'en ai reçu des politeſſes : mais la valeur de cette monnoie m'eſt trop connue, pour que j'oſe

me flatter que mon crédit puiſſe vous être, auprès de lui, de quelque poids.

Je crois pourtant pouvoir, indirectement vous ſervir, au moyen de M. le Comte *de Caylus*, que je ſais être intimément lié avec lui, & qui a quelques égards pour moi. Donnez-moi votre Mémoire; je verrai, quand je l'aurai lu, ſi je puis, ſans riſquer de le compromettre, invoquer pour vous ſes bons offices auprès de votre Rapporteur.

Après s'être mis au fait de l'affaire, & ſans qu'il conçût aucuns doutes ſur la légitimité des prétentions de ſon ami, l'Editeur obtint du Comte *de Caylus*, non-ſeulement de s'y intéreſſer auprès du Miniſtre, & d'en faire accélérer la déciſion, mais encore de lui préſenter M. *de M**** & ſon parent. Ce qui fut exécuté, à leur ſatisfaction, au point, que le Miniſtre leur dit, avec bonté, de ſe trouver, le Dimanche ſuivant, dans

la Galerie de Verſailles, à l'iſſue du *Conſeil des Dépêches* (c'eſt-à-dire, au moment où le Roi ſort, pour aller à la Meſſe); où il comptoit leur apprendre la déciſion de l'affaire.

Au jour & au moment indiqués, le Miniſtre, qui faiſoit cortège, à la ſuite du Roi, ayant fait ſigne à l'Editeur de venir à lui: « J'en ſuis fâché, Monſieur (lui dit-il); mais votre parent » a perdu ſon procès.

» Cela n'eſt pas poſſible, Monſeigneur (lui répondit étourdiment » celui-ci, qui avoit perdu la tête) à » moins qu'on ne vous ait trompé.

« Monſieur, cela eſt bien Picard! » répartit froidement le Miniſtre, en lui tournant le dos.

Qu'on juge de la ſituation où ces mots laiſsèrent l'Editeur, doublement affligé de la perte du procès de ſon ami, & de l'inſigne ſottiſe qu'il avoit à ſe reprocher.

M. *de M****, qui l'avoit ſuivi, & tout entendu, ſans qu'il s'en fût apperçu, ne le tira de l'accablement où il étoit plongé, qu'en lui diſant: « Allons, mon ami: c'eſt un malheur, » ſans doute, que la perte d'un procès » que je croyois juſte. Mais elle n'ôte » rien à ma fortune, que ce que j'avois » cru pouvoir y ajouter, en qualité de » Demandeur. Et quant à l'expreſſion » peu réfléchie que la vivacité du ſen» timent a pu ſeule vous arracher, en » répondant au Miniſtre, il eſt trop » équitable, & ſon caractère eſt trop » connu, pour que vous puiſſiez ne pas » eſpérer qu'il daignera la pardonner à » un premier mouvement, dont votre » amitié pour moi ne vous a pas per» mis d'être le maître ». Tout en parlant ainſi, M. *de M**** conduiſoit le triſte & confus Editeur à l'auberge où ils étoient deſcendus le matin.

Là, tous les deux à table, vis-à-vis

l'un de l'autre, on préſume aiſément que leur dîner n'étoit pas des plus animés; lorſque, vers le deſſert, un Colporteur de livres étant venus leur propoſer, d'un air myſtérieux, deux ou trois Ouvrages peu communs à Paris, & que M. *de M****, ſoit qu'il en eût envie, ſoit pour opérer une eſpèce de diverſion, s'occupoit á les parcourir, l'Editeur ſaiſit cet inſtant, quitte la table, vole chez le Miniſtre, qu'on lui dit être prêt à ſortir, pénètre juſqu'à l'antichambre, & ſe poſte ſur ſon paſſage.

« Puniſſez-moi, Monſeigneur (s'écria-t-il, en le voyant paroître), je me » croirai moins malheureux, puiſque... » Vous êtes ami chaud (lui dit, en ſouriant, & en l'interrompant, M. *de Maurepas*); « mais, à ce titre, on peut » être excuſable.... Ainſi, qu'il n'en » ſoit plus parlé.

— « Ah! Monſeigneur, connoiſſez » tous mes torts! Je n'avois point

» conçu, je l'avoue, qu'à partir de *telle* » *Pièce*, jointe au procès, & que j'avois » crue décisive, mon ami pût être con- » damné par le Conseil ! »

— Quoi, Monsieur ! . . . . quelle est donc cette *Pièce* ?

— Quoi, Monseigneur ! se pourroit-il qu'on vous en eût dérobé la connois- sance ? . . .

Le Ministre, frappé de ce propos, & après un moment de réflexion : « M. D. L. P. (dit-il, d'un ton affec- tueux) » on m'attend chez le Roi. Re- » passez ici, vers six heures, avec votre » ami : j'aurai peut-être à vous parler, » plus à loisir ».

A ces mots, l'Editeur s'empare de la main du Ministre, la baise avec transport, & revole vers son ami.

Tous les deux avoient assez mal dîné. Mais cet événement, que M. *de M**** avoit d'abord eu quelque peine à croire, ayant fait revivre leurs espérances, les

mit bientôt en état de remplir, moins désagréablement, le peu d'heures qu'ils avoient à passer jusqu'à celle du rendez-vous.

A leur arrivée chez le Ministre : « Messieurs les Cousins (leur dit-il, avec cet air affable qui sied si bien aux Grands, quand ils daignent nous obliger), » je serai, Mardi soir, à Paris. » Venez, le lendemain, chez moi, » entre neuf & dix heures; & jusques » là, soyez discrets..... justice sera » faite ».

On peut juger qu'ils n'y manquèrent pas... Mais, quel coup de foudre pour eux!... Le Comte *de Saint-Florentin* étoit arrivé, dès le matin même, à l'Hôtel... Le Ministre étoit exilé.

LA BRAVOURE EN DÉFAUT,

Anecdote Françoiſe.

Le vieux Commandeur *Briçonnet*,
Fier, ſot, ivre de ſa naiſſance,
Qu'en tous lieux, ſans ceſſe, il prônoit,
Autant que ſa rare vaillance :
Qui, banni des bonnes Maiſons,
Fléau du Café, de l'Auberge,
Aux Bourgeois, comme à leurs garçons,
Faiſoit redouter ſa Flamberge,
Et frémir juſqu'aux poliçons.
Un jour, au Café de *Procope* (1),
Où la Dame, dès ſon lever,
Ne le voyoit point arriver,
Sans preſque tomber en ſyncope !
Un jour, dis-je, le Commandeur,
En diſputant avec chaleur,

(1) L'un des plus anciens & des plus fameux Cafés de Paris, vis-à-vis l'ancien Hôtel de la Comédie Françoiſe.

Sur je ne ſais quelle matière,
Piqué de ſe voir contredit
Par un *Quidam*, foible & petit,
Portoit la main à ſa *Rapière* ....
Seigneur (dit le *Quidam*), holà! ....
Meſſieurs (parlant à l'aſſemblée,
Que cet eſclandre avoit troublée),
Dans l'attitude où le voilà,
Sans doute il n'eſt pas équivoque,
Par ſon grand courage animé,
Quoique je ne ſois point armé,
Que le Commandeur me provoque?
Et qu'en ce cas, ſuivant la loi
De nos anciens Preux, que j'invoque,
Le choix des armes eſt à moi?
Oui (dit d'une voix univoque,
L'Auditoire), telle eſt la loi.
Madame, ſoyez ſans alarmes;
(Dit l'homme à celle du Café),
Contre ce Paladin fieffé,
(Je ſuis Cardeur) voici les armes
Dont je me ſers dans mes combats,
Contre les plus grands Fiers-à-bras!

Tirant alors d'une Ecritoire,
Deux Aiguilles à matelas,
De la longueur d'un tiers de bras....

Et

Et vous, Commandeur redoutable,
(Dit-il) ſoyez moins ſourcilleux,
Mettez les coudes ſur la table,
Et voyons lequel de nous deux,
Partageant un péril ſemblable,
A l'autre crévera les yeux?
A cette ſémonce imprévue,
Le Commandeur, déconcerté
De voir bleſſer ſa dignité
Par tout le Café, qui le hue,
S'eſquive.... Et le Cardeur mutin,
Le pourſuit, juſques dans la rue,
Avec ſon Aiguille à la main.

*D. L. P***.*

Cette ſcène fut renouvelée, il n'y a pas vingt ans, lorſqu'un de nos Auteurs (qu'on ne méconnoîtra point) ayant tiré l'épée chez un Libraire, contre le petit & foible Abbé *de la Porte*, celui-ci s'étant armé d'une groſſe Ecritoire de plomb, non ſeulement mit l'aggreſſeur en fuite, mais le pourſuivit, l'Ecritoire à la main, tout le long de la rue *Saint-Jacques*.

N. B. Quant à la première hiſtoire, dont le fond eſt vrai, ne pourroit-on pas préſumer que le Cardeur n'étoit qu'un perſonnage payé pour jouer ce rôle; & que la ſcène n'avoit été imaginée que pour donner une leçon au Commandeur, & en délivrer le Café.

La famille de *Briçonnet* eſt originaire de *Tours*, où elle s'eſt diſtinguée depuis le Règne de *Charles V*, & de *Charles VI*. Elle a même donné deux Cardinaux à l'Egliſe.

L'un deſquels (Guillaume), dit le Cardinal *de Saint-Malo*, Archevêque de *Reims* & de *Narbonne*, fut honoré de la pourpre par *Alexandre VI*, en 1495, en préſence du Roi *Charles VIII*, qui ſe trouva alors au Conſiſtoire. Ce Prince l'aimoit beaucoup, & ce fut (dit-on) à ſa perſuaſion qu'il entreprit la conquête du Royaume de *Naples*. Le zèle avec lequel ce Cardinal parla contre *Jules II*,, dans le Concile de *Piſe*, le

fit priver de ſa dignité, que *Léon X* lui rendit enſuite.

Il mourut en 1514, laiſſant deux fils, héritiers de ſes vertus, qui lui ſervirent, un jour, à une Meſſe célébrée pontificalement, l'un de Diacre, & l'autre de Soudiacre. Il avoit été marié, avant de s'engager dans les Ordres.

Les Hiſtoriens le louent, comme un Prélat qui avoit l'eſprit des affaires, joint à beaucoup de zèle pour la gloire de ſa patrie, ainſi qu'à beaucoup d'amour pour les Lettres, & pour ceux qui les cultivoient.

PARTICULARITÉS CONCERNANT HENRI IV,

*Tirées des Mémoires manuscrits d'*Augustin Conon (1), *Avocat au Parlement de* Rouen.

Au moment de la mort de *Henri III*, la plupart des Seigneurs François Catholiques, qui se trouvoient dans sa chambre, firent serment entre eux de ne pas reconnoître pour Roi un Prince de la Religion réformée.

Henri IV, très-alarmée de cette con-

(1) Auteur des *Réflexions historiques sur la mort de ce Monarque.* Voyez le tome II de ce Recueil, pag. 243.

vention, & ne ſachant à quoi ſe réſoudre, ſe retira dans un cabinet voiſin, avec *La Force* & *d'Aubigné* (1), & commanda à celui-ci, ſur le refus de l'autre, de lui dire ſon avis. *D'Aubigné* lui dit qu'il falloit parler en Roi, ne point trahir ſa conſcience, & s'embarraſſer peu de tous ceux qui ſeroient plus attachés au Pape qu'à leur légitime Souverain, d'autant plus que ces ſortes de gens lui feroient toujours plus de mal proche de ſa perſonne qu'éloignés. Il lui fit enfin ſentir que les plus puiſſans des Seigneurs Catholiques ne porteroient pas le zèle de leur Religion, juſqu'à dégrader un Prince, auquel tous les droits de la nature, & les loix divines les obligeoient d'obéir.

Après ces repréſentations, il lui conſeilla de demander, ſans baſſeſſe, le ſervice & le crédit des principaux de

(1) Ayeul de Madame *de Maintenon*.

l'Armée, ſur-tout du Maréchal de Biron, Colonel général des Suiſſes, & d'engager ce Seigneur à demander le ſerment de ces Troupes, à les faire mettre en bataille, & à leur faire crier : *Vive le Roi Henri IV !* De plus, il fut d'avis que le Roi fît, ſur-le-champ, agir divers Seigneurs, dont la fidélité lui étoit connue, tels que *Givry* & *d'Humières*, auprès des Gentilshommes de leurs Provinces, qui ſe trouvoient dans l'Armée. Il lui fit connoître enfin, qu'il étoit le plus fort, qu'il devoit compter ſur l'intrépidité de deux cens Gentilshommes qu'il avoit alors auprès de lui, & qui étoient gens à jeter par les fenêtres tous ceux qui refuſeroient de le regarder comme leur Roi.

Heureuſement, ce conſeil fut ſuivi : le Roi parla au Maréchal *de Biron*, qui avec tout le zèle d'un bon & brave François, remplit dans le moment les déſirs de ſon nouveau Maître.

A peine *Henri* avoit fait cette première démarche, que le Marquis *d'O* entra, accompagné de nombre de Seigneurs Catholiques; & après un discours plein de remontrances, sur l'impossibilité à un Prince Protestant de régner sur des François, il déclara nettement qu'ils étoient tous résolus de ne pas reconnoître le *Roi de Navarre*, s'il ne changeoit de Religion. *Henri* pâlit, ou de colère ou de crainte; puis, ayant recueilli ses esprits, répondit: qu'il s'agissoit d'abord de venger le meurtre de leur dernier Maître, de suivre ses dernières volontés; & qu'un changement de cette nature ne pouvoit être l'affaire d'un instant; qu'il seroit même honteux aux François de se soumettre à un Roi, qui acheteroit leur couronne par un parjure & une apostasie. Qu'au surplus, il donnoit congé à tous ceux qui s'opiniâtreroient à vouloir exiger de lui une démarche aussi contraire à sa cons-

cience, que propre à le faire regarder par les deux partis comme infecté du plus mépriſable Athéïſme : « Sachez » enfin, Meſſieurs (s'écria-t-il, d'un ton auſſi ferme que noble) » que je » me tiens pour aſſuré, d'avoir à mon » ſervice, tous les Catholiques ſenſés, » faits pour aimer & la France & l'hon- » neur ».

A peine il achevoit ces mots, que *Givry* entre, & dit tout haut, qu'il vient lui annoncer de la part de la plus nombreuſe & la plus brave Nobleſſe, qu'elle étoit prête à recevoir ſes ordres. Arrive, au même inſtant le Maréchal *de Biron*, qui lui préſente les Officiers commandans les Suiſſes, dont *Henri* reçoit, par écrit, les ſermens. *La Noue*, *Châtillon*, *Guitri*, & tous les autres Chefs des Réformés qui ſuivoient leurs traces, tombent à ſes pieds, tout le reſte ſuit leur exemple..... Et voilà *Henri* proclamé.

Ainſi, c'eſt au conſeil d'une ame ferme, & ſentant le prix d'un moment, que le brave & bon *Henri*, en ſe hâtant de le ſaiſir, dut la Couronne qu'il étoit ſi digne de porter !

Concernant le même Prince.

Charles de Bourbon (1), Cardinal de *Vendôme*, qui mourut dans l'Abbaye de *Saint-Germain-des-Prés*, à Paris, en 1594, étoit homme de fort petit eſprit. Il fut l'auteur du *Tiers-Parti*, par la ſollicitation d'un certain *Touchard*, qui avoit autrefois été ſon Précepteur, & de *du Perron*, que ledit *Touchard* avoit introduit. Et comme le Roi *Henri IV* eût découvert que le mal venoit de chez le Cardinal, il tâcha de le ſavoir de ce *Touchard*, qui ſavoit toutes les affaires de ſon Maître. Mais

(1) Fils de *Louis*, premier Prince *de Condé*.

n'en ayant pu rien tirer, il gagna *du Perron*, qui lui apprit tout.

Le Cardinal, voyant son jeu découvert, en mourut avec une fièvre lente; & *du Perron*, pour avoir trahi son Maître, fut aux bonnes graces du Roi, par la recommandation & protection duquel il fit une si belle fortune, & fut depuis Cardinal.

M. *Jean Duret* étoit Médecin du Cardinal *de Vendôme*, qui avoit pour Secrétaire, le frère du même *Duret*, qui, depuis, a été le Président de *Chèvry*. *Duret*, le Médecin, dit un jour chez ce Cardinal, en parlant de *Henri IV*, qu'il falloit lui faire avaler des *Pillules Césariennes*, c'est-à-dire, vingt-trois coups de poignard, ainsi qu'autre fois César dans le Sénat. Ce qu'étant su & rapporté par *du Perron*, le Roi, depuis, l'a fort haï, sans pourtant jamais lui faire de mal.

Ce Médecin voyoit quelquefois la

Reine *Marie de Médicis*, quand elle étoit malade, laquelle se fioit fort en lui, à cause qu'il avoit grande réputation. Et ayant fait, par ce moyen, prier le Roi de lui donner la place de premier Médecin, après la mort de M. *de la Rivière*; le Roi répondit à ceux qui lui en parlèrent : « Dites à *Duret* qu'il » se contente que je le laisse vivre, & » que je sais bien le mal qu'il a voulu » me faire il y a long-temps ».

Le Roi ayant su du sieur *du Perron*, les desseins dont *Touchard* ne lui avoit rien voulu révéler, il fut visiter le Cardinal *de Vendôme*, qui étoit au lit malade. Sur quoi le Roi lui dit : « Mon » Cousin, votre mal n'est pas commun : » C'est l'envi d'être Roi, qui vous » rend malade. Sire, je n'y ai jamais » pensé (répondit le Cardinal).

A quoi le Roi (qui vouloit perdre

Touchard dans ſon eſprit), répliqua : » Je n'en ſai que ce que *Touchard* m'en » a dit : le voici lui-même. Il m'a ap- » pris toutes vos négociations à la Cour » de Rome, pour le Tiers-Parti ».

Touchard s'écria au Roi, qu'à grand tort il vouloit le ruiner dans l'eſprit de ſon Maître. Lequel néanmoins, ne crut jamais rien à ſon déſavantage. Mais ledit Cardinal & les deux *Duret* ſoupçonnèrent le ſieur *du Perron*, qui étoit proprement le traître.

Le Cardinal *du Perron* ne ſavoit quel métier faire étant jeune. Madame *de Lore*, qui ſe diſoit veuve du Cardinal *de Châtillon*, m'a dit autrefois, qu'elle avoit vu les *du Perron* en Normandie, dont l'aîné montroit le latin dans une école, & le ſecond montroit à jouer du luth & de la viele. Qu'enfin, l'aîné, s'étant fourré chez le Cardinal *de Ven-*

dôme, il commença à faire fortune, en trahiſſant ſon Maître; puis gagna les bonnes graces de Madame la Ducheſſe de *Beaufort*, en faiſant des vers ſur ſa beauté, ſur ſes amours, & ſur la naiſſance de M. *de Vendôme*.

Ce fut une étrange procédure que l'Arrêt de mort contre la Maréchale *d'Ancre*. Son plus grand crime étoit d'avoir reçu le bien que la Reine lui avoit donné. Elle conſentoit qu'on le lui reprit, & d'être envoyée à *Lorette*, y accomplir un vœu qu'elle avoit fait. M. *Courtin* opina qu'elle fût pendue; M. *Deslandes* la condamnoit à une priſon perpétuelle, où le Roi voudroit; M. *de Palluau*, au fouet; M. *Servin* diſoit qu'il falloit la tirer à quatre chevaux; les autres, en plus grand nombre, à lui couper la tête. Quand elle ſe vit condamnée à la mort, elle dit

qu'elle étoit groſſe, & puis elle s'en dédit. Le Roi donna ſon fils en garde à un Gentilhomme, nommé *Fieſque*, bâtard de la maiſon de *Fieſque*, & qui étoit propre frère de celui qui eſt aujourd'hui Curé de *Saint-Sulpice*. Ce fils enfin, ſe retira à *Florence*, avec permiſſion, où on l'appeloit le Comte *de Penne*, & y mourut, ſans avoir été marié.

L'ÉPREUVE DANGEREUSE,

Anecdote du Bal de l'Opéra.

Pour la troisième fois, quoique très-bien
masquée,
Au Bal de l'Opéra, *Lise* étant attaquée
Par certain *Pantalon*, dont les propos flatteurs,
Sans lieux communs, sans clinquant, sans
fadeurs,
Avoient acquis quelques droits sur son ame...

Je sai (dit-il) de qui vous êtes femme;
Et je vous plains! — Vous me plaignez?
Moi! — Vous,
Belle *Zirphé*!... Je sai que votre Epoux,
Quoiqu'il le dissimule,
Dans la crainte du ridicule,
Au fond de l'ame, est en effet jaloux.
— Je crois qu'il a quelque peine secrète,
Qu'il me déguise, & cela m'inquiète!...
Mais lui, jaloux! surtout de moi?... Jamais:
C'est une fable... Et dusse être une histoire,
Jamais, Monsieur, je ne pourrois la croire

Au moins, sans preuve... Et si je la croyois,
Pour lui, moins que pour moi, Monsieur, j'en rougirois.
— Vous l'aimez donc? — Je l'aime; & je sais qu'il m'estime.
J'en suis certaine...: Et me ferois un crime,
De soupçonner.... — A la bonne heure!.... mais,
Pour s'étourdir sur ses ennuis secrets,
On dit qu'il joue, & perd plus qu'on ne pense,
Dans des tripots obscurs? — La médisance,
Vous le savez, Monsieur, s'étend sur tout?
Car, pour le jeu, *Damon* n'a point de goût;
Et jamais ne s'y prête, en bonne Compagnie,
Que comme Acteur, manquant à la Partie.

— Femme aveuglée!... Et si l'on vous disoit,
Qu'hier, dans un seul *Lansquenet*,
Par un entêtement, aussi vain que frivole,
Damon, après avoir perdu tout son *Comptant*,
Ne rentra chez lui, qu'en devant
Vingt mille écus, sur sa parole?
Et que ce seul trait, joint à ceux qu'on ne sait pas,
Quelque riche qu'on soit, produit quelque embarras?

— Autre fable ! — Tout l'eſt, contre l'objet
qu'on aime . . .
Ainſi, Madame, il faut donc ajouter
Pour vous ôter tout prétexte à douter
D'un fait, ſi vrai . . . . Qu'enfin, c'eſt à moi-
même,
Que *Damon* doit cette ſomme ? . . . A *The-*
léme,
Et dont le nom vous doit être connu ? . . .
C'eſt moi . . . — C'eſt vous ?... Ma ſurpriſe eſt
extrême ! . . .
Mais, excuſez un cœur trop prévenu
Pour un époux, qui, malgré ſa foibleſſe,
N'a pas moins droit à toute ma tendreſſe ?...
Je ſens ſa peine !... Il doit... Il faut payer.

Demain matin, daignez donc envoyer
Votre billet ?... Et recevez, pour gage,
Tous mes bijoux, eſtimés davantage,
En attendant que je puiſſe... A ces mots :
Ciel ! (dit le Maſque, à travers ſes ſan-
glots)
Ciel ! ai je pu méconnoître la flâme
Et les vertus de la plus digne femme ? . . .
Ah ! pardonne à l'Amour, objet tendre &
chéri,
Mon injuſtice, envers la plus belle ame ?

— Eh ! qui peut donc ainſi me parler ? —
Ton mari !

*D. L. P***.*

N. B. C'eſt de l'Epoux même, que M. le Marquis de ***, à qui je dois cette hiſtoriette, m'a dit l'avoir tenue... L'Epouſe n'en parla jamais.

MÉMOIRES
CONCERNANT LE MARQUIS DE LA ENSENADA,
Ci-devant Miniſtre d'Etat, en Eſpagne.

Traduction de l'Anglois.

Au commencement de la dernière guerre, lorſque le Comte de *Gages* alloit s'embarquer pour l'Italie, ſe voyant arrêté par les vents contraires, & s'étant informé d'une maiſon un peu plus tranquille & plus commode que celle où il étoit d'abord deſcendu, on lui indiqua celle d'un Officier de la Douane, que les Négocians de *Cadix* lui vantèrent comme l'homme le plus rangé & le plus économe qu'il y eût en Eſpagne. Le Général y fut reçu avec la politeſſe la plus reſpectueuſe, y trouva un appartement auſſi propre

que commode, très-bien meublé, mais ſans luxe, & ſans aucune eſpèce de ſuperfluités. Il y fut ſervi, non-ſeulement avec toute la ponctualité & les égards qui lui étoient dûs, mais le Maître du Logis pouſſa les attentions au point, que prévoyant juſqu'aux moindres beſoins de ſon Hôte, le Général ſe voyoit preſque toujours agréablement prévenu dans ſes déſirs. De ſorte que le Comte, l'un des plus honnêtes, des plus gracieux, & des meilleurs hommes du monde, très-ſatisfait de ſa ſituation préſente, étoit d'autant plus content du Maître du logis, que les attentions qu'il en éprouvoit n'avoient rien d'importun, ni de gênant.

La ſeule choſe qui manquât au bien-être actuel de notre Général, c'eſt que, chargé d'un grand nombre de Mémoires, de lettres, & autres papiers importans qu'il avoit à examiner, il n'avoit

point de Secrétaire, le ſien étant tombé malade en route.

Son Hôte alors le ſupplia de vouloir bien accepter ſon foible ſecours, en ajoutant, qu'il ne devoit l'emploi dont il jouiſſoit à *Cadix*, qu'au bonheur d'avoir ſervi pendant quelque temps, au gré de ſes ſupérieurs, dans les Bureaux du Miniſtère de la Guerre. Le Comte accepta l'offe avec plaiſir, & vit avec ſurpriſe un homme, dont l'intelligence, l'activité, les grâces du ſtyle, & le travail le plus aiſé, lui annonçoient le jugement le plus ſain, & l'eſprit le plus exercé qu'il eût jamais connus. A partir de cet inſtant, le Comte ſe promit de ne point ſe ſéparer de ſon Hôte; & ſans lui rien témoigner de ſes diſpoſitions intérieures, ſe hâta de faire part de ſa découverte au Miniſtre, en le lui recommandant comme un ſujet eſſentiel, & dont l'Etat pouvoit probablement ſe promettre les plus grands

ſervices, en qualité d'Intendant de l'Armée de *S. M. C.* en Italie.

Les vents continuant d'être contraires, & le Comte ayant reçu la réponſe du Miniſtre, fit appeler ſon Hôte, auquel il propoſa tout ſimplement de le ſuivre en Italie, où il eſpéroit pouvoir lui procurer un poſte un peu plus lucratif que celui qu'il occupoit en Eſpagne.

« Ordonnez, Monſeigneur ? (lui dit *l'Enſenada*, d'un ton fait pour plaire au Général) » Je vous ſuivrois au bout » de l'univers. Je ne demande que » vingt-quatre heures pour régler les » comptes de ma Régie ; & je ſuis à » vous, pour jamais ».

« En ce cas, Monſieur, recevez » ceci (lui dit le Général, en lui remettant la commiſſion de l'Intendance de l'Armée) » Recevez ceci, comme » un gage de ma reconnoiſſance des » bons traitemens que j'ai reçus chez

» vous, & comme une preuve des ſen-
» timens que votre mérite & votre intel
» ligence dans les affaires, m'ont inſpi-
» ré, ſitôt que je vous eus connu ».

Qu'on juge de l'excès de la ſurpriſe d'un ſimple Receveur à la Douane, dont l'emploi lui rapportoit annuellement au plus dix mille livres, qui ſe voit tout-à-coup élevé à l'intendance d'une Armée, avec plus de cinquante mille livres d'appointemens, & le pouvoir de tirer du Tréſor Royal, ſur ſa ſimple ſignature, & à ſa volonté, pour cent fois plus encore!

Revenu à lui-même, après avoir reſpectueuſement & ſans adulation, remercié ſon bienfaiteur, il ne lui témoigna que la crainte de ne pouvoir remplir, à ſon gré, les eſpérances que le Comte avoit conçues des talens d'un homme qu'il connoiſſoit à peine, mais qui, par ſes efforts, eſpéroit pourtant

ſe rendre moins indigne des bontés dont il ſe trouvoit honoré.

L'Enſenada tint parole : ſa conduite en Italie juſtifia pleinement, auprès du Miniſtre d'Eſpagne, la recommandation du Général. *L'Enſenada*, actif, intègre, vigilant, infatigable en fait d'affaires, plein de reſſources au beſoin, attentif à ce qu'il devoit aux Officiers généraux, juſte & déſintéreſſé envers ceux d'un rang inférieur, toujours auſſi affable qu'acceſſible, ſut ſe faire autant aimer, que généralement eſtimer de tout ce qui compoſoit l'Armée.

Tout le monde ſait que le Comte de *Gages* eut des obſtacles incroyables à ſurmonter pendant le cours de cette guerre ; que l'Eſpagne attendoit de lui, quoiqu'avec une très-petite Armée, tout ce qu'elle auroit pu eſpérer de la plus nombreuſe & la mieux pourvue ; tout ce qu'il étoit obligé d'eſſuyer de la

part

part du Roi *Philippe V*, qui, avec un cœur excellent, étoit d'un caractère extrêmement violent; que ſes Miniſtres, jaloux les uns des autres, par conſéquent preſque jamais d'accords, embarraſſoient d'autant plus le Général, qu'il étoit de ſon intérêt de les ménager tous. Mais que ce qui le peinoit le plus, étoit la lenteur des ſecours & des remiſes de fonds néceſſaires, tant pour faire ſubſiſter les Troupes, que pour les mettre en état d'agir efficacement. Et c'eſt dans ces circonſtances critiques qu'on vit le génie de *l'Enſenada* ſe déployer & ſe diſtinguer au point de trouver des reſſources pour faire ſubſiſter cette Armée abandonnée, pour ainſi dire, à elle-même, beaucoup mieux & plus long-temps que l'affligé Général n'eût oſé l'eſpérer.

Mais il eſt un terme à tout, & le Miniſtre Eſpagnol n'en mettoit point à ſa lenteur, ou pour mieux dire, à ſon in-

ſouciance. De façon que le Comte de *Gages*, ſes Officiers généraux, & l'Intendant même, privés enfin de tout eſpoir, ſe voyoient réduits au moment d'avoir à commander une Armée, ſans magaſin & ſans crédit.

Réduits à ces extrémités, le Comte & les Officiers généraux qu'il avoit raſſemblés, ne virent d'autre parti à prendre, que celui d'envoyer en Eſpagne M. de *L'Enſenada*, dans l'eſpérance qu'il feroit plus par ſa préſence & ſes repréſentations chez les Miniſtres, que n'avoient opéré toutes les Lettres & tous les Mémoires qu'il leur adreſſoit depuis ſi long-temps & avec ſi peu de ſuccès.

Il accepta la condition d'autant plus volontiers, qu'après avoir épuiſé & même au-delà des bornes, ſon crédit perſonnel, il redoutoit bien moins de tomber dans les mains des ennemis, que de ſe voir expoſé au reſſenti-

ment de ſes créanciers, trompés par le défaut d'accompliſſement des promeſſes qu'il leur avoit faites.

Charmés de le voir ſouſcrire à leurs vœux, & bien convaincus que ces mêmes emprunts n'avoient été faits que pour ſauver à ſes amis & à l'Armée, de ſe voir expoſés aux beſoins les plus extrêmes, tous les Officiers généraux le chargèrent de lettres de recommandation les plus honorables pour lui, & en même temps les plus preſſantes, tant pour les Miniſtres d'Eſpagne, que pour les perſonnes en place, avec leſquelles chacun d'eux pouvoient avoir quelques liaiſons particulières.

Avec ces lettres de crédit, M. de *L'Enſenada*, dès ſon arrivée à *Madrid*, entama ſa négociation avec toute l'adreſſe & toute la chaleur dont l'activité de ſon génie étoit capable.

Il fut gracieuſement accueilli des Miniſtres, qui le comblèrent de louanges,

tant ſur ſa capacité, que ſur les ſervices eſſentiels qu'il avoit rendus à l'Armée, & s'épuisèrent en promeſſes, mais dont l'effet étoit remis d'une ſemaine à l'autre. Tout autre que *L'Enſenada* auroit, en pareil cas, perdu la tête, ou du moins n'auroit eu rien de ſi preſſé que de ſe mettre à l'abri des pourſuites de ſes créanciers. Notre Intendant, tout au contraire, les rechercha, les raſſembla, leur fit part de ſa ſituation, leur donna des preuves de l'uſage qu'il avoit fait de leurs deniers, de la néceſſité où il s'étoit trouvé d'en agir ainſi; & finit par leur dire, avec cette noble franchiſe que la probité rend ſi éloquente, que s'ils vouloient ne point riſquer de perdre leur dû, il falloit qu'ils ſe joigniſſent à lui, en mettant en œuvre tout ce qu'ils avoient de crédit auprès des Grands, pour qu'ils obtinſſent du Miniſtère que leur débiteur fût enfin mis en état de remplir les

engagemens qu'il avoit contractés avec eux.

Ceci lui ſervi beaucoup plus efficacement que toutes les recommandations qu'il avoit apportées d'Italie, & lui procura par dégrés des ſommes conſidérables, que ces mêmes perſonnes mirent le Miniſtre en état de lever. Car la vérité du fait eſt que les coffres du Roi ſe trouvoient abſolument épuiſés : inconvénient très-ordinaire dans un Gouvernement deſpotique, où les Particuliers, inſtruits des beſoins extraordinaires de l'État, ſur-tout en temps de guerre, employent tous les moyens poſſibles pour cacher leur argent. Pour comble d'embarras, *Philippe V* vint à mourir, & eut pour ſucceſſeur ſon fils *Ferdinand* : autre circonſtance, qui naturellement ſuſpendit le cours des affaires publiques de toute eſpèce.

Cet évènement, qui auroit ôté tout

eſpoir à tout autre qu'à notre Intendant, ne ſervit qu'à ſtimuler ſon imagination, & à lui faire chercher avec d'autant plus d'activité, de nouvelles reſſources. Il lia bientôt connoiſſance avec des Courtiſans d'un rang inférieur, dans l'intention de parvenir à connoître le fond du caractère du nouveau Monarque. Il s'apperçut d'abord, avec chagrin, que la choſe étoit d'autant plus impoſſible, que ce Prince, auſſi taciturne que peu communicatif, étoit abſolument impénétrable; & que tout ce qu'on pouvoit dire de lui, c'eſt qu'il aimoit beaucoup la Reine. Quant à elle, que cette Princeſſe étoit pieuſe, bonne, affable, aimant beaucoup plus le fruit, & ſur-tout avec paſſion, les joyaux & les bijoux de toute eſpèce.

L'Enſenada, en partant de là, prit toutes les meſures néceſſaires pour ſe procurer les prémices des plus belles

Pêches du Royaume de *Valence*. De-là, fit connoiſſance avec un Juif extrêmement ingénieux, qu'il chargea de lui procurer un Melon travaillé en or, entouré de Pierreries, auſſi belles que rares, avec un ſuperbe Diamant au ſommet, & une Emeraude Orientale à l'endroit ou la queue ſembloit avoir été coupée. Ce beau fruit étant fini, & mis au milieu d'un grand plat d'argent cizelé, rempli de Pêches de *Valence*, & préſenté à la Reine par une Dame du Palais, procura dans l'inſtant même, à *L'Enſenada*, ſes entrées à la Cour, où ſon aſſiduité, ſon adreſſe, & ſa générosité lui firent tant de protecteurs & de créatures, qu'il ne tarda pas à ſe voir élevé au grade de Miniſtre.

Juſqu'à cette époque, les talens de M. de *L'Enſenada* ſembloient s'être étendu autant que la fortune qu'ils lui avoient procurée.

Mais, c'eſt en partant de la confiance qu'il en avoit conçue, qu'en agiſſant avec moins de circonſpection, il ſe vit bientôt précipité du rang dont la hauteur l'avoit un peu trop ébloui.

Le Miniſtère Eſpagnol avoit alors à ſa tête un homme dont la naiſſance & la grande expérience euſſent pu faire excuſer bien des défauts, ſi des talens ſupérieurs, joints à cette extrême probité, ſi rare dans les Cours, n'euſſent pas ſurpaſſé le luſtre qu'il tiroit de ſa qualité & de ſes emplois.

Ce digne & habile homme d'Etat avoit vu dans ſon vrai jour combien la connexité des intérêts de l'Eſpagne & de l'Angleterre étoit avantageuſe aux deux Etats, & en avoit toujours fait la baſe de ſa conduite. M. de *L'Enſenada*, trop enivré de ſes ſuccès, & en partant de ſon élévation, ne ſe croyant pas encore ce qu'il croyoit devoir être, tant qu'il verroit dans le Conſeil, un per-

ſonnage au-deſſus de lui, s'écarta bientôt de ſes anciens principes. Delà, ſes intrigues ſecrettes avec les Cours de *Verſailles* & de *Naples*, dont il ſe trouva la dupe au moment qu'il s'en doutoit le moins, & d'où, malgré le crédit de ſes protecteurs, s'enſuivit ſon exil, & la perte de tous ſes emplois.

Cependant, peu de temps après le nouveau règne d'aujourd'hui, il fut rappelé à la Cour, non pas avec les titres dont il jouiſſoit précédemment, mais avec un ſi grand crédit, qu'il eſt plus que probable, que le changement de ſyſtême de cette Cour, eſt le fruit des inſinuations & des intrigues de cet ancien Miniſtre.

HÉLÈNE, DE TOURNON (1), ROMANCE

Hiſtorique, galante & tragique.

Vous, qui tenez des Cieux (2)
Une ame noble & tendre,
Venez, jeunes & vieux,
Seuls dignes de m'entendre?
Je conſacre à la gloire,
Que mérite un grand nom,

(1) Cette Maiſon eſt l'une des plus anciennes & des plus nobles du Royaume. On trouve, dès l'an 1130, un *Pons de Tournon*, Evêque *du Puy*; *Othon*, Seigneur de *Tournon*, & *Girard* ſon frère, rendirent hommage au Roi *Philippe-Auguſte*, en 1232; & les illuſtrations de cette Maiſon ſe trouvent par-tout.

Le fond de cette Romance eſt tiré des *Mémoires de Marguerite de Valois*, femme du Roi *Henri IV*, liv. 2.

La mère d'*Hélène de Tournon* étoit Dame d'honneur de cette Reine.

(2) La musique se trouve à la fin du Volume.

La déplorable hiſtoire
D'*Hélène de Tournon.*

Digne de ſes parens,
Dont s'honoroit la France,
Ses charmes, à quinze ans,
Egaloient ſa naiſſance.
Tendre déſir attire
Tous les cœurs ſur ſes pas.
Hélène les inſpire :
Son cœur ne les ſent pas.

Le jeune *Varembon* (1),
Fier, brave & fait pour plaire,
Ne reſpiroit, dit-on,
Que la Chaſſe & la Guerre ;
Des plus beaux yeux, ſans peine,
Il bravoit le pouvoir.
Sitôt qu'il vit *Hélène*,
C'eſt l'Amour qu'il crut voir !

(1) Frère du Comte de *Bolençon*, Gouverneur pour le Roi d'Eſpagne, au Comté de Bourgogne.

Frappé du même trait,
Le cœur de cette belle,
Cédant, quoique à regret,
Ceſſa d'être rebelle.
Mais ſa flâme eſt muette ;
Et ſon timide cœur,
Honteux de ſa défaite,
La cache à ſon vainqueur.

Le jeune & fier Marquis,
Trompé par l'apparence,
Bientôt prend pour mépris,
Sa feinte indifférence.
Sa flâme s'en augmente....
Mais, feignant à ſon tour,
A plus d'une autre Amante,
Il offre ſon amour.

Hélène, que ſoudain
L'Amant en fait inſtruire,
Renferme dans ſon ſein,
Le trait qui la déchire ;
Et la ſageſſe auſtère
Ne la peut conſoler,

Quand l'honneur la fit taire,
Que l'Amour dût parler.

La Gloire, en cet inſtant,
Aux champs de *Mars* appelle
Tout brave combattant,
A ſon drapeau fidelle.
L'Amant quitte ſans peine,
Ses frivoles Amours....
Mais non pas ſon *Hélène*,
Qu'il regrette toujours.

En proie à ſes douleurs,
Qu'irrite ſa tendreſſe,
Hélène, dans les pleurs,
Voit flétrir ſa jeuneſſe!
Sa famille alarmée,
Pour elle a beau trembler,
Plus elle en eſt aimé,
Moins elle oſe parler.

Sans regret, ſans terreur,
Prête à quitter la vie,
Elle épanche ſon cœur,

Dans le ſein d'une amie :
Qui, riſquant tout pour elle,
De ce ſecret ſurpris,
Par un Agent fidelle,
Informe le Marquis.

Sans chaleur, & ſans voix,
Frappé d'une nouvelle,
Pour lui, tout-à-la-fois,
Raviſſante & cruelle ;
Bravant la Renommée,
Le triſte *Varembon*,
Soudain quitte l'armée,
Et vole vers *Tournon*.

Lorſque l'Amour conduit,
Toute route eſt facile.
Il étoit preſque nuit,
Lorſque, entrant dans la ville,
Il voit, avec colère,
Près d'un Temple voiſin,
Un convoi funéraire,
Lui fermer le chemin.

Un noir preſſentiment,

Saiſit ſon ame émue....
Il approche, en tremblant...
Juſte Ciel! quelle vue!...
Sur le poële funèbre,
Eſt un noir Ecuſſon,
De tous les temps célèbre...
C'eſt celui de *Tournon!*

Après un cri perçant,
Echappant à ſa ſuite,
Sur la bière, à l'inſtant,
L'Amant ſe précipite.
Pour le rendre à la vie,
Tous ſoins ſont ſuperflus:
Tout peint ſon agonie...
On l'emporte... Il n'eſt plus!

MORALITÉ.

Pourquoi, cruel devoir,
Ta loi fait-elle un crime,
De laiſſer entrevoir
Un penchant légitime?
La Nature ſouffrante
D'un tel déguiſement,
Se vange ſur l'Amante,
Du malheur de l'Amant.

ENVOI
A MADAME LA COMTESSE DE TOURNON (1).

Vous inſpiriez *Tournon*,
(Dût-il ne pas vous plaire)
Un enfant d'*Apollon*,
Plus que ſexagénaire !
Si d'un ſi juſte hommage,
Quelqu'un étoit jaloux,
A combattre il s'engage,
Envers & contre tous.

D. L. B.....

(1) Morte l'année dernière (1783), à peine âgée de vingt-cinq ans, auſſi regrettable par les agrémens & la ſolidité de ſon eſprit, que par les graces & la rare beauté de ſa figure.

VRAI SECRÉTAIRE DE CONFIANCE.

ON penſe aſſez communément, que ceux dont l'écriture eſt belle & ſoignée, ſont gens de peu d'eſprit. L'extrait ſuivant peut ſervir à fortifier ce préjugé, ſi tant eſt pourtant que s'en ſoit un.

M. *de Louvois*, qui venoit de recevoir une dépêche d'un Miniſtre étranger, fait appeler un Secrétaire, & lui dicte la lettre ci-deſſous :

« Vous vous étonnez, mon cher » Confrère, qu'ayant à traiter enſemble » une affaire qui demande le plus grand » ſecret, je me ſerve, pour vous écrire, » d'une autre main que la mienne ?... » mais apprenez que le Commis dont » je me ſers, eſt ſi complettement im-

» bécille, qu'il ne comprend pas même
» la réponſe que j'ai l'honneur de vous
» faire, &c. &c.

Et le Miniſtre avoit raiſon.

PORTRAIT
HISTORIQUE
DE LOUIS XIV,

*A l'âge de cinquante-deux ans, par M. P***, Gentilhomme Napolitain, au Cardinal* D. P. O***, *traduit de l'Italien.*

VOTRE Eminence exige de moi le Portrait au naturel, du plus grand Monarque de l'Europe, & j'ai haſardé de le tracer, ſans ſonger à la témérité qu'il y a d'entreprendre, parce qu'il y a de la gloire à obéir.

Je ne m'étendrai ni ſur la puiſſance de ce Prince, ni ſur l'heureux ſuccès de tout ce qu'il a entrepris, mais ſur ſes qualités, ſur ſes vertus, & ſur ſon auguſte Perſonne : la proſ-

périté ſe fait ſouhaiter, il eſt vrai, mais la vertu ſe fait admirer.

Le Roi eſt entré dans ſa cinquante-deuxième année, il ſe porte bien, eſt extrêmement vigoureux; il eſt quelquefois incommodé de la goutte, mais aſſez légèrement. Il a la taille fort belle, fort avantageuſe, le teint brun, les traits du viſage ouverts & mâles, le front très-élevé, le nez aquilin, les yeux grands & noirs, le regard mêlé de douceur & de ſévérité. Sa phyſionomie eſt impérieuſe & guerrière, ſon port grave & majeſtueux, ſa démarche eſt noble & fière. Son aſpect eſt plein d'une majeſté douce qui remplit à la fois de reſpect & d'amour, qui lui concilie tous les cœurs, ſur-tout de ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Il écoute en Maître, parle en père; & ſe poſsède ſi bien, que ni la triſteſſe, ni la joie, ni la colère n'ont d'empire ſur lui. Il a un penchant naturel pour la clémence,

qu'il regarde, avec raiſon, comme l'une des plus grandes vertus des Rois. Il ſe laiſſe fléchir, mais ſans foibleſſe : il veut que juſtice ſoit faite ; mais, s'il ſe peut, ſans effuſion de ſang.

Les fortifications, l'architecture, la chaſſe, le billard, la promenade, les jardins & les fleurs, ſont ſes divertiſſemens les plus ordinaires.

L'Hiſtoire & les bons livres, ſur quelque matière que ce ſoit, ſont de ſon goût; mais il n'a pas ſouvent le loiſir de s'y appliquer.

Il careſſe quelquefois les chiens, tant pour la fidélité qu'il admire en eux, que pour le plaiſir qu'il en tire.

Jamais Souverain n'a été plus magnifique, en meubles, en habillemens, en chevaux, en équipages, en chiens de chaſſe, en pierreries & en bâtimens.

Sa table eſt toujours ſplendide, &

ſervie avec autant d'ordre & de propreté que d'abondance.

S'il promet quelque choſe, il s'en ſouvient toujours, & jamais que pour la donner, & ne la donne que pour l'oublier. Et, ce qui paroît difficile dans la pratique, il donne avec diſtinction, & toujours à propos.

Il écoute favorablement la louange, parce qu'il ſait ce qu'il vaut; il chérit & cultive la gloire, parce qu'il fait de grandes choſes.

Infatigable dans les exercices du corps, ainſi que de l'eſprit, ni les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver, ne peuvent ſuſpendre le cours de ſes entrepriſes.

Il aſſiſte à ſes Conſeils comme à des divertiſſemens, & jamais Prince n'a travaillé autant que lui pour le bien & l'agrandiſſement de ſon royaume. Auſſi habile Soldat que grand Magiſ-

trat, il répond avec autant de juſteſſe à un Capitaine qu'à un Homme de robe.

On peut juger de ſa libéralité & de ſa puiſſance, par les penſions qu'il donne tant au dedans qu'aux dehors de ſon Royaume. Il donna, dit-on, à ſon Médecin, après une maladie, & à ſon premier Chirurgien, cent cinquante mille écus.

Il aime le ſecret, veut qu'on le garde, & ſe tient aſſez récompenſé de ſon application à remplir les devoirs d'un grand Roi, par le plaiſir qu'il a d'y réuſſir.

Toujours attentif à répondre, il parle avec tant de douceur que jamais il ne répondit rien de déſobligeant, & jamais Prince ne garda mieux que lui la bienſéance, l'honnêteté des procédés, ni cet air engageant, qui toujours a droit de plaire, même à ceux qu'on ne peut obliger. Toujours grand enfin, même

dans les petites choſes, il n'eſt jamais petit dans les grandes.

A la tête de ſon Conſeil, il en écoute avec tant de bonté, les avis, que ceux qui le compoſent, toujours sûrs de lui plaire, n'ont d'autre objet, en les propoſant, que le bien de l'Etat.

Les ingrats & les traîtres lui ſont odieux, au point que, quelque ſoit leur naiſſance, ou leur rang, il ne peut ſupporter leur préſence. On l'approche avec une eſpèce de crainte, à cauſe de cet air majeſtueux qui lui eſt ſi naturel; mais on s'en retire avec admiration, & preſque toujours ſatisfait, même de ſes refus.

Il eſtime la ſociété, & ſeroit plus populaire, s'il n'étoit convaincu que la familiarité & le reſpect, ſont preſque incompatibles avec le caractère de la Nation Françoiſe.

Il s'habille & mange ordinairement en public, parle familièrement avec

les

les Courtiſans dont il eſt environné, obſerve tout, & ſi bien, que lorſqu'un viſage eſt nouveau pour lui, le Monarque veut le connoître, & dès qu'une fois il l'a connu, il le connoît toujours.

Brave, incapable de crainte, (quoiqu'en aient dit ſes ennemis) il s'eſt trop ſouvent expoſé aux dangers de la guerre pour que ſon courage puiſſe être douteux..... Tel eſt le cas qu'il fait de la valeur, de la vertu & des talens, qu'on l'a vu les chercher & les récompenſer juſques chez les étrangers même.

Ami sûr & ſenſible, quoique Roi, les preuves en ſont trop généralement connues, pour qu'on les répète.

Quoiqu'aimant paſſionnément la gloire, on l'a vu très-galant avec les Dames; mais il en fut encore plus aimé qu'il ne les aima. On peut dire aujourd'hui qu'il ſanctifie la France par une

vie irréprochable, après l'avoir purgée de ses vices & de ses erreurs.

Comme rien ne découvre mieux le génie & les inclinations des hommes, que leur vie privée, je prends la liberté, Monseigneur, d'ajouter à ce portrait, quelques circonstances de la vie de ce Monarque, & qui me semblent dignes d'y trouver place.

Il y a au plus quatre ans, qu'étant dangereusement malade, un Courtisan lui proposant de changer d'air : *Très-volontiers* (répondit-il), *si vous m'indiquez, sur la terre, quelqu'endroit où l'on ne meurt point.* Faisant un jour, faire l'exercice à ses Mousquetaires : *Vous montez* (dit le Monarque à l'un d'eux), *un cheval qui fut volé, il y a cinq ans, à votre Camarade***.* Et le fait se trouva vrai.

Voici une autre preuve de la singularité de sa mémoire. Ce Prince ayant rencontré dans ses appartemens un

homme qui fixa ſon attention : *Je le connois* (dit-il à ſes Courtiſans), *il eſt au ſervice du Duc D***. Il porte à ſes ſoulièrs des boucles d'or appartenantes à ſon Maître.* Et cet homme avoua que cela étoit vrai.

On ne peut aſſez louer la modération de ce Monarque, quand il jeta ſa canne par la fenêtre, lorſqu'un de ſes Courtiſans avoit manqué au reſpect qui lui étoit dû : *Je ne me ſerois pas conſolé* (dit le Roi), *d'en avoir frappé, dans ma colère, un gentilhomme* !

Une lampe d'argent ayant été volée dans la Chapelle de *Saint-Germain*, & le Prince ayant promis une récompenſe conſidérable à qui en découvriroit le voleur, un Seigneur de ſa Cour lui avoua ſecrettement & en gémiſſant, que c'étoit ſon père, qui, dans un extrême beſoin d'argent, avoit commis ce ſacrilège : *Conſolez-vous* (lui dit le Roi), *je le punirai de façon qu'il ne*

volera plus; & il lui assigna, sur-le-champ, une pension convenable à sa qualité (1).

J'ai l'honneur d'être,

de Votre Eminence, le très-humble, &c. &c.

*M. P***.*

---

(1) L'Auteur de la Lettre rapporte quelques autres traits de Louis XIV, que nous avons cru devoir supprimer, comme déjà suffisamment connus.

HÉLAS ! QUI PEUT TOUJOURS RÉPONDRE DE SOI-MÊME?

Anecdote Picarde.

QUELQUES jours après la bataille de *Malplaquet* (1), la veuve d'un gentilhomme, nommé *St. Lo*, mort au ſervice, & demeurant à Calais, étoit un ſoir à table chez elle, avec quelques amis, lorſqu'un domeſtique vint la prier de vouloir bien paſſer, pour un inſtant, dans ſon ſallon.

Me reconnoiſſez-vous, Madame (lui dit un vieux Militaire, dont malgré ſa pâleur & le mauvais état de ſon ajuſtement, elle croit reconnoître les traits) — Quoi, Monſieur ! (s'écria-t-elle, en le fixant avec encore

(1) En Septembre 1709.

plus d'attention), eſt-ce bien vous? Eſt-ce Monſieur *P**** que je revois? — Lui-même, votre ancien ami, votre parent, que depuis vingt ans vous n'avez vu; qui, du ſimple grade d'Enſeigne dans l'un des premiers Régimens de France, après quarante ans de travaux, ſe voyoit parvenu au grade de Lieutenant-Colonel de ce même Régiment, eſtimé & honoré de la confiance de ſes Généraux, ſe voit réduit, quoiqu'au riſque de vous gêner, à vous demander pour cette nuit, un aſyle, & ſur-tout le plus grand ſecret ſur mon arrivée en ce pays.

Ah Ciel! (s'écria la Dame, dont la ſurpriſe égaloit l'inquiétude) que vous eſt-il donc arrivé, mon cher parent? Et par quel funeſte événement? = Abrégeons, de grace, cet entretien. L'état où vous me voyez, la fatigue dont je ſuis excédé, la compagnie qui vous

attend, ſans doute, ne me permettent pas un détail qui pourroit nous mener trop loin..... Un lit eſt maintenant tout ce que j'attends de votre amitié. Demain matin vous ſaurez mon malheur..... Donnez vos ordres à vos gens, & retournez à vos convives.

Le lendemain, la Dame, de qui cette apparition avoit plus d'une fois troublé le ſommeil, ayant appris, après avoir ſomé ſes gens de très-bonne heure, que l'étranger, arrivé la veille, étoit depuis long-temps debout l'ayant fait prier d'entrer chez elle, & ſupplié, au nom de leur ancienne amitié, de ne lui rien cacher de ſon hiſtoire.....

Madame, (lui dit-il en ſoupirant), c'eſt me prier de renoncer à votre eſtime! Mais je vous dois la vérité, & me croirois moins digne encore de votre pitié, ſi, par un ſentiment d'amour-propre, qui n'eſt plus fait pour

moi, je cherchois à la déguiſer à vos yeux.

Apprenez donc, que c'eſt un lâche, que c'eſt le plus mépriſable des hommes, que la néceſſité vient de conduire juſques chez vous, avec l'eſpoir d'obtenir de la bonté de votre cœur la ſeule grace que l'horreur que lui inſpire ſa ſituation préſente, pût lui permettre de vous demander... Et pour ne pas vous tenir plus long-temps en ſuſpens, que c'eſt moi qui, ſi peu digne d'être né dans ces murs, jadis ſi glorieuſement défendus par nos Ancêtres, ayant été choiſi pour tenir, ne fuſſe qu'une heure, avec cent Grenadiers dans un poſte avancé, d'où pouvoit dépendre le ſuccès de la bataille qui s'alloit donner, il y a trois jours; apprenez, en frémiſſant, ainſi que moi, que ce vieil Officier, qui juſqu'alors n'avoit jamais connu la crainte, & dont les bleſſures dont il eſt couvert, atteſtent la bravoure; que votre parent, dis-je, à l'aſpect de l'ennemi, oubliant

tout-à-coup ce qu'il étoit, & ce qu'il alloit être, après s'être ſauvé comme un infâme, n'a retrouvé ſa tête qu'après trois heures au moins de fuite !..... Et pour comble d'ignominie, qu'après avoir ſenti tout l'excès de ſa turpitude, incapable de la réparer autant qu'il pouvoit encore s'en flatter, en écoutant la voix de l'honneur, qui l'invitoit à retourner au camp pour expier ſa faute, en ſe livrant lui-même à toute la rigueur des Loix militaires, cet indigne Officier n'a pas rougi de venir juſqu'ici; n'a pas rougi de venir offrir à vos yeux le ſantôme auſſi dégradé qu'avili, de ce brave parent, & qui dans vos regards, ne voit maintenant que la ſurpriſe & le mépris que ſa préſence vous inſpire !

A cet affreux récit, la Dame, en proie aux différens ſentimens qui l'agitoient, reſtoit muette, & ne les exprimoit que par des ſanglots...

Je ne m'attendois pas à moins ! (s'écria l'Officier) La nobleſſe de vos ſentimens m'eſt depuis trop long-temps connue, pour que je puiſſe en douter. Auſſi ne venois-je vous demander d'autre grace, que celle de me procurer un prompt paſſage en Angleterre, où je projettois, ſous un autre nom que le mien, d'aller enterrer ma honte. Mais la nuit vient de m'éclairer : ce ſeroit une lâcheté de plus. Je viens d'écrire au Général; déja ma lettre eſt à la Poſte. Elle contient tous les détails que je viens de vous confier; & je finis par le ſupplier de daigner me preſcrire le jour où je pourrai me rendre à l'Armée, pour remettre mon ſort au Conſeil de guerre, dont j'implore le jugement. Trop heureux, ſi ma mort, en expiant un crime qui ne me permet plus de ſupporter la vie, je puis recouvrer, ſinon l'eſtime, du moins la pitié de mes anciens & braves camarades, chez qui mon nom ne doit plus

être qu'en horreur, & dont mon exemple....

Eh quoi! Monsieur (interrompit la Dame) quoi! cette lettre est, dites-vous, partie?—Elle est en route maintenant: votre Laquais, qui l'a portée il y a deux heures au moins, a vu le Postillon prêt à partir. = Et vous pourrez, si le Général y consent, vous pourrez vous résoudre?.. —Oui, Madame; & j'ose dire avec un sentiment qui déjà me réhabilite en partie, du moins dans mon esprit, & qu'on tenteroit en vain de combattre. — Je ne puis que vous admirer, mon cher & malheureux parent!.. J'ose cependant espérer que le Général, touché de la magnanimité d'un procédé tel que le vôtre, & jusqu'à présent inoui.....= N'espérez rien, chère parente... Dût il me pardonner, je ne pourrai jamais me pardonner moi-même, & mon sort seroit cent fois plus affreux.

Huit jours après, & pendant lesquels M. *P**** resta caché chez son ancienne amie, il reçut du Général la lettre suivante :

« Il est sans doute affligeant pour » l'humanité, qu'un homme d'un cou- » rage éprouvé pendant plus de qua- » rante années, ait pû tout-à-coup se » manquer à lui même, ainsi qu'au » plus sacré de ses devoirs. Mais il » n'est pas moins beau, que ce même » homme, à l'instant même où cesse » le délire dont il se trouve la victime, » & sans que rien l'y force, offre sa » tête en expiation de la faute qu'il a » commise, ainsi que du mauvais exem- » ple qu'il gémit d'avoir donné.

» Tel est mon sentiment, mon pau- » vre *P**** ! tel est celui de tous les » braves de l'Armée. Et si par les loix » de la guerre, ainsi que vous en êtes » convaincu, ils voudroient en vain,

» ou vous absoudre, ou pallier un man-
» quement de cette espèce, ils vous
» plaignent, ainsi que moi, trop sincé-
» rement, pour accepter les offres gé-
» néreuses, ou plutôt héroïques, que
» l'amertume de vos regrets vous en-
» gage à nous faire.

» Ainsi, mon pauvre *P****, recevez
» tous mes vœux, & ceux de vos an-
» ciens amis, pour que le Ciel & le
» temps puissent vous consoler d'un
» malheur, dont le sentiment est presque
» aussi pénible pour nous que pour
» vous-même.

Signé, le Maréchal DE VILLARS.

Du Quesnoy, le 26 Septembre 1709.

Cette réponse, qui peut-être eût pû consoler en quelque façon tout autre homme qui l'eût reçue, ne fit qu'ajouter aux regrets de l'infortuné *P****; qui, après avoir renvoyé sa Croix de *Saint-Louis* au Général, se condamna

lui-même à ſurvivre à ce qu'il appeloit ſon *opprobre*; à reſter à Calais, ville de guerre, dont la garniſon étoit toujours nombreuſe; à s'y montrer le reſte de ſes jours, ſous l'uniforme de ſon Régiment, & ſans épée, comme un exemple frappant des foibleſſes attachées à l'eſpèce humaine; en ſe dévouant enfin au mépris du Militaire & de ſes compatriotes.

N. B. L'Editeur de ce Recueil n'oubliera jamais d'avoir vû, dans ſa jeuneſſe, à Calais, cet intéreſſant Officier, courbé ſous le poids de l'âge & des regrets, expier juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, la faute d'un moment malheureux.

PARTICULARITÉS SUR MATHILDE D'ANGLETERRE, REINE DE DANNEMARCK,

Extraite d'une lettre écrite à Londres, en Décembre 1775.

Traduction de l'Anglois.

L'AUTEUR, à qui nous devons les détails qu'on va lire, assez modeste pour convenir que se sentant peu propre à rendre avec assez d'énergie les sentimens que lui inspiroient toutes les qualités estimables de cette Reine infortunée, attendoit que quelque plume Angloise, plus exercée que la sienne, entreprît d'en tracer le Tableau. Mais soit (ajoute-t-il), que peu d'Anglois se soient trouvés à portée de suivre sa

vie & ſes actions à *Copenhague*; ſoit qu'il s'en trouve moins encore qui aient eu l'honneur de la connoître pendant les dernières années de ſa retraite à *Zell*, il ſe croit obligé, par juſtice & par pitié, de ne pas garder plus long-temps le ſilence, ſur un ſujet fait pour intéreſſer toutes les âmes auſſi honnêtes que ſenſibles.

Victime des intérêts d'Etat, dès le printemps de l'âge (1), & dès-là ſans expérience; tranſportée dans une Cour étrangère, & environnée d'Emiſſaires & d'Eſpions gagés pour éclairer ſes moindres démarches, il n'eſt pas étonnant que les plus minces légéretés, dont la jeuneſſe eſt ſi communément ſuſceptible, aient été interprêtées par les perſonnes intéreſſées à lui nuire, aſſez

(1) Née le 22 Juillet 1751; elle fut mariée le premier Octobre 1766, à *Chriſtian VII*, Roi de Danuemarck.

finiſtrement pour ne pas tarder à la rendre plus que ſuſpecte aux yeux d'un époux, preſque auſſi jeune qu'elle. Il l'eſt bien moins encore que ces mêmes ennemis, après avoir achevé de l'irriter contre elle, par des apparences qu'on lui préſentoit comme des réalités, aient profité d'un moment favorable pour lui faire ſigner l'ordre néceſſaire pour faire arrêter & confiner, dans une priſon, ſa moins coupable qu'imprudente épouſe: heureuſe encore que l'interpoſition de la Cour de Londres l'ait garantie des autres violences dont on la voyoit menacée, en lui ouvrant un aſyle dans l'Electorat d'*Hanovre* !

C'eſt-là que *Mathilde* parut ſous le vrai caractère qu'elle avoit reçu de la nature : que dépouillée de cette pourpre, & de ces entours impoſans du Trône, qui déroboient aux yeux les plus fins, les plus aimables qualités de ſon eſprit & de ſon cœur, on les

vit éclater en liberté dans la petite Cour de *Zell*, au point de lui concilier l'amour & les ſuffrages de tous ceux qui la compoſoient.

Elle excelloit, d'ailleurs, dans tous les exercices & les occupations convenables à ſon ſexe, à ſa naiſſance & à ſa ſituation préſente. La Cour de Dannemarck, indépendamment des charmes de ſa figure, avoit admiré la ſupériorité de ſes talens, ſur-tout dans la danſe, & l'adreſſe, plus rare encore dans une femme, de ſavoir réduire à ſon gré les chevaux les plus intraitables. A *Zell*, ſon goût pour la Muſique, & ſur-tout pour le clavecin, étoit preſque ſon ſeul amuſement. Ses ajuſtemens étoient ſimples, ſon abord affable, les grâces de ſon eſprit, cultivé par la lecture, ſe manifeſtoient dans toutes les occaſions, d'une façon ſi naturelle, qu'on ne pouvoit la voir ſans l'aimer, ni l'entendre ſans l'admirer. Née généreuſe & com-

puiſſante, la modicité de ſon revenu ne pouvoit la réſoudre à ſe refuſer au plaiſir de ſecourir les malheureux qui pouvoient parvenir à l'approcher. Quelques dures que duſſent lui avoir paru toutes les circonſtances qui avoient accompagné ſon banniſſement de la Cour de Dannemarck, la douceur de ſon caractère, jointe à l'eſpèce de Philoſophie naturelle dont elle étoit douée, ne lui permirent jamais de laiſſer éclater l'ombre même du reſſentiment, bien moins encore de la vengeance, contre les auteurs de ſa chûte, quoiqu'ils lui fuſſent très-connus. Elle n'enviſageoit, en un mot, le diadême arraché de ſon front, qu'avec une ſupériorité d'âme dont euſſent rougi les *Amurat* & les *Victor-Amédée*. Son fils ſeul étoit l'objet de ſes regrets : les ſentimens de mère abſorboient, pour ainſi dire, chez elle ceux de la Souveraine. Et ſi l'on vit couler ſes larmes, au moment de ſon

départ pour ſon exil, c'étoit uniquement par la douleur de ſe voir privée des chers objets de ſa tendreſſe maternelle.

Deux ou trois mois avant ſa mort, on la vit tranſportée de joie, en montrant à la Comteſſe d'O***, ſa Dame d'honneur, un portrait du Prince Royal, qu'on venoit de lui envoyer.

Quelques jours après, étant entrée chez la Reine dans un moment qu'elle n'y pouvoit être attendue, cette Dame, très-ſurpriſe d'entendre Sa Majeſté parler ſeule, étoit prête à lui en témoigner ſon inquiétude, lorſque la Reine, ſe retournant tout à coup: « Je conçois » votre étonnement (lui dit-elle, avec ce ſourire enchanteur, qui lui étoit particulier) « Je conçois, dis-je, com- « bien il doit vous ſembler extraordi- » naire de m'entendre parler avec tant » de chaleur, quoique ſeule dans mon

» appartement?.... Mais, c'eſt à cette
» chère, & très-chère image (ajouta-
» t-elle, en montrant le portrait du Prin-
» ce Royal), c'eſt à mon fils que je par-
» lois !... Devinez maintenant ce que
» je pouvois lui dire?... Une Parodie,
» à ma façon, de deux vers dont vous
» me parlâtes, il y a quelques jours :

Eh ! qui donc, comme moi, goûteroit la douceur,
De t'appeler mon fils ! D'être chère à ton cœur ?
Toi, qu'en comblant l'horreur de mon cruel deſtin,
L'atroce Calomnie arracha de mon ſein (1).

Dès les premiers jours de la maladie qui nous l'a enlevée, & dont on craignoit les ſuites, l'inquiétude & la conſternation ſe répandirent ſur toute la Cour dont elle étoit l'idole. Mais

(1) On ſait que les Anglois n'obſervent point la marche alternative des rimes maſculines & féminines.

rien ne ſauroit exprimer l'excès de la douleur dont tout le Palais retentit, au moment de ſon décès : le Docteur *Leyſer*, qui ne la quitta point pendant le cours de ſa maladie, en avoit mal auguré dès l'inſtant qu'elle s'étoit manifeſtée. Elle s'en apperçut; & preſſentant ſa fin prochaine : « Vous m'avez (lui dit-elle), déjà ſauvée deux » fois, depuis le mois d'octobre? Mais » aujourd'hui, vous l'eſpéreriez vainement : le cas où je me trouve eſt » au deſſus des efforts que pourroit » tenter la Médecine ».

Le célèbre *Zimmerman*, que *Leyſer* appela à ſon ſecours, & qu'on fit venir d'*Hanovre*, penſa de même : c'étoit une fièvre maligne & pourprée, qui brava tous les remèdes, & dont la violence étoit portée au point, que dès les premiers jours, le poulx de la malade battoit ſenſiblement juſqu'à cent trente fois dans le cours d'une minute,

& que pendant les deux derniers, il n'étoit plus poſſible d'en compter les battemens.

La patience de cette Princeſſe infortunée, ſupportoit ſes ſouffrances de manière à lui laiſſer le courage de marquer les attentions les plus délicates aux Dames dont elle étoit entourée, qui lui prodiguoient leurs ſoins. Elle conſerva ſa tête juſqu'au dernier moment; & quelques inſtans avant ſa mort, (le 10 mai 1775) elle pardonna hautement aux ennemis qui l'avoient perſécutée & *calomniée* pendant ſa vie.

M. de *Lichtenſling*, grand Chambellan de la Cour, préſida à ſes obsèques, qui furent accompagnées d'une Pompe vraîment Royale. Sa Majeſté fut dépoſée dans le caveau de ſes ayeux maternels, les Ducs de *Zell*. Les rues & la grande Egliſe étoient couvertes d'un peuple immenſe, ſur-tout de Pauvres, entraînés par le ſentiment de leurs re-

grets, à l'aſpect du convoi de leur Royale Bienfaitrice; & les ſentimens douloureux qu'excita ſon Oraiſon funèbre, égalèrent ceux que fit naître autrefois le fameux *Boſſuet*, dans celle de *Henriette d'Angleterre*, Ducheſſe d'*Orléans*.

Mais la preuve la plus frappante du tendre attachement des citoyens pour Sa Majeſté, même après ſa mort, & de l'impreſſion qu'avoit laiſſée l'éclat de ſes vertus, chez les perſonnes de toute eſpèce de condition, c'eſt la réſolution unanime priſe dans l'Aſſemblée des Etats du Pays, le 10 juin ſuivant, dans les termes ci-deſſous :

« La Nobleſſe & les Etats aſſemblés » à *Lunebourg*, ont réſolu, dans la der- » nière ſeſſion, de préſenter une Re- » quête au Roi d'Angleterre, à l'effet » qu'il leur ſoit permis d'ériger à *Zell*, » un Monument digne de perpétuer la » mémoire des éminentes qualités,

» tant

» tant du cœur que de l'eſprit de la
» feu Reine de Dannemarck, ainſi que
» des regrets que laiſſe dans tous les
» cœurs, la mort prématurée d'une
» jeune Reine, que les malheurs non
» mérités, ſous leſquelles elle ſuccomba,
» n'ont ſervi qu'à rendre d'autant plus
» intéreſſante, & d'autant plus reſpec-
» table ».

Dût le crime en frémir, toute ame honnête a droit
De rendre à la vertu l'hommage qu'on lui doit.

D. L. P...

ANECDOTE SINGULIÈRE,

Concernant GARRICK, *fameux Comédien Anglois, &* HOGARTH, *premier Peintre du Roi d'Angleterre.*

HOGARTH, intime ami de *Fielding* (1), ne pouvoit ſe conſoler, après l'avoir perdu, de n'avoir pu le déterminer à ſe laiſſer peindre par lui.

Un matin que le Peintre ſeul dans ſon cabinet, travailloit aux acceſſoires du portrait de la Ducheſſe *de* ***, il croit entendre une voix, partant de ſon fallon de compagnie, ſemblable à celle du défunt, qui, d'un ton ſépulcral, lui crioit: *Hogarth, viens me peindre?*

(1) Auteur de *Tom-Jones*, de *Joſeph Andrews*, &c.

L'artiſte, eſpèce d'eſprit fort, dès-là très-peu croyant aux Revenans, rêve un inſtant à l'aventure, en rit, & reprend ſon ouvrage.

Quelques inſtans après, la même voix ſe fait entendre, répète les mêmes mots, & de manière à le convaincre que la première invitation n'étoit pas auſſi illuſoire qu'il l'avoit d'abord imaginée.

Sur quoi ne ſachant trop qu'en croire, & finiſſant par préſumer que c'eſt quelque tour qu'on lui joue, il ſe lève bruſquement, ouvre la porte de ſon ſallon, puis recule d'effroi, en croyant en effet reconnoître *Fielding*, qui lui dit : » Ne crains rien, mon ami? Tes re» grets ſont parvenus juſqu'à moi... » Hâtes-toi de ſaiſir mes traits? il ne » me reſte qu'un quart-d'heure à te » donner ».

Hogarth, chez qui tout ce qu'une ſurpriſe de ce genre, la répugnance que nous inſpirent les défunts, & l'idée

de quelque ſupercherie tramée pour apprêter à rire à ſes dépens, refroidiſſoient malgré lui le plaiſir de revoir ſon ami, a pourtant le courage d'eſquiſſer ſa figure, & tellement au gré du fantôme, que celui-ci lui dit: « Fort » bien *Hogarth*!... Adieu; emporte » ton ouvrage? Et ſur-tout, en ſortant » d'ici, gardes-toi de te retourner! »

Revenu dans ſon atelier, le Peintre, quoiqu'encore très-ému d'une aventure que le retour de ſon ſang-froid ne lui permettoit plus de regarder comme ſurnaturelle, après avoir ſonné ſes gens, & les avoir interrogés ſur les perſonnes qui étoient venues chez lui avant l'heure où il avoit coutume de recevoir du monde; il n'en put rien tirer, d'où il fût poſſible de fonder l'ombre même d'un ſoupçon. Sur quoi la crainte, en pouſſant plus loin les queſtions, de les trop éclairer ſur l'objet de ſon inquiétude, ainſi que celle du ridicule qui pouvoit

s'en enſuivre, l'engagèrent à les congédier, & à n'attendre que du temps les éclairciſſemens déſirés ſur un événement ſi intéreſſant pour lui, eu égard au portrait de feu ſon ami, dont la reſſemblance avec l'original lui ſembloit, à chaque inſtant, de plus en plus frappante.

Ce deſſein arrêté, mais n'oſant pourtant pas trop s'en rapporter à lui-même, ſur la vérité de cette reſſemblance; *Hogarth*, l'inſtant avant que ſon attelier fût ouvert au Public, prit le parti d'attacher cette eſquiſſe, ainſi que ſes autres nouveaux ouvrages, contre le mur, pour juger de l'impreſſion qu'elle pourroit faire ſur les ſpectateurs qu'il attendoit, & qui, pour la plupart, avoient connu *Fielding*.

Mais comment exprimer toute la joie de cet Artiſte, à la vue de la ſenſation auſſi ſubite que générale, que produiſit ſur l'aſſemblée, ſon ouvrage, &

les éloges dont il se voyoit comblé de la part de tout ce que Londres avoit d'amateurs & de vrais connoisseurs !

Mais, malgré le plaisir que lui causoit cet étrange succès, *Hogarth* ne conservoit pas moins une sorte d'inquiétude sur la cause secrette qui le lui avoit fait obtenir, & sur laquelle, après avoir exigé le plus grand secret, il se hasarda, quelques mois après, à consulter son ami *Garrick*, pour lequel il n'avoit jusque là rien eu de caché.

Mais quel fut le nouvel étonnement de l'Artiste, en apprenant du célèbre Comédien, que depuis long-temps, partageant les regrets que conservoit *Hogarth*, de n'avoir pas le portrait de *Fielding*, il avoit imaginé cette petite supercherie, pour tâcher de lui procurer cette espèce de consolation !

Quoique le talent unique que possédoit *Garrick*, de changer à son gré de visage, & même de voix, conformément aux différens caractères qu'il

avoit à rendre au Théâtre, fût universellement connu ; quoique lui-même, *Hogarth*, en ſa qualité de Peintre, fût à cet égard, un de ſes plus grands admirateurs, il ne pouvoit cependant concevoir comment *Garrick*, quelqu'excellent Pantomime qu'il pût être, avoit pu parvenir, non-ſeulement à lui faire illuſion juſqu'à ce point, mais encore à pénétrer juſques dans ſon ſallon, ſans que ni lui-même, ni ſes domeſtiques, dont il croyoit être sûr, s'en fuſſent apperçus ?

Mais c'eſt ſur quoi le Comédien ne tarda pas à lever tous ſes doutes, au moyen de la même ſcène, qu'il répéta le lendemain chez le Peintre ; & après laquelle il lui avoua n'avoir dû ſon entrée ſecrette, qu'à un ancien domeſtique, dont le décès, arrivé depuis peu, l'affranchiſſoit de la promeſſe qu'il lui avoit faite d'en garder le ſecret.

Hogarth alors, bien convaincu de la

double obligation qu'il devoit à *Garrick*: l'une de tenir de lui seul la ressemblance de *Fielding*; l'autre (pour lui presqu'aussi chère encore, en qualité de Peintre!) d'avoir, par une espèce de prodige aussi singulier de mémoire que de talent, su rendre avec autant de vérité, le portrait d'un homme mort depuis près de huit ans, il finit par supplier *Garrick* de vouloir bien continuer de garder le silence sur cette aventure, du moins tant que vivroit son ami *Hogarth*. Et *Garrick* lui tint religieusement parole.

SUITE de la précédente Anecdote.

HOGARTH étoit mort depuis peu (1), lorsque *Garrick* vint à Paris, avec son aimable épouse, & y passa quelques mois avec tous les agrémens que sa réputation, la gaité de son caractère,

(1) En Octobre 1664.

jointe aux mœurs les plus douces & les plus honnêtes, étoient dignes d'y rencontrer.

Le Traducteur, ou plutôt l'imitateur de *Tom-Jones*, qui le connoiſſoit depuis long-temps, & ſe faiſoit gloire d'être de ſes amis, s'entretenoit un ſoir avec lui, lorſque la converſation étant tombée ſur *Fielding*, *Garrick*, qui venoit de recevoir l'édition complette des ouvrages de ce dernier, en envoya chercher un exemplaire, qu'il pria M. *D. L. P.* de vouloir bien accepter.

Au frontiſpice de cette belle édition, étoit le portrait de *Fielding*, ſur lequel ſon Traducteur avoit les yeux fixés avec autant d'attention que d'intérêts; lorſque *Garrick*, en ſe mettant à rire, lui fit part de l'Anecdote qu'on vient de lire, & à laquelle on devoit ce même portait.

Ce que M. *D. L. P.*... ſavoit déjà du prodigieux talent de *Garrick*, en

double obligation qu'il devoit à *Garrick*: l'une de tenir de lui seul la ressemblance de *Fielding*; l'autre (pour lui presqu'aussi chère encore, en qualité de Peintre!) d'avoir, par une espèce de prodige aussi singulier de mémoire que de talent, su rendre avec autant de vérité, le portrait d'un homme mort depuis près de huit ans, il finit par supplier *Garrick* de vouloir bien continuer de garder le silence sur cette aventure, du moins tant que vivroit son ami *Hogarth*. Et *Garrick* lui tint religieusement parole.

SUITE de la précédente Anecdote.

HOGARTH étoit mort depuis peu (1), lorsque *Garrick* vint à Paris, avec son aimable épouse, & y passa quelques mois avec tous les agrémens que sa réputation, la gaité de son caractère,

(1) En Octobre 1664.

jointe aux mœurs les plus douces & les plus honnêtes, étoient dignes d'y rencontrer.

Le Traducteur, ou plutôt l'imitateur de *Tom-Jones*, qui le connoiſſoit depuis long-temps, & ſe faiſoit gloire d'être de ſes amis, s'entretenoit un ſoir avec lui, lorſque la converſation étant tombée ſur *Fielding*, *Garrick*, qui venoit de recevoir l'édition complette des ouvrages de ce dernier, en envoya chercher un exemplaire, qu'il pria M. *D. L. P.* de vouloir bien accepter.

Au frontiſpice de cette belle édition, étoit le portrait de *Fielding*, ſur lequel ſon Traducteur avoit les yeux fixés avec autant d'attention que d'intérêts; lorſque *Garrick*, en ſe mettant à rire, lui fit part de l'Anecdote qu'on vient de lire, & à laquelle on devoit ce même portait.

Ce que M. *D. L. P.*... ſavoit déjà du prodigieux talent de *Garrick*, en

égard à la Pantomime, & dont un grand nombre de perſonnes connues à Paris, venoient d'avoir plus d'une preuve, lui permirent ſi peu de douter de la vérité de l'Anecdote, que dès le lendemain, dans un dîner chez feu M. *Ch*..., Intend..nt des Finances, il en fit part à toute l'aſſemblée, qu'elle amuſa beaucoup, mais où quelques perſonnes, & ſur-tout le Maître du logis, parurent ne point trop ajouter foi.

Quelques jours après (c'étoit dans les premiers jours du nouvel An), M. *Ch*... dit au Narrateur : « Nous allons, » demain faire une *viſite de corps* au » Palais Royal. Vous demeurez dans le » quartier ; il fait un grand froid : j'irai » vers midi, me réchauffer un mo- » ment chez vous, & vous prier de » me montrer ce fameux portrait de » *Fielding* ».

M. *Ch*..., étoit railleur... Sur quoi M. *D. L. P*.... piqué au jeu, n'a rien

de plus preſſé que de courir, dès le ſoir même, chez *Garrick*, qui, ſur le champ, (ainſi que M. *D. L. P...* l'avoit prévu) lui promet, en lui enjoignant le ſecret, de ſe trouver chez lui le lendemain, à l'heure indiquée, & de guérir de ſon incrédulité M. *Ch...*

Le lendemain, vers l'heure convenue, M. *Ch...*, le dos tourné à la porte de l'appartement de M. *D. L. P...*, ſe réchauffoit, en regardant, lorgnette en main, le portrait de *Fielding*, & s'égayoit ſur la crédulité du Narrateur; lorſqu'une voix caſſée, & partant de derrière un Paravent, fait entendre ces mots: *Voici, pourtant, le vrai Fielding!*

On ne peindra ni la ſurpriſe, ni l'eſpèce de terreur qui s'emparèrent de M. *Ch...*, à la vue d'une tête qui, du haut de ce même Paravent, offroit à ſes yeux l'original du portrait qu'il tenoit à la main, & que tout le-

teur, un peu ſenſible, eſt en état de préſumer.

Cette ſcène finit par autant de complimens que d'embraſſemens, de la part de M. *Ch*....., qui, à ſon tour, n'eut rien de plus preſſé que d'en aller faire part à toutes ſes connoiſſances.

P. S. Voici l'Epitaphe que l'Editeur a cru devoir à la mémoire de ſon ami *Garrick* (1).

Auſſi louable Citoyen,
Que célèbre Comédien,
Ci-gît *Garrick*, dont le talent ſuprême,
Jamais ne dut rien qu'à lui-même.
Qui, peignant, tour-à-tour, la tendreſſe & l'horreur,
Le Vieillard décrépit, le jeune Petit-Maître,
Sut plier la Nature à ſon Art enchanteur,
Et fut, à tous les yeux, tout ce qu'il voulut être.

(1) Mort à Londres, le 20 Janvier 1779, univerſellement regretté.

L'HEUREUSE LICENCE POÉTIQUE, OU LE PRINCE BIENFAISANT.

Anecdote Flamande.

Quoique ſouvent le Proſateur en gloſe,
Par fois les vers ſont bons à quelque choſe !

JAMAIS Souverain ne fut & ne mérita mieux d'être aimé par les Flamands, que S. A. Royale, le feu Prince *Charles de Lorraine*, Gouverneur Général des Pays-Bas Autrichiens.

C'eſt en partant de ce ſentiment, dont l'Editeur étant, il y a quelques années à *Bruxelles*, avoit vu de ſi éclatantes preuves, qu'il a oſé riſquer d'implorer la clémence de ce Prince, dans l'occaſion ſuivante.

Un jour que, vers midi, l'Editeur se disposoit à sortir de chez le sieur *Goffin*, Marchand Mercier, où il étoit logé, & dont il traversoit la boutique, surpris de voir la rue rempli de monde & de Maréchaussée, curieux d'en savoir la cause :

C'est une jeune fille de 16 ans, au plus (lui dit le bonhomme *Goffin*), jolie comme un Ange, condamnée à être pendue, & qui dans le moment va passer pour aller subir sa sentence, sur la grande Place. Tout le monde la plaint; les Juges mêmes regrettoient de ne pouvoir lui faire grace !

Eh! quel est donc son crime (s'écria l'Editeur) : = On pendit, il y a huit jours, son amant pour vol; on a trouvé chez elle une cassette, qu'il lui avoit remise fermée, que l'on fit ouvrir, & dans laquelle il s'est trouvé des effets qu'il avoit volés. Sur quoi la Justice, conformément aux *Placards*

de *Charles-Quint*, très-rigoureux ſur cet article, n'a pu ſe diſpenſer de la condamner comme *recéleuſe*, quoiqu'elle ait proteſté de n'avoir jamais rien ſu de ce que contenoit cette caſſette, dont il avoit gardé la clef..... Vous l'allez voir, la pauvre enfant, avant qu'il ſoit un quart-d'heure, & vous-même en aurez pitié!

A ce récit, l'Editeur, aſſez pénétré de ce ſentiment, pour n'en plus connoître d'autres, entre dans le comptoir du Marchand, écrit (ſans trop ſavoir quoi), cachette ſa lettre, & dit à *Goffin*: Volez, mon ami? Portez cette lettre à la Cour! J'ai l'honneur de connoître tous les Chambellans du Prince: remettez ceci de ma part, au premier d'entr'eux que vous trouverez dans les appartemens?... Dites que la lettre eſt de la plus grande importance, & ne pourra déplaire à Son Alteſſe Royale? = Quoi? Moi, Monſieur! —

Allez, vîte, vous dis-je?... & ſongez qu'un moment perdu, vous rendra peut-être coupable de la mort de cette jeune infortunée?

Goſſin parti, l'Editeur environné d'une foule de curieux, qui rempliſſoient la boutique, s'y échappe à peine, & remonte chez lui; où réfléchiſſant un peu plus de ſang froid, ſur ce que ſon âme exaltée venoit de lui faire entreprendre, ainſi que ſur le ridicule qui pouvoit s'en enſuivre, étoit en proie à la plus vive inquiétude; lorſqu'attiré vers ſa fenêtre, par des cris qu'il imagine partir de l'arrivée de la criminelle, il voit le bonhomme *Goſſin*, le manteau retrouſſé ſur l'épaule, & le chapeau en l'air, criant à tue-tête! *Répit! Répit, de la part de Son Alteſſe Royale!*

Tout ce que reſſentit en ce moment l'Editeur, & ſur-tout en voyant rétrograder la fatale charrette, arrivée preſque

ſous ſes fenêtres, avec tout ſon cortège, eſt au-delà de toute eſpèce d'expreſſion !

Mais on peut aiſément préſumer qu'il regarda, & regardera toujours ce moment, comme le plus heureux & le plus ſatisfaiſant de ſa vie; & avec d'autant plus de raiſon, que ce *Repit* fut, quelques jours après, ſuivi de *Lettres de grace*, enregiſtrées au *Conſeil Souverain de Brabant.*

Un ſuccès auſſi particulier & auſſi peu vraiſemblable que celui-ci, a ſans doute droit d'exciter la curioſité du Lecteur, ſur le contenu de la lettre que l'Editeur avoit chargé le ſieur *Goſſin* de porter à Son Alteſſe Royale?.... Mais, c'eſt ici le cas *des grands évènemens produits par de petites cauſes*; puiſqu'après un ſimple & rapide récit de l'Hiſtoire de la jeune & intéreſſante criminelle, elle étoit terminée par ce très-léger *Impromptu*:

Près d'un Héros auſſi juſte qu'aimable,

L'excès d'amour fut toujours graciable :
Le plus beau titre eſt celui de Clément.

Il eſt une heure à la vertu fatale :
Qui peut, hélas! répondre d'un moment ?
Hercule même a filé pour *Omphale* ! ...
Et ſi *Louiſe*, avec moins de ſcandale,
Bleſſa les loix... Ce fut pour ſon Amant !
D. L. P....

Ces vers ſont bien foibles, il eſt vrai..... Mais ce bon Prince avoit un cœur.

Il mourut à *Bruxelles*, le... adoré des Flamands, dans le ſouvenir deſquels ſon amour pour eux, ſon affabilité, ſa juſtice, & ſur-tout ſa bonté, rendront toujours ſa mémoire auſſi chère, qu'à jamais immortelle.

Voici l'Epitaphe que l'Editeur, pénétré pour lui des mêmes ſentimens, n'a pu ſe retenir de publier à ſa gloire :

D'un Guerrier, Prince & Citoyen,
Dont l'ame aux vrais devoirs fidèle,

Aima, connut, & fit le bien,
Dans ce tombeau gît le modèle (1) !

(1) Dans le *Recueil d'Epitaphes* sérieuses, badines, satyriques & burlesques, de la plupart de ceux qui, dans tous les temps, ont acquis quelque célébrité par leurs vertus, ou qui se sont rendus fameux, soit par leurs vices, soit par leurs ridicules.

Le tout enrichi de notes & d'Anecdotes historiques, &c. &c. par *M. D. L. P.* Bruxelles, 1782, 3 vol. in-12; & qui se trouvent chez *Barrois l'aîné*, Libraire, au bas du quai des *Augustins*, proche le *Pont Saint-Michel*.

LETTRE DE LOUIS XIV

A PHILIPPE V,

SON PETIT-FILS,

Depuis peu Roi d'Eſpagne.

Du 3 Janvier 1702.

J'AI toujours approuvé le deſſein que vous avez de paſſer en Italie : je ſouhaite de le voir exécuter.

Mais plus je m'intéreſſe à votre gloire plus je dois ſonger aux difficultés qu'il ne vous conviendroit pas de prévoir comme à moi. Je les ai toutes examinées : vous les ayez vues dans le Mémoire que *Marſin* vous a lu.

J'apprends avec plaiſir qu'elles ne vous détournent point d'un projet auſſi digne de votre ſang, que celui d'aller vous-même défendre vos Etats dans

ce pays-là. Il y a des occaſions où l'on doit décider ſoi-même. Puiſque les inconvéniens que l'on vous a repréſentés ne vous ébranlent pas, je loue votre fermeté, & j'applaudis à votre réſolution. Vos ſujets vous en aimeront davantage, & vous en ſeront encore plus fideles, lorſqu'ils verront que vous répondez à leurs attentes; & que bien loin d'imiter la molleſſe de vos Prédéceſſeurs, vous expoſez votre perſonne pour défendre les Etats les plus conſidérables de votre Monarchie; & ma tendreſſe augmente pour vous, à proportion que je vois qu'elle vous eſt due: ainſi, je n'oublirai rien pour votre avantage.

Vous ſavez les efforts que j'ai faits pour chaſſer vos ennemis d'Italie. Si les troupes que j'y deſtine encore, y étoient arrivées, je vous conſeillerois d'aller à *Milan*, & de vous mettre à la tête de mon armée. Mais comme

il faut auparavant qu'elle ſoit ſupérieure à celles de l'Empereur, je crois que Votre Majeſté doit paſſer dans le Royaume de *Naples*, où ſa préſence eſt encore plus néceſſaire qu'à *Milan*. Vous y attendrez le commencement de la campagne; vous y calmerez l'agitation des peuples de ce Royaume. Ils ſouhaitent ardemment de voir leur Souverain, & ne ſont excités à la révolte, que dans l'eſpérance d'avoir un Roi particulier. Ecoutez leurs plaintes; rendez juſtice, & communiquez-vous avec bonté, ſans perdre de votre dignité. Sur-tout, diſtinguez ceux dont le zèle a paru dans ces derniers momens: vous connoîtrez bientôt l'utilité de votre voyage, & le bon effet que votre préſence aura produit.

Je fais armer quatre vaiſſeaux, qui vous porteront à *Naples*, avec la Reine: je vois que votre amitié pour elle ne vous permet pas de vous en ſéparer.

Marſin vous informera des troupes que j'envoie à *Naples*, & des autres détails dont je l'ai inſtruit au ſujet de votre paſſage. Dieu, qui vous protège viſiblement, bénira la juſtice de votre cauſe; & j'eſpère, qu'après vous avoir appelé au Trône, il vous donnera ſon aſſiſtance, pour défendre les Etats dont il a remis le gouvernement dans vos mains. Je le prierai de rendre heureux le deſſein que vous formez pour ſa gloire.

Il ne me reſte qu'à vous aſſurer de ma tendreſſe, de mon amitié, & du plaiſir que j'ai de voir que tous les jours vous vous en rendez digne.

LETTRE DE PHILIPPE V
A M. DE VENDOME.

MON Couſin, j'ai appris par votre lettre & par ce que m'a dit le Comte *de Colnineiro*, les mouvemens que vous vous donnez pour entrer en campagne. Je ne m'en donne pas moins de mon côté, pour vous aller joindre au plutôt. Et ſi des affaires très-eſſentielles que j'ai ici, ne me retenoient, jointes à l'arrivée du Légat, que j'attends, je ſerois déjà parti : car j'appréhende que vous ne battiez les ennemis, avant que je ſois arrivé !

Je vous permets, pourtant, de ſecourir *Mantoue*. Mais demeurez-en là, & attendez-moi pour le reſte.

Rien ne peut mieux vous marquer la bonne opinion que j'ai de vous, que

que de craindre que vous n'en faſſiez trop pendant mon abſence. Je compte me rendre à *Fézole*, à la fin du mois. Aſſurez de ma part tous les officiers François, de la joie que j'aurai de me trouver à leur tête; & ſoyez bien perſuadé, mon Couſin, de la véritable eſtime que j'ai pour vous.

LE COMTE D'EGMONT ET MONSIEUR CHUT.

IL y avoit au plus ſix mois que j'étois dans les Mouſquetaires (diſoit un jour le feu Comte *d'Egmont*, dans un ſouper, où ſe trouvoit l'Editeur), qu'enchanté d'être affranchi des entraves d'une éducation, qui depuis long-temps m'ennuyoit fort, je me livrois aveuglément à toute la licence des plaiſirs dont je voyois jouir mes jeunes camarades.

Un jour, qu'après avoir auſſi amplement que joyeuſement dîné avec quelques-uns d'eux, arrivant à l'Opéra, où la foule étoit grande, après nous être gliſſés & trémouſſés chacun de notre mieux, nous parvînmes enfin à trouver place au milieu du Parterre.

Là, forcés de nous arrêter, j'aurois, ainſi que mes amis, pris patience, ſi je n'avois eu le malheur de trouver devant moi un vieux *Monſieur*, *à perruque à marteaux*, dont l'ampleur formoit à mon égard une eſpèce de Parapet, qui me déroboit abſolument la vue du ſpectacle, & ſur-tout celle d'une jeune danſeuſe, qui me plaiſoit beaucoup.

Après avoir prié & reprié ce *Monſieur*, que déjà j'incommodois fort, de vouloir bien, par quelques mouvemens (qu'il diſoit sèchement, impoſſibles), me procurer quelque petit coin de vue; impatienté de ſon ſang-froid, ainſi que de ma poſition, qui pour comble de chagrin, apprêtoit à rire à mes voiſins, & ſur-tout à mes jeunes amis, je tire de ma poche une paire de ciſeaux, avec leſquels je travaille, non-ſeulement à élaguer ce qu'avoit de trop touffu l'eſpèce de *branchage* qui me nuiſoit,

mais encore les nœuds qui lui ſervoient d'ornemens, & dont à chaque ondulation du Parterre, mon pauvre eſtomac étoit cruellement foulé.

Les éclats de rire qu'excita ma vangeance, ayant réveillé mon homme de l'eſpèce d'apathie qu'il avoit marquée juſques-là, & s'étant à-peu-près apperçu de l'état où j'avois mis ſa perruque: « Mon jeune ami ! (me dit-il, en ſe » retournant de ſon mieux) j'eſpère que » vous ne ſortirez pas d'ici ſans moi ? »

Ce petit compliment (continua le Comte *d'Egmont*), & ſur-tout certain coup-d'œil très-expreſſif, dont il étoit accompagné, m'ayant fait ſentir toute l'étendue de ma ſottiſe, tempéra (je l'avoue) un peu le plaiſir que j'avois goûté à la faire..... Mais le vin étoit tiré, je ſentis qu'il falloit le boire, & m'y déterminai.

L'Opéra fini, mon homme, en ſe retournant gravement, ne m'invita que

par un ſigne, à le ſuivre; & je le ſuivis. Après avoir traverſé, non ſans peine, la *Place du Palais Royal*, & enfilé la rue *St. Thomas-du-Louvre*, nous entrâmes ſous *l'Arcade*, où, s'arrêtant tout-à-coup : « Vous êtes jeune, » (me dit-il, M. le Comte *d'Egmont*? » car j'ai l'honneur de vous connoître) » & je vous dois une leçon, dont feu » M. votre père, que j'eus l'honneur de » mieux connoître encore, m'auroit pro- » bablement ſu quelque gré. Quand on » inſulte publiquement, & ſur-tout un » vieux Militaire, il faut au moins » ſavoir ſe battre... Voyons, continua- » t-il, en tirant ſon épée, comment » vous vous en acquittez?...

Auſſi furieux qu'humilié d'un propos qui me ſembloit tenir du mépris, je fonds ſur lui, avec toute l'impétuoſité dont l'âge & le reſſentiment me rendoient capable. Mais mon homme, ſans s'émouvoir, & fixe comme un

terme, après s'être contenté pendant quelques inſtans, de me déſorienter, par la plus inſolente des parades, ne répondit enfin à mes attaques, que par un coup de fouet, qui fit ſauter, à ſix pas delà, mon épée.

« Reprenez-là, M. le Comte? (me » dit-il, avec le même ſang-froid) » ce n'eſt pas en danſeur de l'Opéra, » c'eſt en galant homme, c'eſt de pied » ferme, qu'un homme de votre nom » doit ſe battre.... Et c'eſt à quoi je » vous invite.

« Vous avez bien cruellement raiſon! » (lui dis-je, en tâchant de retenir » tous les ſentimens qui m'agitoient) » & j'eſpère me voir bientôt digne » de votre eſtime».

Bien déterminé à périr, plutôt que de m'expoſer à de nouveaux ſarcaſmes de la part de ce ſingulier adverſaire; je me plante vis-à-vis de lui, & l'attaque avec autant de froideur que lui-même ſe défendoit.... « Fort bien,

» cela ! Fort bien, M. le Comte ! (s'écrioit, de temps en temps, ce diable d'homme) juſqu'au moment, qu'après m'avoir percé le bras, d'outre en outre: « En voilà, dit-il aſſez, pour cette » fois.... » Sur quoi, après m'avoir placé contre le mur, & m'avoir dit de l'attendre un inſtant, il vole à la place du Palais Royal, amène un fiacre, y bande ma plaie avec un mouchoir, dit au cocher de nous mener aux Mouſquetaires de la rue *de Beaune*, m'y dépoſe entre les mains du Suiſſe, & prend congé de moi.

Après une retraite de plus de ſix ſemaines, qu'avoit exigé ma bleſſure, il y avoit au plus huit jours que je reparoiſſois dans le monde, lorſqu'entrant un ſoir au Café *de la Régence*, où je cherchois deux de mes camarades, je reconnois mon homme, qui, en quittant ſa triſte *bavaroiſe*, ſe lève, vient à moi, met un doigt ſur ſa bouche,

& en disant *Chut* ! me fait signe de le suivre.

Arrivés sous la même voûte : « Vous » vous êtes un peu égayé à mes dé- » pens, en racontant notre aventure, » (me dit-il), mon cher Comte ! Et je » vous considère trop, pour ne pas » contribuer à la rendre plus plaisante » encore, en ajoutant une suite au ré- » cit que vous pourrez encore en faire.. » Allons donc, l'épée à la main .... »

Que vous dirai-je, Messieurs & Dames ? (continua M. *d'Egmont*), cette seconde leçon, qui fut à-peu-près la même que la première, fut encore suivie, quelques mois après, d'une troisième. Ce bourreau d'homme, enfin, étoit devenu si redoutable pour moi, que je n'entrois en aucun lieu public, sans frémir, en quelque façon, de l'y rencontrer .... Car j'oublois de vous dire, que la dernière leçon qu'il avoit daigné me donner, étoit à la veille

d'un Carnaval, qu'il m'avoit fait paſſer, on ne ſauroit plus triſtement, dans mon lit !

Jugez donc de ma joie, ainſi que de ma reconnoiſſance, lorſqu'un garçon du Café *de la Régence*, arrivant un matin chez moi, me dit : « Pardon, » Monſieur le Comte ! Mais j'ai cru » ne pas vous déplaire, en venant vous » apprendre que Monſieur *Chut* eſt » mort, hier au ſoir, & que ma *Bour-* » *geoiſe* eſpère vous revoir bientôt chez » nous !

ROSEMONDE,

Anecdote Angloiſe, hiſtorique, galante & tragique.

LA belle *Roſemonde* (ſuivant les Hiſtoriens Anglois), fille du Mylord *Clifford*, fut de toutes les Maîtreſſes de *Henri II*, Roi d'Angleterre (1), celle qu'il aima le plus, & qui excita le plus la jalouſie de ſon épouſe (2).

Cette fière Princeſſe, à qui les années avoient fait perdre l'éclat de ſa beauté, ne pouvoit ſouffrir que le Roi,

(1) Mort en 1189.

(2) *Eléonore de Guyenne*, Princeſſe auſſi impérieuſe & auſſi vindicative que galante, qui, ſix ſemaines après ſon divorce avec *Louis VII*, Roi de France, épouſa *Henri II*, Roi d'Angleterre, & qui mourut en 1204.

beaucoup plus jeune qu'elle, eût des galanteries qui lui déroboient ſon cœur: elle croyoit que la dot qu'elle lui avoit apportée, étoit d'un aſſez grand prix pour l'obliger à lui être fidèle.

Roſemonde étoit une de ces figures qu'on ne peut voir ſans en être touché, & elle avoit, ſur toutes les Beautés de l'Angleterre, l'empire qu'a la Roſe, dont elle portoit le nom, ſur les autres fleurs.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi *Henri*, dont le cœur n'étoit que trop ſuſceptible, ſe ſentit enflâmé pour elle, ni ſi la jalouſe d'*Eléonore* employa tout pour faire périr une ſi dangereuſe rivale.

Le Roi, pour ſouſtraire ſon amante à ſon reſſentiment, lui fit bâtir un château, qu'il ne crut acceſſible qu'à lui ſeul, dont les avenues formoient des labyrinthes auſſi ingénieux & auſſi entrelaſſés que celui de *Dédale*; d'ailleurs

environné d'un charmant payſage, coupé par des canaux multipliés de la façon la plus agréable à l'œil, où rien enfin ne fut épargné, tant pour en faire un aſyle sûr, qu'une délicieuſe ſolitude où ſa chère *Roſemonde* pût ne pas s'ennuyer.

Mais, qui peut long-temps tromper la vigilance d'une femme jalouſe!..... Auſſi la Reine ne tarda-t-elle pas à trouver le moyen de pénétrer dans ce château, & de ſacrifier à ſon reſſentiment, l'objet de la tendreſſe de ſon époux.

Henri, déſeſperé de la mort de ſon amante, ne trouva d'autre objet de conſolation, que celui de lui faire ériger un ſuperbe tombeau, & qu'il prit encore ſoin de dérober à la vue de la vieille *Eleonore*. Ce fut dans le Monaſtère des Religieuſes de *Godſlow*, entre *Oxford* & *Woodſtock*, où on la voyoit, au milieu du chœur, ſous

un dais magnifique, environné de cierges de cire blanche, & qui brûloient jour & nuit.

Les Religieuses seules savoient quel étoit ce dépôt que le Roi leur avoit confié, & le secret en fut gardé tant que *Henri* vécut.

Mais deux ans après sa mort, l'Evêque de *Lincoln*, ayant découvert ce secret, en fit part à la Reine, qui, sous prétexte du *scandale* que pouvoit causer un Monument de cette espèce, engagea le Prélat à le faire détruire.

Ainsi tous les soins de *Henri* ne purent, ni sauver la vie de son amante, ni mettre son tombeau à l'abri de la vengeance de sa femme!

Ce trait historique a fourni au célèbre *Addisson*, le sujet de l'un des plus beaux Opéras (du moins quant aux paroles) qu'ait le Théâtre lyrique de Londres.

Et M. *D. L. P....* a cru pouvoir

haſarder d'en eſquiſſer le Tableau, dans le petit Poëme ſuivant.

ROSEMONDE,

Romance galante & tragique (1).

O vous, dont l'ame généreuſe,
De pleurs jamais ne fit verſer !
Vous, que la Beauté malheureuſe,
Eut toujours droit d'intéreſſer !
Approchez, & daignez entendre
Un récit très-digne de foi ;
Et puiſſe le cœur le moins tendre,
En gémir, comme vous & moi !

De la charmante *Roſemonde*,
La beauté ſi bien éclatoit,
Qu'on l'appeloit *Roſe du monde*,
Et que le ſexe y conſentoit.

(1) L'air noté ſera à la fin du volume.

Henri ſecond Roi d'Angleterre,
Moins comme Roi, que comme amant,
Parut ſeul digne de lui plaire ;
Et tous deux s'aimoient tendrement.

Mais il falloit tromper la Reine :
Tous deux craignoient ſon œil jaloux.
Comment dérober à ſa haine,
L'objet des vœux de ſon époux ?...
Le Roi frappé de cette crainte,
Fit, par un *Dédale* nouveau,
Conſtruire un ſecret labyrinthe,
Dans l'enceinte d'un grand château.

C'eſt là, qu'à l'abri des alarmes,
Parmi les Jeux & les Amours,
Avec *Roſemonde* & ſes charmes,
Henri paſſoit les plus beaux jours.
Heureux amant ! heureuſe amante !
Que votre ſort dut être doux ! ...
Mais de la fortune inconſtante,
Qui put jamais parer les coups ?

J'entends la trompette guerrière
Appeler le Prince aux combats :
Déjà ravageant la frontière,
L'Ecoſſe alarme ſes Etats !...
A ce bruit, le Plaiſir s'envole...
L'Amante, en ce cruel moment,
N'écoute rien... Rien ne conſole
Beauté qui craint pour ſon amant !

Mais bientôt, maîtriſant ſon ame,
Et ſerrant le Roi dans ſes bras :
— Partez, digne objet de ma flâme ;
Allez défendre vos Etats?
Partez, volez à la victoire,
L'Amour dût-il en ſoupirer,
Vous le devez à votre gloire :
La mienne eſt de la déſirer.

Ah ! (dit le Roi, baigné de larmes)
Soit comme Amant, ſoit comme Ami,
Qui ne connoîtroit que tes charmes,
Ne te connoîtroit qu'à demi !
Si *Mars*, au gré de mon envie,
Remet l'Ecoſſe ſous ma loi,

Henri ne chérira la vie,
Que pour la paſſer avec toi !

Et toi, *Gilford*, dont le courage,
L'adreſſe, & la conſtante foi,
T'ont acquis, dès le plus jeune âge,
La confiance de ton Roi;
Toi qui, de cét aſile aimable,
Seul connois l'accès comme moi ...
Qu'il ſoit toujours impénétrable
Pour tout autre mortel que toi !

Du Monarque & de ſa Maîtreſſe,
On ne peindra point les adieux :
Tout cœur où règne la tendreſſe,
Sans doute ſe les peindra mieux.
Il ſuffit, lorſqu'ils ſe quittèrent,
(L'Amant, pénétré de douleur)
Que, ſans mot dire, ils s'embraſsèrent,
L'Amante, la mort dans le cœur.

« Souvent, loin de qui ſut nous plaire,
» Le cœur cherche à ſe diſſiper ».

Notre *Roſemonde*, au contraire,
Qu'Amour ſeul eût droit d'occuper,
Pendant les ennuis de l'abſence,
Avoit, pour tout amuſement,
De ſon bonheur la ſouvenance,
Et le portrait de ſon Amant!

Elle charmoit ainſi ſa peine...
Quand ſa porte ouverte, à grand bruit,
A ſes regards offre la Reine,
Et *Gilfort*, mourant, qui la ſuit!...
— Enfin, odieuſe rivale,
Que cet aſile me cachoit,
Là voici cette clé fatale,
Que ce traître me refuſoit!

Prens cette coupe?... Meurs, cruelle,
Qui ſi long-tems ſut m'outrager?
Ou d'une Amante criminelle,
Ce fer ſanglant va me venger?...
A ces mots, de terreur glacée,
Roſemonde eſt à ſes genoux...
— Non! non, tu m'as trop offenſée:
Meurs par ce vaſe ou par mes coups!

Sans eſpoir de fléchir la haine,
Roſemonde fixe les Cieux,
Se lève; & portant ſur la Reine
Le regard le plus dédaigneux,
Prend le breuvage avec conſtance,
Souffre, ſans plaintes, ſon tourment,
Bientôt cède à ſa violence,
Et meurt, en plaignant ſon Amant (1)!

(1) Elle eut deux fils de *Henri II* : *Guillaume*, dit *Longue Epée*, & *Jeffrey*, qui fut Archevêque d'*Yorck*.

On avoit mis ſur ſon cercueil l'épitaphe ſuivante :

Hic jacet in tumbâ; ROSA MUNDI, *non* ROSA MUNDA :
Non redolet, ſed olet, quæ redoleret ſolet.

Le jeu de mots, qui en fait tout le mérite, & très-digne de ce ſiècle de barbarie, ne pourroit être rendu en François, ſans bleſſer la délicateſſe du nôtre.

En voici une autre plus moderne :

Ci-gît, dans un triſte tombeau,
L'incomparable *Roſemonde*.
Jamais objet ne fut plus beau :
Ce fut bien la *Roſe du monde*.
Victime du plus tendre amour,
Et de la plus jalouſe rage,
Cette belle fleur n'eut qu'un jour...
Hélas! ce fut un jour d'orage.

Par M. le Marquis *de P...*

SUITE DES MÉMOIRES

DE VILLEPATOUR (1),

COMMANDEUR de l'Ordre de Saint-Louis, *Lieutenant général, Inſpecteur genéral du Corps Royal d'Artillerie, &c. &c.*

JE fis la campagne ſuivante, ma plaie encore ouverte. J'avois un Chirurgien à mes gages : je n'ai jamais rien épargné pour le ſervice de mon Maître.

Après la bataille de *Laufeldt*, où je ne fis rien que ſuivre l'ennemi, à coups de canon, je fus aux eaux d'*Aix-la-Chapelle*. Il eſt étonnant ce que cette bleſſure me coûta ! Et en vérité, je ne dirai pas trop en le portant à dix mille

(1) *Louis-Philippe Taboureau* de).

livres, & depuis que je ſers, j'en ai au moins dépenſé quinze en bleſſures.

Je fus l'hiver d'après cette campagne, commander l'Artillerie de *Louvain*. Delà, je fus au ſiége de *Maëſtrick*, où MM. les Maréchaux *de Saxe* & *de Lowendal*, & toute l'armée, ont paru contens de ma batterie, quoique j'euſſe ſeize bouches à feu dirigées contre moi, & contre leſquelles je ne tirai pas, attendu que j'enfilois, de préférence, les branches du chemin couvert & les ouvrages qui le défendoient. Les Canonniers ennemis, n'ont pu m'empêcher de faire un feu très-vif. Il eſt certain qu'ils firent de leur mieux pour détruire ma batterie, qu'ils me tuèrent beaucoup de monde, & qu'ils me briſèrent des affûts; mais tous ces obſtacles ne m'empêchèrent pas de faire feu jour & nuit. Après la reddition de la place, M. le Maréchal *de Lowendal* me dit que les aſſiégés s'étoient

beaucoup plaint de ma batterie ; & il m'en témoigna ſa ſatisfaction.

La paix ſe fit. Je fus envoyé à Beſançon, de Beſançon à Heſdin, d'Heſdin à Nantes, & de Nantes à St. Malo. Je paſſai ainſi l'intervalle des deux guerres de Flandre & d'Allemagne, dans ces différens départemens. En 1756, M. le Maréchal de Richelieu me fit la grace de me dire qu'il alloit partir pour une Expédition, & qu'il m'emmeneroit avec lui pour commander en chef l'Artillerie. J'y comptois d'autant plus que cela venoit de ce Général ; mais je ne ſais ce qui s'eſt oppoſé à ſon projet. Il m'a fait l'honneur de me mander depuis, par une lettre du 28 Octobre 1758, lorſque je reçus ordre d'aller à Minorque : « Qu'il en étoit fort fâché » pour M. d'Aiguillon (ſous les ordres » de qui j'étois en Bretagne), mais » que rien ne pouvoit être plus avan» tageux pour la conſervation de l'Iſle,

» où j'allois, & qu'il m'avoit plus d'une
» fois désiré, pendant l'attaque de la
» la principale place ».

Je reviens à 1756. Etant à St. Malo, M. le Duc d'Aiguillon, me chargea des batteries de la côte; je les fis mettre en bon état, & je fis aussi construire un petit équipagne de 12 pièces de campagne. Comme je demandois sans cesse d'être employé en Allemagne, pour me rapprocher, on me donna ordre de me rendre à *Chalsbourg*. Mais en passant à Versailles, j'appris que ma destination étoit changée, & qu'il s'agissoit d'aller à *Louisbourg*; où, selon l'ordre que j'en avois reçu du Roi, rien ne devoit se conclure que de mon consentement. Je m'embarquai donc, à cet effet, sur le *Formidable*. Après 29 jours de route, dont six en branle-bas, toujours poursuivis par six vaisseaux ennemis, nous doublions la pointe de Scatarie, lorsque M. de

Blénac apperçut une flotte Angloiſe conſidérable qui ſortoit du port. Nous revînmes ſur nos pas. Il y avoit vingt-quatre heures que nous louvoyions, non loin du port Dauphin, lorſque je priai & preſſai M. de Blénac qu'il me mît à terre, pour que de-là je puſſe gagner *Louisbourg*, & que cela ſeroit plus sûr que d'entrer dans la rade de cette place. Il ne le voulut pas, & fonda ſon refus ſur d'aſſez mauvaiſes raiſons, en m'objectant que les Sauvages me mangeroient. Je lui répondis qu'il avoit été chargé de me nourrir, mais non pas de me faire digérer. Tous les Officiers qui étoient ſur *le Formidable*, entr'autres M. le Chevalier de Luxembourg, peuvent atteſter toutes les ſollicitations que j'ai faites à M. de Blénac pour me mettre à terre. Nous arrêtâmes enfin ſur le banc de Terre-Neuve, pour tenir Conſeil de guerre. Tout le monde, excepté moi, tout ignorant

ignorant que j'étois des opérations qui peuvent avoir lieu sur mer, fut d'avis de retourner en France. Le chagrin que j'en eus, joint à l'air d'un climat & d'un élément auxquels je n'étois pas fait, altérèrent assez ma santé, pour me faire désirer, dès que j'eus mis pied à terre, d'aller me faire soigner à Paris (1). Mais M. le Duc d'Aiguil-

(1) Voici ce qu'a dit, sur cette expédition, l'Auteur de la *Vie privée de Louis XV*, *Tome III*, *année* 1758, *page* 181.

On ne fit que le foible effort d'y envoyer le *Formidable*, de 80 canons, commandé par M. *de Blénac*, Chef d'Escadre.

Il y portoit M. *de Villepatour*, Officier d'Artillerie, dès-lors très-estimé, & dont la réputation n'a fait que s'accroître depuis .... Il arriva que l'investissement étoit fait. On devoit s'en douter à la Cour ; & au lieu de confier cette expédition à un Chef froid & timide, il auroit fallu nommer un Commandant intrépide, ardent, & même d'un en-

lon ne jugea pas à propos de me le permettre, & me dit qu'il avoit écrit à M. le Maréchal de Belle-Isle, pour que je restasse. J'eus beau lui représenter ma situation, je ne pus obtenir qu'un mois pour me remettre. J'obéis; & en 10 ou 12 jours, je me trouvai assez bien pour exécuter les nouveaux ordres que je ferois dans le cas de recevoir. En effet, peu de jours après, M. le Duc d'Aiguillon me chargea d'aller visiter les batteries de la côte, & de donner quelques leçons aux Canonniers d'infanterie, ce que je fis. Le lendemain de mon retour, ce Général ayant appris que les Anglois étoient descendus

---

thousiasme téméraire, tel en un mot que celui désigné pour l'Artillerie, qui, malheureusement, n'étoit que passager sur ce bord. Quelle douleur pour le brave *Villepatour*, quand il se vit ramener en Europe, frustré de l'honneur qu'il ambitionnoit d'acquérir! &c.

à l'anſe de Saint-Briard, il fit ſur le champ des diſpoſitions ſi bien combinées, qu'ayant laiſſé à tous les points principaux, des troupes pour les défendre, il fit marcher les autres, qui arrivèrent toutes à la hauteur de l'Amballe. En même temps ayant pourvu à leur ſubſiſtance, & m'ayant donné des ordres pour trouver, de quatre lieues en quatre lieues, des relais, j'arrivai deux jours avant l'action, & fis plus de 40 lieues en 30 heures. Je diſtribuai des munitions aux troupes, & nous marchâmes aux ennemis, qui s'étoient rapprochés de leurs vaiſſeaux qui étoient dans l'anſe de Saint-Caſt. Je les canonnai, pendant que M. le Duc fit ſes diſpoſitions; & ce Général, pour ne pas compromettre les troupes, & faire repentir les ennemis d'être venus dans la Province, attendit qu'il y en eût une partie de débarquée. Il culbuta le reſte dans la mer, & fit beaucoup de

prisonniers. Les ennemis ne reparurent pas de cette guerre sur ces parages, & M. le Duc d'Aiguillon parut content de mon Artillerie, ainsi que de toutes les troupes (1). Ce Général eut lui-même la bonté de demander à M. le Maréchal de Belle-Isle, que je fusse Brigadier pour cette occasion, & le Ministre le refusa. Quelques jours après, au lieu du repos que j'avois demandé à M. le Duc de Belle-Isle, je reçus ordre de ce Ministre de me rendre à Minorque & de passer par Versailles, pour conférer avec lui; la lettre qui m'étoit adressée à cet effet, marquoit tant de confiance en moi, que je n'hésitai point à me mettre en marche sur-le-champ. Arrivé à la Cour, je fus présenté au Roi. Sa Majesté me dit : « qu'elle savoit que j'avois été à Louis-

(1) Quelle modestie de la part de ce brave & habile Artilleur, qui, dans cette journée, fut admiré par les Anglois même!

» bourg pour lui rendre ſervice, que » j'avois *frotté* les Anglois à St. Caſt, » & que j'allois à Minorque, pour lui » donner des nouvelles preuve de mon » zèle. Elle me demanda auſſi, ſi ma » ſanté tiendroit à toutes ces fatigues? » Et après l'avoir aſſuré que je l'eſpérois, elle daigna me dire : « qu'elle » étoit on ne peut pas plus contente de » moi ». Je partis donc, & c'eſt au ſujet de ce voyage que M. le Maréchal de Richelieu m'écrivit. Débarqué à Minorque; après la plus cruelle traverſée, qui dura 40 jours, toujours en tempête, je m'occupai de la défenſe du Fort St. Philippe, ainſi que de la formation d'un équipage d'artillerie propre à être mené dans les parties de l'Iſle où elle pouvoit être utile. M. le Maréchal de Belle-Iſle qui ne vouloit pas, quoique ma Brigade ſervît à l'armée, que je quittaſſe l'Iſle de Minorque, ſe rendit néanmoins à mes

ſollicitations, après la lecture d'un Mémoire que j'avois fait ſur les précautions priſes pour défendre cette Iſle & la rendre imprenable. Je partis ſur le champ pour l'armée. La première opération, en ſortant de nos quartiers d'hiver, fut l'affaire de Corbarck, où je commandai l'Artillerie. M. le Maréchal de Broglie en fut très-content. Je canonnai encore les ennemis pour les déloger du camp de Saxeauſen; ils nous trompèrent, & allèrent attaquer M. de Muy. M. de Broglie étoit campé vis-à-vis Warbourg, & m'envoya faire le Siége de Ziguenheim, que je pris en quatre jours, après une canonnade très-vive de part & d'autre; l'on y fit près de 900 priſonniers. Delà nous vinmes prendre nos quartiers d'hiver à Caſſel. Après avoir muni Gottingen, M. le Maréchal de Broglie s'occupa à fortifier Caſſel; & comme je commandois cet hiver, l'Artillerie en chef, j'approvi-

fionnai de munitions de guerre toutes les places : auſſi les ennemis ont-ils trouvé bien pourvues toutes celles qu'ils ont attaquées, & n'en ont pris aucune. Ils auroient encore paſſé bien du temps devant Caſſel ſans s'en rendre maîtres, car c'étoit M. le Comte de Broglie qui le défendoit ; mais M. le Prince Ferdinand vint attaquer nos quartiers. Alors M. le Maréchal de Broglie m'emmena avec lui, & replia ſes troupes, ſans en rien perdre, avec une ſagacité & une prudence dignes de lui. Il les raſſembla à Bergen, où, moyennant les ſoins de M. Du Mauſon, je me trouvai en état de mettre près de 80 pièces de canon ſur le champ de bataille, qui avoit été celui de la gloire de notre reſpectable Maréchal, l'année précédente.

Dès que les troupes furent raſſemblées & repoſées, M. le Maréchal vola aux ennemis, & leur fit payer cher le déſagrément de l'avoir déplacé.

Nous commençâmes la campagne de 1761 assez brillamment. Mais étant obligés de fournir des subsistances à M. le Maréchal de Soubise, nous fûmes arrêtés. Les ennemis nous barroient à Filingusen; nous les attaquâmes : mais l'attaque n'ayant point été combinée, & n'y ayant que le seul corps de M. le Maréchal de Broglie qui eût à soutenir l'attaque, le 16 on se retira, & moi aussi avec un coup de canon dans le bras qui me mit à deux doigt de ma perte. J'en fus très-incommodé, & je ne comptois pas aller loin. Sa Majesté, contente de mes services, m'accorda, pour cette occasion, le grade de Maréchal-de-camp. Je me fis, malgré ma blessure, porter sur les remparts de Cassel, lorsque les ennemis s'en approchoient, en suivant M. de Stainville. Je commandai encore l'Artillerie en chef, l'hiver, & M. le Maréchal de Broglie nous quitta. Je restai sous les

ordres de M. le Comte de Muy. Les ennemis firent quelques mouvemens qui pouvoient faire croire qu'ils vouloient attaquer nos quartiers ; je fis voir à M. le Comte de Muy, ma diſpoſition d'Artillerie, ſoit pour aller en avant, ſoit pour ſe retirer. Ce Général l'approuva, & me dit qu'il voyoit bien qu'il n'avoit point d'autres ordres à me donner, que de me dire les mouvemens qu'il voudroit faire. Voyant que la campagne ne commençoit pas encore, je fus pour ma bleſſure, aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Je fus de retour à l'armée, la veille que les ennemis nous délogèrent du camp de Grabeſtein. Je leur fis tirer du canon, & je n'aurois pas laiſſé de les incommoder, ſi à chaque inſtant, je n'avois eu ordre de me retirer. En arrivant, il me paſſa un boulet ſi près de la bouche, comme je parlois, que j'eus pendant quelques jours un grand mal de poitrine. Tout

le reſte de la campagne, j'eus aſſez ſouvent maille à partie avec les ennemis. Un jour que nous comptions nous battre à Laſſéer, M. le Maréchal de Soubiſe trouva mon Artillerie parfaitement bien placée. La guerre finit après la canonnade d'Amnebourg, où je fis un feu ſi vif avec moins de canons que les ennemis, qu'il leur en coûta bien du monde, & que toute l'armée parut contente de l'Artillerie.

Après la Paix, j'ai été avec ma brigade à Strasbourg; j'y ſuis reſté juſqu'au mois de Juin 1763, pour faire rentrer, dans les magaſins, les effets du Roi. J'ai retourné aux eaux d'Aix-la-Chapelle, où j'ai trouvé MM. les Princes Ferdinand, & héréditaire de Brunſwick, qui m'ont comblé de bontés. Je n'ai jamais paſſé de jours plus heureux; je les entendois toujours parler de toute la guerre depuis 1756. Ils avoient la bonté de donner de grands éloges à

l'Artillerie, & de croire qu'à Amnebourg, nous avions le double de canons qu'eux, par la manière dont il étoit servi. Ils parloient très-bien des troupes de M. le Maréchal de Broglie, & avoient pour lui & pour la Nation, la plus grande estime.

Je restai Chef de ma Brigade jusqu'en 1765, que je fus nommé au mois d'Août, Inspecteur en Alsace; j'y formai ma Brigade en Régiment de Strasbourg. En 1766, j'inspectai la Provence, le Dauphiné, & le Lyonnois. En 1767, l'Ecole, le Régiment de Toul, & la manufacture d'armes de Charleville. En 1768 & 1769, encore le Dauphiné; en 1770, La Fère, le Régiment, l'Ecole, & une partie du Hainault. En 1771, j'ai été envoyé Inspecteur en Languedoc & Roussillon.

L'on verra, par le résumé de mes services, que j'ai été Officier le 12

Novembre 1733, Commiſſaire Extraordinaire en 1738, Commiſſaire ordinaire en 1743, Chevalier de Saint-Louis en 1744; Provincial en 1746, Lieutenant d'Artillerie en 1750, Brigadier en 1759, Inſpecteur depuis 1765, & Maréchal de Camp le 16 Août 1761: toutes mes Commiſſions & Brevets ſont expliqués pour différemes affaires. Effectivement, j'ai été aſſez heureux pour me diſtinguer dans toutes celles où je me ſuis trouvé.

J'oublioïs de dire que lorſqu'au mois de Mars dernier, M. le Marquis *de Monteynard* annonça à Sa Majeſté la mort de M. *de Mouy*, le Roi demanda au Miniſtre, s'il n'avoit pas le Cordon rouge? A quoi le Miniſtre ayant répondu que oui, le Roi lui dit: *Eh bien! voilà Villepatour?*

Ce célèbre Artilleur, couvert de

gloire & de bleſſures honorables, eſt mort à *Beſons*, le 9 Septembre 1781, univerſellement regretté, ſur-tout par le Corps Royal d'Artillerie, à l'âge de 62 ans, après en avoir employé 48 au ſervice du Roi & de l'Etat, & au moment qu'il alloit recueillir les fruits de ces mêmes ſervices.

L'Editeur de cet Ouvrage, qui ſe glorifiera toujours de l'amitié dont l'honoroit ce digne & regrettable Militaire, & qui, pendant près de 45 ans, ne ſe démentit jamais, a fait mettre, à *Beſons*, ſur ſon tombeau, l'Épitaphe ſuivante:

Aux Mânes de Villepatour.

Cher à la France, aux ſiens, à ſon Prince; à l'Armée,
Ci gît qui mérita toute ſa renommée!

Ce même ami, étant un jour à dîner chez lui, eſſaya d'eſquiſſer ſon portrait, dans un Couplet, que voici, ſur l'Air de *Monteauciel*:

Aux champs de *Mars*, brave & joyeux;
A *Cythère*, aimable, amoureux;
A table, tout ce qu'il faut être,
Digne Sujet d'un digne Maître,
Fait pour la Gloire & pour l'Amour:
Si ce n'eſt pas *Villepatour*,
Apprenez-moi qui ce peut être?

M. *Lemierre*, de l'Académie Françoiſe, avoit envoyé à M. *de Villepatour*, quelques jours avant qu'il mourût, l'Epître ſuivante:

A travers Bombes & Grenades,
Toi qu'on a vu monter aux grades,
Et te faire un ſi grand renom!
Toi, pour qui le bruit du canon,
Vaut les plus belles ſérénades!
Tu reviens du pays Flamand
Inſpecter ces bronzes funeſtes,
Pires que les foudres céleſtes,
Et que tu braves ſi gaîment.

Mais c'étoit-là, pour ton courage,
Un amuſement trop léger;
Tu n'as point couru de danger:

Tu n'as pas fait un bon voyage.
Quoi donc! ne te ſuffit-il pas
De plus de quarante ans de gloire,
Et que chacun ait en mémoire
Tes proueſſes dans les combats?
De tes travaux opiniâtres,
Mons & *Fribourg* ſont les théâtres,
Philinkhauſen vit ta valeur;
Et tu portes ſur ton viſage,
Plus d'un éclatant témoignage
De ton audace au champ d'honneur.

Noble ennemi des flatteries,
Brave & loyal *Villepatour*,
A ton Roi tu ne fis la cour,
Qu'en préſence des batteries!
De ta gloire unique artiſan,
Habile autant dans les batailles,
Que tu fus mauvais Courtiſan,
Ton nom ſeul alloit à Verſailles!

C'eſt à toi, digne Chevalier,
Si renommé par tes ſervices,
Que ſied bien ce Cordon guerrier,
Plus brillant ſur des cicatrices.

Aux ſecrets d'un Art deſtructeur,
Initié dès ta jeuneſſe,

Tu conſerves dans ta vieilleſſe
Le feu de ta première ardeur!

Vienne le cours des ans rapides
Flétrir ce front ſi belliqueux,
Empreint des foudres homicides;
Près de ces ſillons glorieux,
On ne verra jamais les rides.

PETITES ANECDOTES EN VERS,

PAR M. D. L. P.....

SAINTVAL* (disoit un homme en place)
Répond aux applaudissemens,
Par des évanouissemens,
Que je crois de pure grimace.

— Monsieur, pour prononcer ainsi,
(Lui dit un aimable Etourdi,
Zélé partisan de la Dame)
Sur ce qu'opèrent dans une ame
D'aussi beaux instans que ceux-ci,
Fûtes-vous jamais applaudi?

* Mademoiselle *Saintval*, cadette, qui, étant un jour très-applaudie, dans son début à la Comédie Française, se trouva effectivement fort mal.

Cette intéressante Actrice, chère à *Thalie* (1) ainsi qu'à *Melpomène*, a tenu depuis, tout ce qu'elle promettoit alors.

(1) Quelle autre, en effet, eût jamais mieux rendu le rôle de *la Comtesse*, dans le *Mariage de Figaro*?

LE HARDI COURTISAN.

A *SHAFTSBURY* *, *Charles ſecond* **
Diſoit, dans ſa colère :
Je te crois le plus grand fripon,
Qui ſoit en Angleterre.

— On pourroit gager, en effet,
Sire (dit-il), peut-être,
Qu'en ma qualité de Sujet,
Cela pourroit bien être!

* Ce *Shaftsbury* n'eſt point l'Auteur *des Caractères*.

** Roi d'Angleterre, dont la plupart des Courtiſans étoient de mœurs très-dépravées.

RÉPONSE D'UN GRENADIER A M. LE COMTE D'ESTAING,

A son retour de l'Amérique.

QUI décore ainſi ma porte?...
Oſez, braves Grenadiers,
Que trop loin le zèle emporte,
Otez vîte ces lauriers.

— Diſſiez-vous, grand Capitaine,
Ne point parler à des ſourds;
Parbleu! ce n'eſt pas la peine:
Ils repouſſeront toujours.

BELLE RÉPONSE D'UN MINISTRE A SA MAITRESSE.

UN jour, sur une grace, à ses parens promise,
Par *Louvois* éconduite : Ah ! (s'écrioit *Céphise*)
Votre refus m'éclaire ; & je vois trop, Seigneur,
Que vous ne m'aimez plus ! — Connoissez votre erreur :

« Une demande injuste, alors qu'on la refuse,
» Porte de son refus le motif & l'excuse ».

LE VRAI ROI,

Anecdote moderne.

Du bonheur de l'Etat, plus jaloux que d'encens,
Un jeune Roi, loin de ſes Courtiſans,
Se promenant, un jour, dans la campagne,
A ſon frère, qui l'accompagne,
Ouvroit ſon cœur ſur des projets,
Tendans au bien de ſes Sujets;
Lorſqu'une voix, à très-peu de diſtance,
Vint, tout-à-coup, troubler leur conférence.

C'étoit un Laboureur, qui, dans un chemin creux,
Malgré deux chevaux vigoureux,
Au moment où la nuit étoit preſque tombée,
Voyant ſa charrette embourbée,
Les fouettoit (Dieu ſait comme!) & les fouettoit en vain,
En implorant un coup de main,
Et promettant même *pour boire.*

Au même inſtant, ſans conſulter la gloire,

Voilà nos deux Princes partis;
Et du Manant, qui très-doctement jure,
Après avoir dégagé la voiture,
En le quittant, lui donnent trois *louis*;
Le Monarque un, le frère deux... Le Ruſtre,
En apprenant quel eſt le couple illuſtre,
Qui l'avoit tiré d'embarras,
D'abord s'étonne!... Et ne digère pas,
Qu'un Souverain, ſi grand, ſi débonnaire,
Ait pu donner moitié moins que ſon frère!

Ce bruit circule... On le fait appeler...
La Cour, de rire, & *Lucas*, de trembler!...
L'ami, (lui dit le Roi) ce que tu m'as vu faire,
N'a rien en ſoi de ſurprenant:
Apprens qu'il faut par-tout juſtice?...
Mon frère n'a qu'un ſeul enfant,
Et moi vingt millions, qu'il faut que je nourriſſe.

N. B. Cette petite aventure, & la ſublime réponſe qui la termine, ſont attribuées à un jeune Monarque actuellement vivant.

LE TENDRE ANGLOIS.

Ah! que cette Etoile m'enchante...
Qu'elle eſt belle! qu'elle eſt brillante!
(Diſoit, avec raviſſement,
Zélis, un ſoir, à ſon Amant *.)

— Ne m'en parlez plus, belle amie,
Où vous allez me chagriner?

— Pourquoi donc, *Mylord*, je vous prie?...
— Je ne ſaurois vous la donner.

* Le Lord *Albermale*, alors Ambaſſadeur d'Angleterre en France.

SENTIMENT D'UN FRANÇOIS,

En voyant la Reine, à la promenade, avec Monseigneur le Dauphin dans ses bras.

Les Ris, les Jeux, suivent vos traces,
La Bonté précède vos pas;
Et le tendre Amour, dans vos bras,
En triomphant, sourit aux Grâces!

LE JEUNE POÈTE DÉCONCERTÉ.

L'ÉDITEUR de ce Recueil, après avoir été élevé, conformément aux Edits de *Louis XIV*, concernant les *Réformés*, au Collège des Jéſuites Anglois de *St. Omer* (1), étoit de retour à *Calais*,

(1) Maiſon d'autant plus fameuſe & plus opulente, qu'elle étoit regardée comme le berceau du Catholiciſme d'*Angleterre*, où la Nobleſſe des trois Royaumes, & toutes les perſonnes attachées à l'ancien culte, envoyoient, ſous d'autres noms que les leurs, élever leurs enfans. D'où ſont ſortis un grand nombre de Miſſionnaires, dont les noms ſont encore, pour ainſi dire, redoutés par le Gouvernement Anglois: tels que les *Oldecorn*, les *Garnet*, & autres, ſi fameux dans leur Hiſtoire.

La Note concernant ceux-ci, eſt ren-

dans la maiſon paternelle, âgé d'environ 17 ans.

Son goût pour la lecture, & ſur-tout pour la Poéſie, quoique peu familiariſé avec la langue Françoiſe & ſes bons Auteurs, occupoit preſque tous ſes loiſirs, lorſqu'un petit Roman intitulé, *Philadelphe, nouvelle Egyptienne*, lui étant tombé dans les mains, & ayant cru y trouver le germe d'une Tragédie intéreſſante, il n'eut rien de ſi preſſé que de s'en occuper dans tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſa famille, ainſi qu'à ſes amis.

Il étoit d'autant plus enchanté de ſa découverte, que les progrès rapides de ſon entrepriſe, lui en faiſoient entrevoir le ſuccès auſſi certain qu'heureux; & d'autant plus encore, que la ſource où il avoit puiſé ſon ſujet,

---

voyée à la fin de cette Anecdote, pour n'en pas interrompre trop long-temps le récit.

étant passablement ancienne, pouvoit n'être qu'assez peu connue. Et quel secret plaisir pour un ardent & jeune débutant dans cette brillante carrière !

Aussi en avoit-il franchi plus de la moitié, lorsqu'un ancien ami de son père, nommé *Danjan* (1), Garde des Archives de la maison *d'Orléans*, & né à *Calais*, vint y faire un petit voyage; pendant lequel s'étant, un jour, informé des occupations de l'Editeur, que l'on ne voyoit guère dans la famille, qu'aux heures du repas : je ne sais trop ce qu'il fait (lui dit le père), car il est presque toujours rêveur & renfermé dans son cabinet, sans m'en donner d'autre raison que le prétendu désir de s'instruire. Mais j'ai grand peur,

(1) C'est de lui que l'Editeur a tenu l'Anecdote concernant la *Maison de Courtenai*, imprimée dans le second volume du présent Recueil.

mon cher *Danjan*, qu'il ne s'occupe que de vers, & que cette manie, qu'un de ſes amis n'a pu me diſſimuler, ne ſoit le vrai motif d'une retraite qui me tracaſſe plus que je ne voudrois !

Il eſt aiſé, lui dit *Danjan*, de vous tranquilliſer ſur ce ſujet. Envoyez votre fils, ſous quelque prétexte, ne fuſſe que pour un jour, à votre maiſon de campagne. Vous ſerez, alors, maître de faire ouvrir ſon cabinet, & de ſavoir à quoi, vous en tenir ſur vos ſoupçons.

Le cabinet ayant été ouvert, en conſéquence, on y trouva les trois premiers Actes de la Tragédie de l'Éditeur; ce qui fâcha beaucoup ſon père, qui les remit à ſon ami *Danjan*, en le priant de les lire, & de lui dire franchement ce qu'il pourroit en penſer.

Le lendemain, le jeune Auteur, à ſon retour de la campagne, ayant trouvé

ſon cabinet ouvert, & ſes trois Actes enlevés, en reſſentoit la plus vive douleur; lorſqu'appelé dans l'appartement de ſon père, avec lequel étoit le vieux *Danjan*.... Mon cher ami (lui dit ce dernier), raſſurez-vous ſur le ſort de votre Ouvrage, & pardonnez à votre père, ainſi qu'à moi-même, un mouvement de curioſité, d'autant plus légitime chez les perſonnes qui vous aiment, que les travaux auſſi ſecrets qu'aſſidus qu'il vous coûtoit, avoient droit de leur cauſer la plus vive inquiétude. Il nous paroît pourtant fort étonnant (continua-t-il), qu'un jeune homme auſſi ſenſé que vous, s'obſtine à perdre un temps (qu'il pourroit plus utilement & plus agréablement employer), à copier preſque ſervilement, l'un de nos meilleurs Auteurs Tragiques, il eſt vrai, mais dont les Ouvrages imprimés, ſe trouvent par-tout,

& qu'on peut ſe procurer pour moins de deux écus !

On ne peindra ni la ſurpriſe, ni l'eſpèce d'indignation dont le jeune Auteur ſe trouva ſaiſi à ce propos, qu'il ne croyoit pouvoir qualifier de rien moins que de très-mauvaiſe plaiſanterie. Et ſon reſſentiment, quoiqu'à certain point, retenu par la préſence de ſon père, n'en étoit pas moins viſible ; lorſque *Danjan*, très-fâché de l'avoir fait naître, ſe hâta de lui dire : Eh ! quoi, mon jeune ami, ce que j'ai dit doit-il tant vous fâcher ? *Racine*, je le ſais, ne ſauroit être ni trop relu, ni trop médité, ſur-tout par ceux qui, comme vous, ainſi que je le vois, ſe trouvent avoir quelque goût pour le Théâtre : mais je n'imaginois pas, je l'avoue, que l'on pût pouſſer la paſſion pour cet Auteur, quelque ſupérieur qu'il ſoit, juſqu'au point de le copier avec autant de patience que de zèle !

Qu'appelez-vous copier, Monſieur? (interrompit bruſquement l'Editeur) que me dites-vous de ce *Racine*, dont mes Régens Anglois m'ont paru faire quelque cas, mais que je ne lus de ma vie?

Prenez garde Monſieur! (reprit alors *Danjan*, d'un ton ſévère) & briſons plutôt là-deſſus. — Non, Monſieur! Vous me prouverez, s'il vous plaît, que j'ai connu, que j'ai copié ce *Racine*? Sans quoi vous me ferez penſer?..... Jeune homme, c'en eſt trop!... Et puiſque vous m'y forcez, ôſez me dire que ſa Tragédie n'eſt pas la vôtre, & dont les noms ſeuls ſont changés? — Je vous le dis, Monſieur..... Et qui plus eſt, j'offre de l'affirmer?

Monſieur (s'écria avec une émotion marquée, le vieux *Danjan*, en s'adreſſant au père de l'Editeur), permettez-vous qu'on aille chercher chez

LE HARDI COURTISAN.

A *SHAFTSBURY* *, *Charles ſecond* **
Diſoit, dans ſa colère :
Je te crois le plus grand fripon,
Qui ſoit en Angleterre.

— On pourroit gager, en effet,
Sire (dit-il), peut-être,
Qu'en ma qualité de Sujet,
Cela pourroit bien être!

* Ce *Shaftsbury* n'eſt point l'Auteur *des Caractères*.

** Roi d'Angleterre, dont la plupart des Courtiſans étoient de mœurs très-dépravées.

RÉPONSE D'UN GRENADIER A M. LE COMTE D'ESTAING,

A son retour de l'Amérique.

Qui décore ainſi ma porte?...
Otez, braves Grenadiers,
Que trop loin le zèle emporte,
Otez vite ces lauriers.

— Diſſiez-vous, grand Capitaine,
Ne point parler à des ſourds;
Parbleu! ce n'eſt pas la peine:
Ils repouſſeront toujours.

BELLE RÉPONSE D'UN MINISTRE A SA MAITRESSE.

UN jour, sur une grace, à ses parens promise,
Par *Louvois* éconduite: Ah! (s'écrioit *Céphise*)
Votre refus m'éclaire; & je vois trop, Seigneur,
Que vous ne m'aimez plus! — Connoissez votre erreur:

« Une demande injuste, alors qu'on la refuse,
» Porte de son refus le motif & l'excuse ».

LE VRAI ROI,

Anecdote moderne.

Du bonheur de l'Etat, plus jaloux que d'encens,
Un jeune Roi, loin de ſes Courtiſans,
Se promenant, un jour, dans la campagne,
A ſon frère, qui l'accompagne,
Ouvroit ſon cœur ſur des projets,
Tendans au bien de ſes Sujets;
Lorſqu'une voix, à très-peu de diſtance,
Vint, tout-à-coup, troubler leur conférence.

C'étoit un Laboureur, qui, dans un chemin creux,
Malgré deux chevaux vigoureux,
Au moment où la nuit étoit preſque tombée,
Voyant ſa charrette embourbée,
Les fouettoit (Dieu ſait comme!) & les fouettoit en vain,
En implorant un coup de main,
Et promettant même *pour boire.*

Au même inſtant, ſans conſulter la gloire,

Voilà nos deux Princes partis ;
Et du Manant, qui très-doctement jure,
Après avoir dégagé la voiture,
En le quittant, lui donnent trois *louis* ;
Le Monarque un, le frère deux... Le Ruſtre,
En apprenant quel eſt le couple illuſtre,
Qui l'avoit tiré d'embarras,
D'abord s'étonne!... Et ne digère pas,
Qu'un Souverain, ſi grand, ſi débonnaire,
Ait pu donner moitié moins que ſon frère !

Ce bruit circule... On le fait appeler...
La Cour, de rire, & *Lucas*, de trembler!...
L'ami, (lui dit le Roi) ce que tu m'as vu faire,
N'a rien en ſoi de ſurprenant :
Apprens qu'il faut par-tout juſtice ?...
Mon frère n'a qu'un ſeul enfant,
Et moi vingt millions, qu'il faut que je nourriſſe.

N. B. Cette petite aventure, & la ſublime réponſe qui la termine, ſont attribuées à un jeune Monarque actuellement vivant.

LE TENDRE ANGLOIS.

Ah! que cette Etoile m'enchante....
Qu'elle eſt belle! qu'elle eſt brillante!
(Diſoit, avec raviſſement,
Zélis, un ſoir, à ſon Amant *.)

— Ne m'en parlez plus, belle amie,
Où vous allez me chagriner?

— Pourquoi donc, *Mylord*, je vous prie?...
— Je ne ſaurois vous la donner.

* Le Lord *Albermale*, alors Ambaſſadeur d'Angleterre en France.

SENTIMENT D'UN FRANÇOIS,

En voyant la Reine, à la promenade, avec Monseigneur le Dauphin dans ses bras.

Les Ris, les Jeux, suivent vos traces,
La Bonté précède vos pas;
Et le tendre Amour, dans vos bras,
En triomphant, sourit aux Grâces!

LE

LE JEUNE POÈTE DÉCONCERTÉ.

L'ÉDITEUR de ce Recueil, après avoir été élevé, conformément aux Edits de *Louis XIV*, concernant les *Réformés*, au Collège des Jésuites Anglois de *St. Omer* (1), étoit de retour à *Calais*,

(1) Maison d'autant plus fameuse & plus opulente, qu'elle étoit regardée comme le berceau du Catholicisme d'*Angleterre*, où la Noblesse des trois Royaumes, & toutes les personnes attachées à l'ancien culte, envoyoient, sous d'autres noms que les leurs, élever leurs enfans. D'où sont sortis un grand nombre de Missionnaires, dont les noms sont encore, pour ainsi dire, redoutés par le Gouvernement Anglois: tels que les *Oldecorn*, les *Garnet*, & autres, si fameux dans leur Histoire.

La Note concernant ceux-ci, est ren-

dans la maiſon paternelle, âgé d'environ 17 ans.

Son goût pour la lecture, & ſur-tout pour la Poéſie, quoique peu familiariſé avec la langue Françoiſe & ſes bons Auteurs, occupoit preſque tous ſes loiſirs, lorſqu'un petit Roman intitulé, *Philadelphe, nouvelle Egyptienne*, lui étant tombé dans les mains, & ayant cru y trouver le germe d'une Tragédie intéreſſante, il n'eut rien de ſi preſſé que de s'en occuper dans tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſa famille, ainſi qu'à ſes amis.

Il étoit d'autant plus enchanté de ſa découverte, que les progrès rapides de ſon entrepriſe, lui en faiſoient entrevoir le ſuccès auſſi certain qu'heureux; & d'autant plus encore, que la ſource où il avoit puiſé ſon ſujet,

voyée à la fin de cette Anecdote, pour n'en pas interrompre trop long-temps le récit.

étant passablement ancienne, pouvoit n'être qu'assez peu connue. Et quel secret plaisir pour un ardent & jeune débutant dans cette brillante carrière !

Aussi en avoit-il franchi plus de la moitié, lorsqu'un ancien ami de son père, nommé *Danjan* (1), Garde des Archives de la maison *d'Orléans*, & né à *Calais*, vint y faire un petit voyage; pendant lequel s'étant, un jour, informé des occupations de l'Editeur, que l'on ne voyoit guère dans la famille, qu'aux heures du repas : je ne sais trop ce qu'il fait (lui dit le père), car il est presque toujours rêveur & renfermé dans son cabinet, sans m'en donner d'autre raison que le prétendu désir de s'instruire. Mais j'ai grand peur,

(1) C'est de lui que l'Editeur a tenu l'Anecdote concernant la *Maison de Courtenai*, imprimée dans le second volume du présent Recueil.

mon cher *Danjan*, qu'il ne s'occupe que de vers, & que cette manie, qu'un de ſes amis n'a pu me diſſimuler, ne ſoit le vrai motif d'une retraite qui me tracaſſe plus que je ne voudrois !

Il eſt aiſé, lui dit *Danjan*, de vous tranquilliſer ſur ce ſujet. Envoyez votre fils, ſous quelque prétexte, ne ſuſſe que pour un jour, à votre maiſon de campagne. Vous ſerez, alors, maître de faire ouvrir ſon cabinet, & de ſavoir à quoi, vous en tenir ſur vos ſoupçons.

Le cabinet ayant été ouvert, en conſéquence, on y trouva les trois premiers Actes de la Tragédie de l'Editeur; ce qui fâcha beaucoup ſon père, qui les remit à ſon ami *Danjan*, en le priant de les lire, & de lui dire franchement ce qu'il pourroit en penſer.

Le lendemain, le jeune Auteur, à ſon retour de la campagne, ayant trouvé

ſon cabinet ouvert, & ſes trois Actes enlevés, en reſſentoit la plus vive douleur; lorſqu'appelé dans l'appartement de ſon père, avec lequel étoit le vieux *Danjan*.... Mon cher ami (lui dit ce dernier), raſſurez-vous ſur le ſort de votre Ouvrage, & pardonnez à votre père, ainſi qu'à moi-même, un mouvement de curioſité, d'autant plus légitime chez les perſonnes qui vous aiment, que les travaux auſſi ſecrets qu'aſſidus qu'il vous coûtoit, avoient droit de leur cauſer la plus vive inquiétude. Il nous paroît pourtant fort étonnant (continua-t-il), qu'un jeune homme auſſi ſenſé que vous, s'obſtine à perdre un temps (qu'il pourroit plus utilement & plus agréablement employer), à copier preſque ſervilement, l'un de nos meilleurs Auteurs Tragiques, il eſt vrai, mais dont les Ouvrages imprimés, ſe trouvent par-tout,

Qu'appelez-vous copier, Monſieur? (interrompit bruſquement l'Editeur) que me dites-vous de ce *Racine*, dont mes Régens Anglois m'ont paru faire quelque cas, mais que je ne lus de ma vie?

Prenez garde Monſieur! (reprit alors *Danjan*, d'un ton ſévère) & briſons plutôt là-deſſus. — Non, Monſieur! Vous me prouverez, s'il vous plaît, que j'ai connu, que j'ai copié ce *Racine*? Sans quoi vous me ferez penſer?..... Jeune homme, c'en eſt trop!... Et puiſque vous m'y forcez, ôſez me dire que ſa Tragédie n'eſt pas la vôtre, & dont les noms ſeuls ſont changés? — Je vous le dis, Monſieur..... Et qui plus eſt, j'offre de l'affirmer?

Monſieur (s'écria avec une émotion marquée, le vieux *Danjan*, en s'adreſſant au père de l'Editeur), permettez-vous qu'on aille chercher chez

un Libraire, quel qu'il ſoit, les *Œuvres de Racine* ? = Nenni, Monſieur ! Nenni ! (reprit vivement le jeune homme) j'y cours moi-même, & reviens à l'inſtant.

Sûr de ſon fait, & jouiſſant déjà de ſa victoire ſur ſon contradicteur, ainſi que du ridicule dont il l'alloit couvrir, l'Editeur part comme un éclair, & revient de même, en s'écriant : tenez, Monſieur, voilà *Racine* !..... Ouvrez, cherchez cette Tragédie que vous citez, & voyons ſi c'eſt mon Ouvrage ?

La voici, Monſieur (lui dit froidement le vieillard, en lui rendant le livre), liſez vous-même ?... Et jugez-vous...

Il eſt des ſituations que le Peintre ne peut rendre, & moins encore la plume, quelqu'exercée quelle puiſſe être ; & telle eſt celle où ſe trouva l'Editeur, à la vue des vers de *Racine*,

qu'il avoit crus les siens; tandis que les siens n'étoient autre chose que la prose du Roman de *Philadelphe*, qu'il n'avoit eu que la peine de remettre en vers! que ce *Philadelphe*, en un mot, n'étoit en effet, que la Tragédie de *Bajazet*, très-fidèlement mise en prose par un Auteur effronté, nommé *Giraud-de-Sainville*, qui même avoit eu l'impudence de le dédier, comme une production de sa façon, à *Madame la Dauphine*!

Revenu de son trouble, & trop cruellement convaincu de son erreur, le jeune Auteur n'eut besoin, pour se justifier, que de courir chercher son très-maudit Roman (1), & de le remettre à l'examen de l'ami de son père.

---

(1) Que l'Auteur a conservé jusqu'à ce jour, en mémoire de cet assez tragi-comique événement.

N. B. *Oldecorn*, Jésuite, passa en An-

gleterre ſous le règne de *Jacques Premier*, & s'y ſignala par ſon zèle inconſidéré. Ce Monarque ayant trompé les Catholiques dans les eſpérances qu'il leur avoit fait concevoir, quelques furieux conçurent l'horrible deſſein de ſe venger, par un ſeul coup, du Roi & des principaux ennemis de leur Religion. *Catesby*, Gentilhomme du Comté de *Northampton*, imagina de faire ſauter la Grand'Chambre du Parlement, lorſque *Jacques* y ſeroit avec les Princes, conjointement avec les autres Chambres. Ce ſcélérat s'étant aſſocié cinq monſtres comme lui, leur fit promettre le ſecret par les plus horribles ſermens.

Pour calmer leur conſcience agitée, il conſulta *Oldecorn*, qui décida qu'on pouvoit, pour défendre la cauſe des Catholiques contre les Hérétiques, envelopper quelques innocens dans la ruine des coupables. Les conjurés, en conſéquence, louèrent une maiſon, dont la cave ſe trouvoit placée directement ſous les Chambres des Aſſemblées. Trente-ſix barils de poudre, tranſportés ſecrettement dans cette cave, préparoient la plus épouvantable tragédie, lorſqu'un des conjurés découvrit le ſecret par une imprudence. *Oldecorn*, convaincu d'avoir été l'approbateur de cet affreux complot, fut

condamné au ſupplice des traîtres. Cette ſentence fut exécutée publiquement en 1606. *Garnet*, ſon Confrère, périt par le même ſupplice, & l'un & l'autre ont été traités de martyrs par le Père *Jouvency*, dans ſon Hiſtoire des Jéſuites, ainſi qu'*Edmont Campian*, qui, pour un autre attentat contre la Reine *Eliſabeth*, fut également exécuté à Londres en 1581.

L'Éditeur n'oubliera jamais, que pendant tout le temps qu'il fut Penſionnaire aux Jéſuites Anglois à *Saint-Omer*, il y a vu ſolemniſer annuellement la fête des martyrs *Oldecorn*, *Garnet* & *Campian*, avec plus de pompe & plus d'éclat que celles des Apôtres même; d'avoir vu, ſur l'autel, les buſtes d'argent doré de ces trois *Bienheureux*, enrichis de pierres précieuſes, décorés de la palme du martyre, & de l'auréole d'or; d'avoir même baiſé, ainſi que tous les aſſiſtans à leur Office, les reliques de ces très-dignes nouveaux Saints.

Quels objets d'émulation! Quel appât pour les jeunes Candidats deſtinés au même apoſtolat en Angleterre!

LE VALET-DE-CHAMBRE DE HAZARD,

Anecdote Françoiſe.

PAR certaine nuit, aſſez noire,
Francœur (1), un peu leſté de vin,
Aux environs de l'*Oratoire*,
Voit un homme ſur ſon chemin,
Dont la figure lui fait croire,
Qu'à telle heure, un tel aigrefin,
Dût-il auſſi ſortir de boire,
Veut peu de bien à ſon prochain.

DE ce ſoupçon ſon ame émue,
Pour prévenir tout accident,
Le fait paſſer, en clopinant,
De l'autre côté de la rue.

MAIS l'autre le ſuit?... A ce coup,
Francœur, qui jàmais de courage

(1) Depuis Surintendant de la Muſique du Roi, &c.

Ne ſe piqua d'avoir beaucoup ;
Pour eſquiver le perſonnage,
Qu'il maudit, & dont il craint tout,
De nouveau, reprend l'autre route ;
Où l'inconnu, le devançant,
Et tout en riant, l'accoſtant : ...

— Je ſens ce que Monſieur redoute ?
(Dit-il), & j'en craignois autant :
Tous deux, avions peur l'un de l'autre?...
Allons donc, en paix, notre train,
Puiſque je ſuis votre voiſin,
Et que mon chemin eſt le vôtre.

— Nous n'avons donc guère à marcher,
(Dit *Francœur*) ; car je vois ma porte.
Je ſuis ſans lumière : N'importe ;
Car je brûle de me coucher.

Alors, lui dépouillant la nuque,
L'Eſcogriffe, en fuyant, lui dit :
Si Monſieur va ſe mettre au lit,
Il n'a pas beſoin de perruque.

Par M. *D. L. P****.

N. B. Une choſe que la Génération préſente peut probablement ignorer,

& que nous croyons digne de paſſer à la poſtérité, c'eſt que MM. *Rébel* & *Francœur*, liés dès leur jeuneſſe, par le même goût pour la muſique, après avoir mérité, par leurs Ouvrages, toujours travaillés en commun, non-ſeulement la direction de l'Opéra de Paris, mais la Surintendance de la Muſique du Roi & le Cordon de *St. Michel*, ſont toujours reſtés ſi unis, que ni l'intérêt, ni même la rivalité, n'ont pu les refroidir un inſtant l'un pour l'autre!

Que, quelque fuſſent leurs ſuccès au Théâtre lyrique, jamais on ne put parvenir à ſavoir de l'un ou de l'autre, duquel des deux étoient tels ou tels morceaux, dont le public faiſoit le plus d'éloges. Que la Marquiſe *de Pompadour* (quoique les protégeant, conſtamment), en les interrogeant, chacun en particulier, & en leur promettant le ſecret, n'en put obtenir d'autre ré-

ponſe, que : *c'eſt l'ouvrage de tous les deux*. Et pour comble de ſingularité (plus eſtimable, s'il ſe peut encore) ! c'eſt que *Rébel*, étant mort depuis 10 ans, les amis de *Francœur*, qui en a 87, lorſqu'ils l'interrogent ſur cet article, n'en reçoivent d'autre réponſe, que celle qu'ils ont toujours faite à Madame *de Pompadour*.

ANECDOTE
DU CARDINAL DE FLEURY,
ET D'UN VIEUX MILITAIRE.

UN jour, après le dîner du Cardinal : « Monseigneur (lui dit le Duc *D****, » pour lequel le Ministre avoit beaucoup » de considération), votre éminence » auroit-elle assez d'indulgence pour » vouloir me délivrer des sollicitations » d'un vieil & brave Militaire, un peu » mon parent, qui dit avoir une affaire » aussi pressante qu'importante pour lui, » & qu'il prétend ne pouvoir confier » qu'à V. E.? » = Avec bien du plaisir, Monsieur le Duc.... Mais la chose est-elle, en effet si pressée? — Si pressée, Monseigneur, que je le crois actuellement dans l'antichambre, at-

tendant ma réponſe. — Oh ! dans ce cas, pourvu qu'il promette de s'expliquer en peu de mots, j'y conſens volontiers : car j'ai deux rendez-vous promis, d'ici à 5 heures. Ainſi, voudrez-vous bien l'en prévenir ? Sur quoi le Duc ſort, endoctrine ſon homme, & delà, rentre avec lui.

Monſeigneur (lui dit le vieux Soudart), je ne ſerai pas long. Mais avant de lui détailler mon affaire, Son Eminence, permettroit-elle que j'oſaſſe lui faire une queſtion ? = A la bonne heure!... Parlez, Monſieur ?

= Si Monſeigneur ſe trouvoit traduit criminellement en juſtice, pour avoir violé une fille de 22 ans, grande, forte & réſolue comme un Grenadier, ne trouveroit-elle pas la choſe aſſez extraordinaire ? — Sans doute. — Eh bien ! Monſeigneur, quoique de l'âge au moins, de Votre Eminence, & certes, beaucoup plus-caſſé, ſi je me

trouvois dans ce cas-là, qu'en penseroit Monseigneur ? — Que c'est un tour que, probablement, on vous joueroit. — Nenni, Monseigneur, c'est mon histoire ! Obligé de passer par Paris, pour aller rejoindre mon corps en Flandres ; étant descendu à l'Hôtel de***, une jeune égrillarde, telle que je viens de la peindre à Monseigneur, s'étant prêtée à quelques menues politesses, de ma part (c'est-à-dire de celles dont l'habitude se conserve, machinalement, même chez les plus vieux serviteurs du Roi), me quitta tout-à-coup, sous prétexte qu'on l'appeloit, d'en bas, & me promit que le lendemain, je n'aurois aucuns reproches à lui faire.

Le lendemain ; tandis qu'elle préparoit mon lit, à peine avois-je repris la conversation de la veille, que..... (jugez de ma surprise, Monseigneur !) en voyant la coquine, sans quitter ce même lit, pousser des hurlemens affreux,

déchirer ſes habits, crier au meurtre, au viol, attirer, à l'inſtant même, dans ma chambre, trois ou quatre témoins, probablement d'intelligence avec elle; l'inſtant après, un Commiſſaire en robe, le Guet, & tout le voiſinage !=Quoi ! (s'écria le Miniſtre, en riant) ſeroit-il poſſible?...—Si poſſible (interrompit le Militaire), qu'après un long procès-verbal, ſigné par tous les aſſiſtans, j'ai vu ſaiſir mes malles, & qu'à peine ai-je obtenu la permiſſion de ſortir, pour aller chercher la ſomme néceſſaire, tant pour appaiſer mon infante, que pour payer les frais du procès.

=Allez, Monſieur, & calmez-vous ! Paſſez chez *Barjac*; donnez-lui l'adreſſe du Commiſſaire & la vôtre : vos effets vous ſeront rendus...Ainſi, diſpoſez-vous à aller rejoindre votre Troupe, où votre préſence eſt ſans doute plus néceſſaire qu'à Paris?.... Mais

ſur-tout, n'oubliez pas, que les *politeſſes* qui vous ont attiré ce petit eſclandre, ne vont, je crois, plus guères aux cadets de notre âge?

DÉFI PICARD,

Tradition populaire.

Au tems où la *Ligue* régnoit,
Et les bonnes gens abusoit;
Que même, jusqu'en Picardie,
Amiens, victime de l'Erreur,
Croyoit défendre avec ardeur,
L'ancien Culte de la Patrie;
On voyoit les *Abbevillois*,
Toujours fidelles à nos Rois,
Avec *Amiens*, toujours en guerre,
Souvent avoir le sort contraire.

Un beau jour, dit-on, les derniers,
Voyant arriver les premiers,
Du haut des murs les appelèrent,
Et tous, en *chorus*, leur crièrent :
« Oh! pour le coup, vous en tenez!...
» Venez, C... d'*Amiens*, venez?...
» Fiers de nos disgraces dernières,
» Venez, sous l'étendard commun

» Des autres C... des frontières ;
» Pour vous donner les étrivières,
» (Grâce à ceux d'*Hesdin*, nos Confrères !)
» Nous sommes, au moins, cinq contre un.

D. L. P***.

LE TRÉSOR ENLEVÉ,

Anecdote Picarde.

Il eſt des fortunes ſubites, & d'autant plus frappantes, qu'on cherche vainement quelle en put être l'origine.

Il en eſt pourtant qui, pour peu qu'on ſache l'Hiſtoire des pays où elles arrivent devroient moins ſurprendre que celles qui ſe font ailleurs.

En Eſpagne, par exemple, d'où les *Maures*, après en avoir fait la conquête & en avoir joui pendant pluſieurs ſiècles, ont fini par en être chaſſés. En Angleterre, d'où les Romains, les Pictes, les Saxons & les Danois, après l'avoir conquiſe en tout ou en partie, ont été également, ou ſubjugués ou chaſſés. En France, d'où les Juifs, après y avoir acquis des richeſſes immenſes,

en furent bannis ; & ſur-tout, lorſque les Anglois, ſous leur Roi *Edouard III*, en ont preſque fait la conquête, il n'eſt pas bien étonnant que nombre de particuliers, pour mettre leur fortune à l'abri de la rapacité des vainqueurs, ſe ſoient déterminés à la cacher de leur mieux ; moins étonnant encore, que faute de poſtérité, ou d'avoir laiſſé de bons renſeignemens à leurs ſucceſſeurs, ces mêmes richeſſes ſoient reſtées ignorées juſqu'aux momens où quelque heureux haſard les a fait tomber dans des mains pour leſquelles elles ſembloient n'avoir pas été deſtinées.

Parmi nombre de preuves qui pourroient appuyer ce ſentiment, on croit devoir ſe contenter de la ſuivante :

Vers le commencement de ce ſiècle, deux Anglois, arrivés à Calais par le Paquebot, deſcendent chez le nommé *du Long*, Aubergiſte & Marchand de

de vin, demandent un appartement propre & commode, s'y arrangent, font de la dépense, & paroiſſent d'autant plus contens de leur Hôte, que ſa cuiſine & ſon vin ſe trouvoient de leur goût. Ils payent en conſéquence, c'eſt-à-dire, ſi généreuſement, que l'Auberginiſte enchanté, épuiſe tous ſes ſoins pour continuer de plaire aux deux amis.

Ceux-ci également ſatisfaits, & pour le prouver à *du Long*, lui diſent un jour, que n'ayant rien qui les preſsât de retourner en Angleterre, la ſaiſon étant belle, & le pays propre à la chaſſe, ils ſe trouvoient tentés de paſſer quelques mois chez lui, pour peu qu'il voulût ſe prêter à une fantaiſie (quoiqu'à certains égards, fondée en raiſon) qui venoit de leur paſſer par la tête..... Nous ſommes bien chez vous, mon cher *du Long* (ajouta le plus âgé des deux Anglois) mais vous n'avez d'appartemens que ſur la rue.

Il eſt tard quand nous nous couchons, & le bruit de cette rue nous éveille trop tôt le matin, pour que notre ſanté, toute ferme qu'elle eſt, puiſſe y tenir encore long-temps. Nous aimons à vivre, mon ami, vous le voyez ?.... Mais pour bien vivre, il faut ſe bien porter.

Du Long, frappé de ce propos, & dans la crainte de perdre deux pratiques ſi précieuſes pour lui, ſe hâta de leur demander ce qu'ils imaginoient qu'il pût faire pour leur procurer le repos dont ils déſiroient jouir le matin ?... C'eſt ce que vous regarderez, peut-être (répliqua l'autre Anglois) comme une eſpèce d'extravagance de notre part ?... Mais tout coup vaille : notre fortune eſt paſſablement bonne, nous vous aimons, nous nous trouvons bien chez vous... Il ne tiendra donc qu'à vous de nous y retenir, & peut-être plus long-temps que vous ne penſez, pour peu

que vous vouliez vous prêter à une petite dépenſe aſſez peu conſidérable, dans laquelle nous offrons, même dès à préſent, d'entrer pour la moitié, & dont l'objet, à notre départ de chez vous, vous reſtera en totalité.

Du Long qui, depuis deux mois, au moins, que ces Anglois étoient dans ſon logis, y voyoit pleuvoir les *guinées*, non-ſeulement de leur part, mais de celle de tous leurs compatriotes qu'ils y attiroient, ſe hâta de leur proteſter, que pour peu que ce qu'ils déſiroient fût en ſa puiſſance, il étoit prêt à leur complaire. Sur quoi l'Anglois dit : Que faites-vous de ce petit jardin, très-négligé, que nous voyons au fond de votre cour ? Croyez-vous qu'un joli petit bâtiment, ſuffiſant pour deux perſonnes, adoſſé contre ce vieux mur qu'il cacheroit, qu'il pourroit même ſoutenir encore plus long-temps, qui vous reſteroit à notre départ de chez

vous, que delà vous pourriez louer à d'autres, & dont vous ne payeriez que la moitié des frais, ſeroit pour vous une dépenſe un peu onéreuſe?

Eh non! mes chers Meſſieurs, (s'écria l'Aubergiſte, avec tranſport) trop heureux de pouvoir vous ſatisfaire, & vous retenir à ce prix!..... Et pour vous le prouver, je vais faire appeler un Architecte, auquel vous donnerez vos ordres, & auxquels vous me verrez ſouſcrire, avec le plus grand plaiſir.

Le bâtiment, grâce à l'empreſſement des deux Anglois & du bon *du Long* même, n'ayant pas tardé à ſe trouver en état de les loger, ils en prirent poſſeſſion, & tous les trois également contens, ſembloient devoir paſſer enſemble le reſte de leur vie; lorſqu'environ deux mois après, l'Aubergiſte, dont ſes Hôtes avoient pris congé pour trois jours, qu'ils diſoient aller paſſer à la chaſſe dans les environs d'*Ardres*,

ſurpris, après les avoir attendu juſqu'au quatrième, de ne les point revoir, alla faire part de ſes inquiétudes au Procureur du Roi de la ville, qui lui conſeilla d'attendre juſqu'au lendemain ſoir, des nouvelles de ces Meſſieurs, en lui promettant, en cas qu'il n'en reçût aucune, qu'il iroit chez lui, le jour ſuivant, procéder juridiquement à l'ouverture du petit bâtiment, dont les deux Anglois avoient emporté les clefs.

Mais qu'on juge de la ſurpriſe de *du Long*, lorſque le ſurlendemain, le Procureur du Roi (attendu que l'Aubergiſte n'avoit rien appris de ſes Hôtes) s'étant tranſporté chez lui, & ayant fait ouvrir les portes du petit bâtiment, on trouva ſur une table du ſallon, le billet ſuivant :

« Point d'inquiétude ſur notre » compte, cher *du Long*. Nous partons » trop contens de vous, pour ne pas

» vous le témoigner, en vous disant
» adieu. Vous devez l'être assez de
» nous, pour n'avoir rien à nous re-
» procher sur la façon dont nous avons
» cru devoir nous y prendre, pour
» recouvrer une partie du bien de nos
» pères. La maison que vous occupez
» & les deux attenantes, composoient
» autrefois la leur seule. Vous savez
» sans doute, que lorsque le Duc *de*
» *Guise*, reprit Calais, qui, depuis deux
» cent dix ans, étoit à l'Angleterre, il
» traita les Anglois comme jadis *Edouard*
» *III* avoit traité les François, c'est-à-
» dire, qu'il les renvoya de la ville re-
» conquise, ce qu'on appeloit alors, *la*
» *Baguette blanche à la main*? Or, il
» n'est pas étonnant que l'un de nos
» ayeux, dont un heureux hasard nous
» a fait depuis six mois recouvrer les
» titres de propriétés des biens qu'il
» avoit à Calais, ait pris le parti de ca-
» cher derrière un gros mur de sa mai-

» ſon, aujourd'hui la vôtre, & qui ſou-
» tenoit une terraſſe, ſubſiſtant encore,
» une partie de ſa fortune mobilière.
» Vous verrez par le plan que nous
» vous laiſſons dans le cabinet atte-
» nant le ſallon, par les indications
» qui y ſont jointes, par l'ouverture que
» nous avons eu tout le loiſir de faire
» au mur dont il s'agit, & par la caiſſe
» vide que nous laiſſons à votre diſpo-
» ſition, des preuves ſuffiſantes pour
» vous convaincre, & de la vérité de ce
» que nous vous diſons, & de l'im-
» poſſibilité où nous nous ſommes trou-
» vés de pouvoir, pour parvenir à
» notre but, en uſer différemment avec
» vous.

« Pardonnez-nous donc, notre
» ami! Et recevez, comme une foible
» marque de notre reconnoiſſance,
» les meubles & les autres effets que
» nous laiſſons dans ce bâtiment, main-
» tenant à vous. Ne faites aucunes re-

» cherches relativement à nous, en » Angleterre ; elles seroient infruc- » tueuses, car les noms sous lesquels » nous avons paru chez vous, ne » sont pas les nôtres. Adieu donc, » encore un coup, *cher du Long*; con- » servez notre souvenir, comme nous » conserverons toujours le vôtre».

Une remarque singulière à faire, en partant de cette Anecdote, c'est que les Anglois, à qui la perte de Calais tint si long-temps au cœur, ont toujours conservé les titres de propriété de leurs aïeux, tant sur les maisons de cette ville, que sur les biens de campagne qu'ils y possédoient. Et qu'un Mayeur, ou Maire de Calais, nommé *Bernard*, ayant fait, en 1720, un assez plat Ouvrage, *in*-4°. sous le titre d'*Annales de Calais*, mais dans lequel il entre dans un très-grand détail sur ces mêmes

immeubles ; ainſi que ſur les anciens poſſeſſeurs, ce livre fut enlevé ſi rapidement par les Anglois, qu'à peine y en reſte-t-il à Calais trois ou quatre exemplaires, & qu'il eſt maintenant inconnu preſque par-tout ailleurs.

LE VOLEUR INCORRIGIBLE,

Anecdote Suédoise.

PENDANT le siége de *Coppenhague*, par *Frédéric I*, Roi de *Dannemarck*, une Sentinelle Suédoise, qui étoit en faction devant la tente du Général, ayant entendu donner l'ordre pour un détachement qui devoit escorter six cens mille écus venant de Suède, pour les troupes qui commençoient à se mutiner, faute de payement, cet homme, dès qu'il fût relevé, n'eut rien de plus pressé que de déserter.

Introduit chez le Général Danois, après lui avoir récité ce qu'il avoit entendu, le Général fit marcher une troupe trois fois plus forte, au moyen

de laquelle l'eſcorte Suédoiſe fut défaite, & le convoi d'argent enlevé.

Le Roi de Dannemarck, enchanté de cette capture, ſe fit amener le Déſerteur, auquel ayant demandé la raiſon qui l'avoit obligé de trahir ainſi ſon Roi & ſon Général? « Sire (lui » répondit le Soldat) la crainte d'être » pendu, ainſi que je vis pendre, » avant hier, un de mes camarades ». — Et qu'avoit donc fait ce camarade? — il avoit volé, Sire. — Eh bien, tu n'avois qu'à ne point voler? — Sire, il ne m'eſt pas poſſible de m'en abſtenir; & j'ai profité de cette occaſion pour obtenir un aſyle dans vos Etats, où l'on vole (dit-on) plus librement ou plus impunément qu'ailleurs. — Oh! (répliqua le Monarque, en riant) je t'en ôterai l'inclination, en te donnant vingt mille florins pour vivre déſormais à ton aiſe. — Grand-merci, Sire, mais ce tréſor ne m'empêcheroit pas

de ſuivre mon penchant, & feroit cauſe que la Juſtice, pour s'en emparer, pourroit bientôt me faire pendre. Or, ne voulant point être pendu, & ne pouvant m'abſtenir de voler, je ſupplie uniquement Votre Majeſté, pour récompenſe du bon avis que j'ai donné, de m'accorder pleine liberté de voler adroitement, & non par force, dans tous les pays de ſon obéiſſance, ſans qu'aucun Prévoſt, ni juge, me puiſſe faire, ni pendre, ni empriſonner, ni ſouffrir aucune autre punition, que celle des coups que mes vols pourront m'expoſer à recevoir.

La franchiſe de ce Maraut plut au Monarque, au point, qu'il lui fit expédier des Patentes de *Voleur privilégié, ſuivant la Cour.*

VÉRITÉ,

Peut-être un peu trop crûe.

En voyant paſſer *Jérôme*.
Meſſieurs! (s'écria *Damis*)
Voici le plus honnête homme
Qui reſpire dans Paris.

—L'éloge que vous en faite,
(Dit *Valère*) on le lui doit:
Car ce ſont les gens honnêtes,
Qu'aujourd'hui l'on montre au doigt (1).

(1) Ce mot eſt d'un Seigneur, dont le nom ſera toujours cher aux Gens de Lettres, & ſur-tout aux Artiſtes, c'eſt-à-dire, du feu Comte *de Caylus*, mort à Paris, en 1765.

Il avoit un fond inépuiſable de bonté naturelle, une tendreſſe courageuſe pour ſes amis, une politeſſe vraie & ſans apprêt, une probité rigoureuſe, une haine généreuſe des fanfarons & des flatteurs. Son indifférence pour les honneurs étoit auſſi noéle que ſingulière, & paſſoit peut-être un peu trop juſques dans ſon extérieur: ſa libéralité faiſoit tout ſon luxe. Il encourageoit les talens par des récompenſes, & prévenoit les beſoins des Artiſtes indigéns par des bienfaits.

LES NOUVELLISTES PAR HAZARD.

M. *de Louvois*, ſe promenant ſeul un matin, d'aſſez bonne heure, ſur la terraſſe de l'Orangerie de Verſailles, rêvoit, & de temps en temps s'arrêtoit, pour écrire, au crayon, le réſultat de ſes idées.

Le père de l'Editeur de ce Recueil, s'y promenoit également, à quelque diſtance delà, avec un ami. Tous les deux ayant reconnu le Miniſtre, pour ne point riſquer de troubler ſa ſolitude, crurent convenable d'éviter ſa rencontre, en tournant du côté oppoſé, mais pourtant de manière à ne le point perdre de vue. Quelques inſtans après, M. *de Louvois*, après avoir regardé ſa montre, s'étant acheminé, avec pré-

cipitation vers le château, les deux jeunes gens reprirent leur promenade interrompue, & en suivant le même chemin par où venoit de passer le Ministre, trouvèrent par terre un papier, qu'ils jugèrent d'abord avoir été jeté par lui, comme inutile, mais sur lequel la curiosité leur fit jetter les yeux.

Il étoit peu lisible, mais pourtant pas assez indéchiffrable, pour ne leur pas permettre d'entrevoir que c'étoit un plan de Campagne.

Leur premier mouvement fut de suivre le Ministre, pour lui remettre ce même papier; & ils se hâtoient d'agir en conséquence, lorsqu'une réflexion les retint.

Si ce chiffon (se dirent ils) contient le secret de l'Etat, concernant la Campagne qui doit bientôt s'ouvrir, à quel danger ne risquons-nous pas de nous exposer, en nous livrant nous-mêmes à un Ministre, dont la Politique seule,

dût-il ne pas être connu pour auſſi dur que défiant, auroit toujours droit de s'aſſurer de nous, du moins pendant le cours de cette même Campagne ?

Ce raiſonnement les frappa au point que, dans la crainte des recherches qui pourroient être faites, peut-être beaucoup plutôt qu'il ne penſoient, nos deux jeunes gens ne trouvèrent rien de mieux à faire que de ſortir au plutôt du Parc, & de s'en retourner à Paris.

Là, plus tranquilles, & tous les deux dînant enſemble, après avoir examiné de ſang-froid le papier dont il s'agit, le réſultat de leur travail fut, d'acquérir la certitude, que la première opération de la Campagne prochaine en Flandres, ſeroit celle du ſiége de *Mons* (1).

(1) Cette ville fut priſe le 9 Avril 1691, & M. *de Louvois* mourut le 16 Juillet de la même année.

Tous deux logeoient dans le voiſinage du *Luxembourg*, où s'aſſembloient tous les matins (comme on l'a vu depuis au *Palais Royal*), les Nouvelliſtes de Paris. Sur quoi les deux amis, que les ſpéculations, les diſputes & les gageures de ces Meſſieurs, avoient quelquefois amuſés, ne manquent pas, dès le lendemain, de s'y rendre, de ſe mêler dans la converſation, & de haſarder quelques conjectures ſur les projets ſecrets du cabinet de Verſailles : conjectures mal accueillies & tournées même en ridicule, ainſi qu'ils l'avoient prévu, par les groſſes perruques qui préſidoient à ce grave & tranchant Tribunal.

Sur quoi feignant d'être piqués au jeu, les deux nouveaux Politiques propoſèrent, de fois à autres, quelques gageures de peu d'importance, qu'ils s'attendoient à perdre, & qu'ils perdirent en effet, juſqu'au moment où

les troupes entrèrent en Campagne, qu'ils gagnèrent envers & contre tous, que la ville indiquée dans le papier du Miniſtre, ſeroit attaquée ou inveſtie la première; & l'évènement, conforme à leur eſpérance, leur procura le double plaiſir, non-ſeulement de confondre les importans *Métra* d'alors, mais de quoi paſſer agréablement, à leurs dépens, ſix mois de plus à Paris.

ANECDOTE ALLEMANDE.

DANS cette quantité de Souverains, dont le Corps Germanique abonde, il en eſt (dit certain voyageur anonyme) dont la Cour eſt montée ſur un ton ſi peu proportionné aux produits de leurs domaines, qui les met ſouvent dans le cas de promettre à leurs Officiers beaucoup plus qu'ils ne peuvent tenir. Les Officiers ſuivant l'exemple de leur Maître, le crédit s'affoiblit, & l'on ſe trouve enfin contraint de faire un grand nombre d'injuſtices.

Un homme d'eſprit, qui depuis quelques années étoit au ſervice d'un de ces Seigneurs, qui ne le payoit point, s'aviſa en fin de cauſe, de dreſſer un mémoire de ſes prétentions, où ſans rien ſtipuler de ce qui lui étoit effec-

tivement dû, il n'avoit d'autre objet que de ſe moquer du faſte ridicule, ainſi que de l'ingratitude de ſon Maître. Et voici comme il s'y prit :

Le 18 Août 1735.

*Son Excellence Illuſtriſſime, Monſeigneur le C,... D***, mon très-gracieux Souverain;*

DOIT

A Philippe...., Gouverneur de ſes Pages, Secrétaire de ſes expeditions Françoiſes, & ſon Agent auprès des Banquiers de Fr... & de C...

Florins...

1°. Pour avoir engagé par divers menſonges de remboufemens, M. le..... Banquier, à prêter mille écus à mondit Souverain. 35 18

35 18

Ci-contre.... 35 18

2°. Pour avoir écrit depuis l'échéance du terme ſtipulé pour le remboursement, dix-huit lettres remplies d'excuſes frivoles & de nouvelles promeſſes, que mondit Seigneur n'avoit pas deſſein de tenir... 18 50

3°. Pour avoir fait un voyage à C...., & tâché, quoiqu'inutilement, pendant trois ſemaines, de rétablir le crédit de Monſeigneur. 64 10

4°. Pour des coups de bâton donnés à un Bourgeois, qui avoit eu l'inſolence, de venir demander au Palais, une dette de cinq ans. 18 23

5°. Pour n'avoir pas ri, lorſque Monſeigneur voulant

100 55

De l'autre part 100 55

passer pour ſavant, ſoutenoit que *Céſar* avoit aſſaſſiné *Brutus* 36 15

6°. Pour des louanges données à Moiſeigneur, dans des vers qui trahiſſoient ma penſée 12 10

7°. Pour avoir ſoutenu que les domeſtiques de Son Excellence Illuſtriſſime, étoient payés exactement. 24 6

8°. Pour avoir applaudi à plus d'une action déraiſonnable, faites par mondit Seigneur 60 14

9°. Pour avoir dit, par complaiſance, qu'il n'y avoit qu'un très-petit péché à s'enyvrer 54 12

10°. Pour avoir ſoutenu contre

200 79

Ci-contre	200	79
l'avis d'un homme ſage & prudent, qu'il étoit de la bonne politique, d'enlever aux Sujets tout ce qu'ils pouvoient gagner..	82	30
Total. Florins	400	18

S'il étoit permis aux Domeſtiques de produire des mémoires dans ce goût-là, il eſt probable que les Maîtres ſeroient un peu plus attentifs à les payer. Mais cette pratique ſeroit probablement ſujette à quelques inconvéniens. On ſera bien de ne la pas tolérer.

PARTICULARITÉS HISTORIQUES.

A LA mort de *Lally*, on lui trouva sept mille louis d'or, vingt mille écus en espèces, & beaucoup d'autres biens.

M. le Duc *de Roquelaure*, ayant demandé les lots & ventes de quelques terres de M. *de Lauzun*, *Louis XIV*, le refusa en disant : *Qu'il ne falloit pas profiter de la disgrace des malheureux.*

Louis XIV, pendant le siége de *Mons* (en 1691), étant venu dîner, à la vue des lignes, & se promenant à l'entrée de

de la Place, où il fut aſſez long-tems, à la demi-portée du mouſquet; une de nos vèdettes l'arrêta. Sur quoi quelqu'un lui ayant dit : « Quoi ! Tu ne » connois point le Roi ... » Je le connois bien, répondit l'autre, mais ce n'eſt point ici ſa place.

En Septembre 1651, le Prince *d'Orange*, alors Roi d'Angleterre, ſoupant à *Bruxelles*, chez le Prince de *Vaudemont* : « Votre Majeſté ne ſait pas qu'elle ſoupe aujourd'hui dans ſa maiſon : c'eſt-à-dire, dans l'Hôtel *de Naſſau*, que j'occupe depuis vingt-trois ans, ſans avoir jamais rien payé ?... Or, ne fuſſe qu'à mille écus, ce ſont vingt-trois mille écus dont je ſuis débiteur envers Votre Majeſté ».

Le ſouper fini, le Prince d'Orange, en ſortant d'un cabinet, où il avoit écrit deux billets : Tenez (dit-il au Prince

de Vaudemont) voici une quittance de vingt-trois mille écus, & une donation de la maiſon, pour qu'on vous laiſſe en paix à l'avenir.

La cérémonie qui s'obſerve à *Madrid*, pour déclarer la première groſſeſſe de la Reine d'Eſpagne, eſt aſſez particulière. On ſonne la groſſe cloche du Palais, le Peuple y accourt en foule; le Roi & la Reine paroiſſent ſur un balcon, & déclarent hautement que la Reine eſt groſſe. Delà, la Reine part en chaiſe, pour ſe rendre à Notre-Dame d'*Atoſcha* (1), ſuivie de tous les Grands à pied, qui environnent ſa chaiſe, pour aller remercier Dieu.

(1) Cette *Notre-Dame* eſt de bois. Elle pleure, tous les ans, le jour de ſa fête; & le peuple pleure auſſi.

Le premier août 1693, on apporta à *Louis XIV*, la nouvelle d'une bataille que nous avions gagnée en Flandres. Le Maréchal *de Luxembourg*, le mandoit au Roi, en ces termes, sur un méchant morceau de papier : « *d'Artagnan*, qui a vu aussi bien que perſonne, l'action qui s'eſt paſſée, en » rendra un bon compte à Votre Majeſté. Vos ennemis y ont fait des » merveilles; mais vos troupes y ont » encore mieux fait qu'eux. Je ne saurois aſſez les louer en général & en » particulier.

« Pour moi, Sire, je n'ai d'autre » mérite, que celui d'avoir exécuté les » ordres de Votre Majeſté, de prendre » *Huy*, & de donner bataille(1)».

(1) Celle de *Nerwinde*, l'une de celles qui a fait le plus d'honneur au Maréchal *de Luxembourg*.

Et c'étoit ce grand homme que *Louvois*,

Le 18 Avril de la même année, on apprit de *Conſtantinople*, que le Grand Seigneur voulant aller, en perſonne, à l'armée de *Hongrie*, on lui repréſenta que les affaires de l'Empire Ottoman n'étoient pas en état de faire la dépenſe convenable, quand le Sultan part pour la guerre.

Sur quoi il répondit au Viſir : Quoi ! dans l'Empire, il n'y a pas de quoi acheter deux chevaux ? ... J'en prendrai un, & vous donnerai l'autre, cela nous ſuffit pour marcher.

Le 13 Septembre 1700, *le Nôtre*, célèbre dans ſa profeſſion pour les jardins, âgé de 88 ans, voulut encore

---

faiſoit mettre dans un cachot, à *la Baſtille*, comme Sorcier & Empoiſonneur !

une fois voir le Roi. Sa Majeſté le fit mettre dans une chaiſe roulante comme la ſienne, pour le faire promener, à ſon aiſe, dans ſes jardins..... Et *le Nôtre* diſoit : « Ah mon pauvre père, ſi tu vi-» vois, & que tu puſſes voir un pauvre » Jardinier comme ton fils, ſe promener » en chaiſe, à côté du plus grand Roi » du monde, rien ne manqueroit à ta » joie » !

Lettre de Charles XII, *Roi de* Suède, au Miniſtre de l'Electeur de *Brandebourg*.

« Je ſais que votre Maître n'atten-» doit que le ſuccès de la Ligue, » entre le Roi de *Dannemarck*, le » *Moſcovite* & la *Pologne*, pour ſe » déclarer contre moi. J'ai châtié le » Roi de *Dannemarck* juſques dans » *Copenhague*, & lui ai pardonné, en

» bon voiſin ; j'ai dompté le *Moſcovite*,
» & le forcerai bien de reſter en paix ;
» j'ai chaſſé le Roi de *Pologne* de ſa
» Capitale. J'irai à votre Maître le der-
» nier, pour lui montrer le cas qu'il
» falloit faire de mon amitié, & qu'il
» devoit la mériter, avant de l'obtenir.
» Retirez-vous ».

Dikerfeld a avoué à un Danois nommé *Shel*, que ce *Grandval*, qui fut exécuté en Hollande, pour avoir voulu aſſaſſiner *le Prince d'Orange*, avoit déclaré, en mourant, que jamais *Louis XIV*, n'avoit eu connoiſſance de ſon deſſein; & que s'étant même adreſſé à M. *de Louvois*, celui-ci lui dit : *Que ſi le Roi ſavoit qu'il eût une pareille penſée, il le feroit pendre.*

L'Evêque de *Metz*, revenant de ſon

Séminaire, où il avoit passé quelques jours, parloit devant le roi, avec exagération, du désintéressement de tous ses Ecclésiastiques, qui ne faisoient (disoit-il) aucun cas, ni des Bénéfices, ni des richesses, & qui même s'en moquoient : *Vous vous moquez donc bien d'eux?* lui dit le Roi.

On trouva, entr'autres choses, dans l'inventaire de *Mézeray*, un sac de mille francs en argent blanc, avec cette étiquette : *C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du Roi. Aussi, depuis ce temps, n'ai-je jamais dit de bien de lui.*

Dans un sac d'écus d'or, il y en avoit un bien enveloppé dans un papier, sur lequel étoit écrits ces mots : *Cet écu d'or est du bon Roi* LOUIS *XII; & je l'ai gardé pour louer une place, d'où je puisse voir pendre les deux plus fameux Financiers de notre siècle.*

Le pape *Alexandre VIII*, n'étant encore que Monſignor *Ottoboni*, & ayant grande envie d'être Cardinal, ſans qu'il lui en coutât rien, avoit un jardin, près duquel *la Dona Olympia* venoit ſouvent. Il avoit à la Cour de cette Dame, un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle, qu'elle viendroit, un jour, faire collation dans ſon jardin. Il l'attendit en effet, avec une collation fort recherchée, & un beau buffet, tout aux armes *d'Olympia*. Elle s'apperçut bientôt de la choſe, & compta déjà le buffet pour elle : c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des baſſins de vermeil, qui lui demeuroient auſſi. Au ſortir de chez *Ottoboni*, l'ami commun lui dit que la Dame avoit compris ſon deſſein, & en étoit charmée. Celui-ci mena ſon ami dans ſon cabinet,

& lui montra un très-beau collier de perles, en disant : Ceci ira encore avec la *Credenza* (le buffet). Quinze jours après, il y eut une promotion, dans laquelle *Ottoboni* fut nommé. Sur quoi il se hâta de renvoyer le collier de perles chez le Jouaillier, & de faire ôter de sa vaisselle les armes *d'Olympia.*

En Décembre 1713, *Louis XIV*, voyant le Maréchal *de Villars*, & quelques Officiers généraux Allemands & Anglois, qui se promenoient à sa suite dans les jardins de *Marly*, leur dit : Avouez, Messieurs, que voilà un homme qui vous a fait bien de la peine ? & que vous n'auriez pas cru, il y a six mois, devoir vous promener si tôt avec lui ?

Sur quoi un de ces Officiers dit à Monsieur *de Villars* : « Quel plaisir

Le pape *Alexandre VIII*, n'étant encore que Monſignor *Ottoboni*, & ayant grande envie d'être Cardinal, ſans qu'il lui en coutât rien, avoit un jardin, près duquel *la Dona Olympia* venoit ſouvent. Il avoit à la Cour de cette Dame, un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle, qu'elle viendroit, un jour, faire collation dans ſon jardin. Il l'attendit en effet, avec une collation fort recherchée, & un beau buffet, tout aux armes *d'Olympia*. Elle s'apperçut bientôt de la choſe, & compta déjà le buffet pour elle : c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des baſſins de vermeil, qui lui demeuroient auſſi. Au ſortir de chez *Ottoboni*, l'ami commun lui dit que la Dame avoit compris ſon deſſein, & en étoit charmée. Celui-ci mena ſon ami dans ſon cabinet,

& lui montra un très-beau collier de perles, en disant : Ceci ira encore avec la *Credenza* (le buffet). Quinze jours après, il y eut une promotion, dans laquelle *Ottoboni* fut nommé. Sur quoi il se hâta de renvoyer le collier de perles chez le Jouaillier, & de faire ôter de sa vaisselle les armes *d'Olympia.*

En Décembre 1713, *Louis XIV*, voyant le Maréchal *de Villars*, & quelques Officiers généraux Allemands & Anglois, qui se promenoient à sa suite dans les jardins de *Marly*, leur dit : Avouez, Messieurs, que voilà un homme qui vous a fait bien de la peine? & que vous n'auriez pas cru, il y a six mois, devoir vous promener sitôt avec lui ?

Sur quoi un de ces Officiers dit à Monsieur *de Villars* : « Quel plaisir

» de vivre ſous un Maître qui veut
» bien dire de pareilles choſes! »

Un Officier Anglois ajouta : « Que
» s'il avoit été capable d'aimer un Roi,
» il auroit aimé *Louis XIV* ».

Un Anglois, enthouſiaſte de *Shakeſpeare*, après avoir été aſſez raiſonnable, ou aſſez politique, pour ne pas entreprendre de le juſtifier, eu égard à la profanation qu'il ſemble avoir affectée des règles du Théâtre, de la décence & de la vraiſemblance dans pluſieurs de ſes pièces, finit par dire : « Avouez, du moins, que jamais Poëte
» ne joignit à une idée ſi parfaite des
» paſſions, des humeurs & des ſentimens du genre humain, une imagination plus riche, plus hardie &
» plus *créatrice* ? Qu'il peint tous les
» caracteres, depuis les Héros & les
» Rois, juſqu'aux Cabaretiers & aux

» Payſans, avec la même vigueur?
» Que ſi la nature humaine étoit dé-
» truite, & qu'il ne reſtât aucun mo-
» nument, excepté ſes Ouvrages,
» d'autres êtres pourroient ſavoir, par
» ſes écrits, ce qu'étoit l'homme» ?

Si *Charles XII*, Roi de *Suède*, ainſi qu'on le prétend, s'étoit propoſé le grand *Alexandre* pour modèle, pourquoi n'a-t-il pas imité la conduite de ce Héros envers *Porus*, auquel il rendit ſes Etats, après l'avoir vaincu & fait priſonnier? Pourquoi, tout au contraire, le Héros du Nord, lorſqu'il ſut s'emparer de la *Pologne*, la donna-t il à *Staniſlas*, & pouſſa-t-il ſon reſſentiment contre *Auguſte III*, juſqu'à l'obliger d'écrire une lettre de félicitation à celui qu'il venoit de nommer Roi de *Pologne*, à ſa place? Pourquoi enfin, la viſite, plus qu'imprudente,

qu'il osa faire, seul, à ce Souverain détrôné par lui même? N'étoit-ce pas une nouvelle insulte, ou plutôt le triomphe d'une âme étroite & basse, inutile, à tous égards, & très-dangereux pour lui?

C'est que, probablement, malgré quelques défauts,
Dont l'homme, quel qu'il soit, trop rarement est maître,
Alexandre étoit un Héros,
Et son émule vouloit l'être.

Après la mort du Pape *Alexandre V*, en 1410, il se trouva trois Papes à la fois dans l'Eglise, *Jean XXIII*, *Benoît XIII*, & *Grégoire XII*. Sur quoi *Sigismond*, Roi des Romains, qui feignoit de soutenir *Jean XXIII*, qu'il croyoit pourtant indigne de la Thiare (1),

(1) Aussi fut-il déposé au Concile de Constance, en 14..

l'ayant preſſé de convoquer un Concile pour mettre fin aux troubles qui déſoloient la Chrétienté, *Jean*, ſuivant le décret de celui de *Piſe*, où il avoit été réſolu, que dans trois ans, on aſſembleroit un Concile dans un lieu convenable, qui ſeroit indiqué auparavant, en convoqua un à Rome, où il arriva, ſelon le rapport de quelques Hiſtoriens, une Aventure aſſez extraordinaire. C'eſt que, dès l'ouverture de cette Aſſemblée, après la Meſſe, tout le monde ayant pris place, on vit tout-à-coup un gros hibou s'élancer d'un coin de l'Egliſe, planer ſur les têtes des aſſiſtans, & regarder fixement le Pape, en jettant des cris auſſi ſiniſtres que terribles ! A ce ſpectacle, tandis que les uns trembloient de peur, & que les autres, ſe retenant de rire, te noient tous bas certains propos, que l'on ſe diſpenſe de rapporter, le pape épouvanté, ſe retire & rompt l'Aſſemblée.

Quelques jours après, le vilain animal, ayant reparu dans une autre séance, les Prélats n'ayant pu parvenir à le chasser de l'Eglise, le tuèrent à coups de bâton.

ANECDOTE
CONCERNANT TAMERLAN.

CEUX qui n'ont qu'une légère connoiſſance de l'Hiſtoire, & qui entendent parler de *Tamerlan*, le regardent comme un heureux Aventurier, comme un barbare, & ignorent qu'il deſcendoit du fameux *Gengiskan*. Voici un trait de lui, qui pourra démentir ce préjugé.

Etant en *Syrie* avec ſon armée victorieuſe, un pauvre homme qui, en labourant ſon champ, y avoit trouvé un tréſor, ayant été préſenté au vainqueur, ce Prince ordonna que l'on vidât le vaſe qui renfermoit un grand nombre de pièces d'or, & que l'on vît s'il s'en trouvoit quelques-unes avec

l'empreinte de ſes ancêtres. Ayant appris qu'il ne s'en trouvoit aucune : « Gardons-nous bien (s'écria-t-il) d'ôter à ce pauvre homme, ce qu'il » ſemble lui avoir été envoyé de Dieu !

Il ne paroît pas non plus que ce Prince fut d'un caractère auſſi violent que quelques Hiſtoriens l'ont prétendu. Un Perſan, contemporain de ce Monarque, raconte qu'*Amedi-Cormani*, Poëte Perſan, étant avec lui dans le même bain, & jouant à un jeu d'eſprit, qui conſiſtoit à eſtimer en argent, ce que valoit chaque perſonne de la compagnie : « Je vous eſtime trente » Acres, dit-il, à ce Prince. — La » ſerviette dont je m'eſſuie les vaut, » répondit *Tamerlan* ? — Mais c'eſt » auſſi en comptant la ſerviette, répli» qua le Poëte ».

Un Prince qui permettoit des libertés de ce genre, ne doit pas être préſumé d'un caractère bien féroce. Il

eſt pourtant vrai, que tel Souverain qui ſe familiariſe avec les petits, peut faire égorger ſes autres : témoins notre Roi *Louis XI.*

PRÉTENDUE CLEF D'ESTHER, TRAGÉDIE DE RACINE.

RACINE, cet homme excellent,
Dans l'Antiquité si savant,
Des Grecs imitant les Ouvrages,
Nous peint, sous des noms empruntés,
Les plus illustres personnages
Qu'*Apollon* ait jamais chantés.

SOUS le nom d'*Aman* le cruel,
Louvois est peint au naturel;
Et de *Vasthi* la décadence,
Nous retrace un portrait vivant
De ce qu'a vu la Cour de France,
A la chûte de *Montespan*.

LA persécution des Juifs,
De nos *Huguenots* fugitifs
Est une vive ressemblance.

Et l'*Eſther* qui règne aujourd'hui,
Deſcend des Rois, dont la puiſſance
Fut leur aſile & leur appui (1).

Mais pourquoi, comme *Aſſuérus*,
Notre Roi, comblé de vertus,
N'a-t-il point calmé ſa colère?
Je vais vous le dire, en deux mots:
Les Juifs n'eurent jamais affaire
Aux Jéſuites & aux Bigots.

(1) Madame *de Maintenon* étoit petite-fille d'*Agrippa d'Aubigné*, qui paſſoit pour bâtard d'*Antoine de Navarre*, père du Roi *Henri IV*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a été élevé avec ce dernier Roi, & qu'étant jeunes, ils couchoient toujours dans la même chambre.

SUR
LES ANCIENNES ROMANCES.

POURQUOI avons-nous ſi peu, ou pour mieux dire, preſque pas, de ces anciennes Romances hiſtoriques, tragiques, ou intéreſſantes, à quelques égards que ce ſoit, tandis que les Eſpagnols, les Anglois, les Allemands, &c., en ont des Recueils qui ſe font toujours lire avec d'autant plus de plaiſir, qu'en rapelant plus ou moins bien à la mémoire des événemens faits pour occuper ou le cœur ou l'eſprit, elles ont de plus le mérite de peindre les mœurs anciennes, toujours faites, ſoit pour nous amuſer, ſoit pour nous inſtruire agréablement?

Le prodigieux ſuccès de la Romance de *Marlborough*, pourroit ſeul en

donner la preuve, ſi l'empreſſement avec lequel nous nous hâtons de tranſporter les Romances étrangères dans notre Langue, étoit aujourd'hui moins connu.

Le François a pourtant chanté dans tous les temps !.... Mais dût cette frivolité dont on l'a ſi ſouvent accuſé, & ſon goût pour le changement, lui avoir fait négliger, & par degrés totalement oublier les anciennes Chanſons de nos ayeux, il n'eſt pas moins étonnant qu'il s'en trouve ſi peu de veſtiges dans les anciens Recueils, où preſque tous les genres de Poëſies qui furent jadis à la mode, ſe trouvent, ſoit en totalité, ſoit en partie, conſervés juſqu'à nos jours.

Dira-t-on que nos Fabliaux (dont M. *Legrand* vient de nous donner un choix, qui lui fait tant d'honneur), n'étoient en effet que des Romances chantées par des *Ménestriers*, & dont

les airs, probablement peu faits pour en perpétuer la mémoire, ſont, ainſi que ces petits Poëmes, inſenſiblement tombés dans l'oubli?... Le contraire ſe prouve par les Chanſons amoureuſes de *Thibaut*, Comte *de Champagne*, *d'Enguerrand de Coucy* & autres, dont les airs ont paſſé juſqu'à nous, ainſi que leurs Chanſons.

En attendant que cette queſtion, faite pour inviter quelque plume plus exercée dans ce genre que celle de l'Editeur, ſoit décidée, il fera des vœux pour que les Littérateurs & les Amateurs des anciennes Romances répandues, ne dût-ce être que parmi le peuple de nos différentes Provinces, les communiquent au Public, ainſi qu'il en donne l'exemple en inſérant celle qui ſuit dans un Recueil, dont le but eſt de raſſembler les parties ou négligées ou preſque oubliées, ſervant à l'Hiſtoire ou aux Belles-Lettres de la Nation.

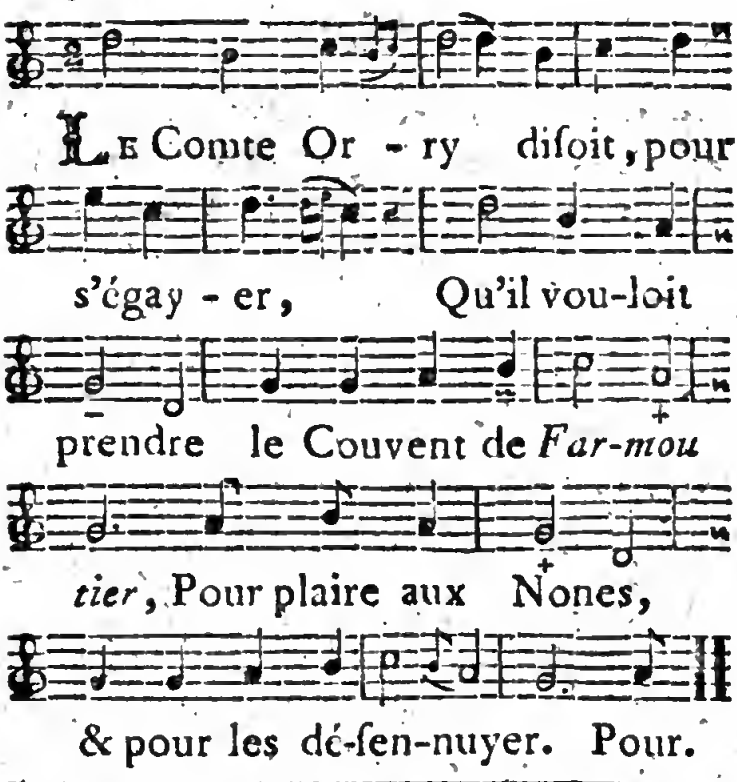
LE COMTE ORRY,

ET

LES NONNES DE FARMOUTIER,

Ancienne Romance Picarde (1).

Allegro.



(1) Il ne restoit de cette Romance, que

Ce Comte *Orry*, Châtelain redouté,
Après la Chaſſe, n'aimoit rien que la Gaîté,
Que la Bombance, les Combats, & la Beauté.

Hola! mon Page? Venez me conſeiller?...
L'Amour me berce, & je ne puis ſommeiller...
Comment m'y prendre, pour dans ce Couvent
entrer.

—Sire, il faut prendre quatorze Chevaliers:
Et tous, en Nonnes, il vous les faut habiller;
Puis, à nuit cloſe, à la porte aller heurter.

---

l'on croit du quatorzième ou du quinzième ſiècle, que quelques fragmens, dont la ſingularité a paru aſſez piquante, pour engager *M. D. L. P.* à tenter d'en remplir les lacunes, & d'en rajeunir, à-peu-près, le langage. Il a cru même devoir en conſerver l'air, ſur lequel il a autrefois entendu chanter & danſer ces mêmes fragmens, dans la Picardie.

ORRY va prendre quatorze Chevaliers ;
Et tous, en Nonnes, *Orry* les fait habiller;
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter (1).

— HOLA! qui frappe? ... Qui mène un
si grand bruit!
— Ce sont des Nonnes, & qui ne vont que de
nuit
Qui sont en crainte de ce maudit Comte *Orry!*

SURVIENT l'Abbesse, les yeux tout en-
dormis ...
— Soyez, Mesdames, bien venues en ce logis...
Mais comment faire?... Où trouver quatorze lits?

CHAQUE Nonnette, d'un cœur vraiment
Chrétien,
Aux Etrangères offre la moitié du sien...
— Soit (dit l'Abbesse) : Sœur *Colette* aura le
mien.

(1) On sait quelle étoit la licence des mœurs & la tyrannie des Seigneurs, sous le Gouvernement *féodal*... Et puis, regrettons le bon vieux tems!

La Sœur *Colette*, c'étoit le Comte *Orry*,
Qui, pour l'Abbeſſe, d'amour ayant appétit,
Dans ſa peau grille de trouver la Pie au nid.

Fraiche, doduë, œil noir & blanches dents,
Gentil corſage, peau d'hermine & pieds d'enfans,
La dame Abbeſſe ne comptoit pas vingt-cinq ans.

Au lit enſemble, tous les deux bien preſſés...
Ah! dit l'Abbeſſe... Ciel, comme vous m'embraſſez!
— Vrai Dieu, Madame! Peut-on vous aimer aſſez?

— Ah! Sœur *Colette*, qu'avez bien le cœur bon!...
Mais, Sœur *Colette*, qu'avez bien rude menton!...
— Parbleu! Madame, ainſi mes Compagnes l'ont.

— Toutes mes Nonnes, venez me ſecourir :
Croix & Bannières, l'Eau bénite allez quérir;
Car je ſuis priſe par ce maudit Comte *Orry* !

— Ah ! dame Abbeſſe, vous avez beau crier,
Laiſſez en place, Croix, Bannière & Bénitier;
Car chaque Nonne, eſt avec ſon Chevalier.

La pauvre Abbeſſe, après un plus grand cri,
Sans voir de Nonnes, n'eſpérant plus de merci,
Prit patience avec Sœur *Colette* auſſi?

Neuf mois enſuite, vers le mois de Janvier,
L'Hiſtoire ajoute (& comme un fait ſingulier!)
Que chaque Nonne fit un petit Chevalier.

En voici une autre, ſur la Pompe funèbre de *François de Lorraine, Duc de Guiſe* (1), aſſaſſiné par *Poltrot de*

(1) Ce Héros (car il l'étoit, dans toute

Méré, en 1563, & qui, probablement, a été faite par les *Huguenots*, dont il avoit toujours été le fléau.

---

l'étendue du terme, puiſqu'il joignoit toute la nobleſſe des ſentimens dont l'ame humaine puiſſe être ſuſceptible, à la valeur la plus rare & la plus éclatante); ce Héros, dis-je, terraſſé, au ſiége de *Boulogne-ſur-Mer*, en 1545, venoit d'être porté dans ſa tente, où il étoit regardé comme mort, avec d'autant plus de raiſon, que la bleſſure, provenant d'un coup de lance, dont le tronçon, après avoir percé la joue, au deſſous de l'œil droit du Prince, & pénétré juſqu'à la nuque, au-deſſous de l'oreille gauche, étoit reſté dans la tête.

Arrive *Ambroiſe Paré*, ſon Chirurgien, qui, maître de la ſienne, quoique tendrement attaché au Duc, après un mûr examen: Meſſieurs (s'écria-t-il, avec tranſport, aux aſſiſtans, fondans en pleurs), le Prince n'eſt pas mort!... Mais il va bientôt l'être, à moins qu'en perdant toute eſpèce de reſpect dû à ſa perſonne, je ne haſarde d'arracher, à l'inſtant même, ce tronçon de la tête du

Nous ne lui donnons place dans ce

bleſſé... Et je le tente, aux riſques de tout ce qu'il peut m'en arriver.

Cet habile & intrépide Chirurgien, applique alors ſon pied gauche ſur la face du Prince, avec ſes ongles parvient à ébranler doucement le fatal tronçon, & par degrés, l'attire à lui, avec aſſez d'adreſſe pour ne pas achever, par des efforts trop violens, de faire expirer le malade.

Le ſuccès répondit à l'eſpoir de l'heureux Opérateur, ainſi que de l'armée entière; d'où s'enſuivit la fortune de *Paré*, qui depuis fut premier Chirurgien de quatre de nos Rois. Et c'eſt de là qu'eſt reſté à *François*, Duc *de Guiſe*, le ſurnom de *Balafré*.

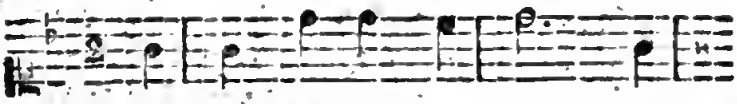
Attendu qu'*Ambroiſe Paré* étoit Huguenot, il auroit été enveloppé dans l'affreux maſſacre de la *Saint-Barthelemi*, ſi *Charles IX*, qui, avec une arquebuſe, tiroit lui-même ſur ſes ſujets, n'eût enfermé *Paré* dans ſa propre chambre, en diſant: *Qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'un homme qui pouvoit ſervir à tout un petit monde, fût ainſi maſſacré.*

Recueil, qu'à titre de ſingularité, & à cauſe de plus d'un trait de reſſemblance avec celle de *Marlborough*, deſquels on peut induire que l'une des deux n'eſt pas vraiment originale. Reſte à ſavoir, quelle eſt l'aînée... Hélas! juſqu'où ne s'étend pas, aujourd'hui, le plagiat?

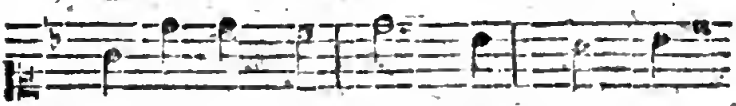
LE CONVOI DU DUC DE GUISE,

Romance ou *Chanſon des Rues.*

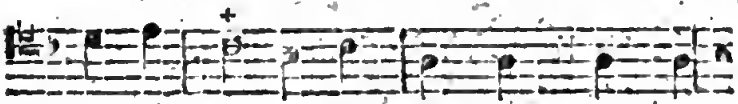
Allegro.



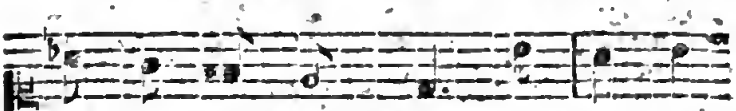
QUI veut ou-ir Chanſon? Qui



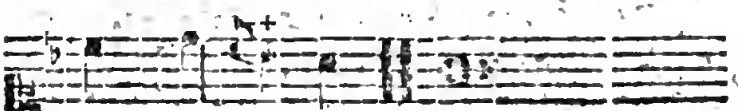
veut ou-ir Chanſon? C'eſt du grand



Duc de GUISE, Et bon, bon, bon, bon,



di, dan, di, dan, bon: C'eſt du grand



Duc de GUISE.

N. B. Ceci ſe parle:
Qui eſt mort & enterré.

Qui eſt mort & enterré, *bis.*
Aux quatre coins du poële,
Et bon, bon, bon, bon,
Di, dan, di, dan, bon,
Aux quatre coins du poële,
Quatre Gentilshom's y avoit.

Quatre Gentilshom's y avoit, *bis.*
Dont l'un portoit ſon caſque,
Et bon, &c.
Et l'autre ſes piſtolets.

Et l'autre ſes piſtolets, *bis.*
Et l'autre ſon épée,
Et bon, &c.
Qui tant d'Hug'nots a tués.

Qui tant d'Hug'nots a tués, *bis.*
Venoit le quatrième,
Et bon, &c.
Qui étoit le plus dolent.

Qui étoit le plus dolent, *bis.*
Après venoient les Pages,
Et bon, &c.
Et les Valets de pied.

Et les Valets de pied, *bis.*
Avecque de grands crêpes,
Et bon, &c.
Et des ſouliers cirés.

Et des ſouliers cirés, *bis.*
Et bes beaux bas d'Eſtame,
Et bon, &c.
Et des culottes de piau.

Et des culottes de piau, *bis.*
La cérémonie faite,
Et bon, &c.
Chacun s'alla coucher.

Chacun s'alla coucher, *bis,*
Les uns avec leurs femmes,
Et bon, &c.
Et les autres tout ſeuls.

LETTRE
DU CARDINAL DE RICHELIEU,
AU PÈRE SUFFREN, JÉSUITE,
Nommé Confeſſeur du Roi Louis XIII.

AYANT plu au Roi, faire choix de votre perſonne, pour être ſon Confeſſeur, l'affection que je porte à votre Ordre, & la connoiſſance du bien que j'ai que vous pouvez faire, en ſervant, comme vous ferez, Sa Majeſté en cette charge, me font déſirer que vous la rempliſſiez autant d'années qu'il plaira à Dieu de vous laiſſer au monde.

C'eſt ce qui fait, que m'aſſurant que vous ferez quelques cas de mes avis, ſur le procédé que vous avez à tenir en cette condition nouvelle, bien que je ſache aſſez que ce ne ſera pas le

désir de vous maintenir à la Cour qui vous fera observer ce qui sera nécessaire pour cet effet ; après vous y avoir convié autant qu'il m'est possible par deux puissantes considérations, celle de la gloire de Dieu & du service du Roi, à qui vous la devez, puisqu'il vous a fait cette honneur de vous choisir entre tant de bons Religieux de tous les Ordres ; je vous toucherai un mot, par la présente, de ce que je juge nécessaire, tant pour votre conduite, que pour l'honneur & maintien de votre Compagnie, que j'ai toujours aimé.

Ne vous mêlez donc point, je vous prie, des affaires d'Etat. Parce qu'outre qu'elles ne sont point de votre charge, n'en connoissant point les suites, il vous seroit impossible d'en porter un jugement certain.

N'allez chez le Roi, que lorsqu'on vous y appellera, afin que, ne rendant point votre personne commune & or-

les airs, probablement peu faits pour en perpétuer la mémoire, ſont, ainſi que ces petits Poëmes, inſenſiblement tombés dans l'oubli?... Le contraire ſe prouve par les Chanſons amoureuſes de *Thibaut*, Comte *de Champagne*, *d'Enguerrand de Coucy* & autres, dont les airs ont paſſé juſqu'à nous, ainſi que leurs Chanſons.

En attendant que cette queſtion, faite pour inviter quelque plume plus exercée dans ce genre que celle de l'Editeur, ſoit décidée, il ſera des vœux pour que les Littérateurs & les Amateurs des anciennes Romances répandues, ne dût-ce être que parmi le peuple de nos différentes Provinces, les communiquent au Public, ainſi qu'il en donne l'exemple en inſérant celle qui ſuit dans un Recueil, dont le but eſt de raſſembler les parties ou négligées ou preſque oubliées, ſervant à l'Hiſtoire ou aux Belles-Lettres de la Nation.

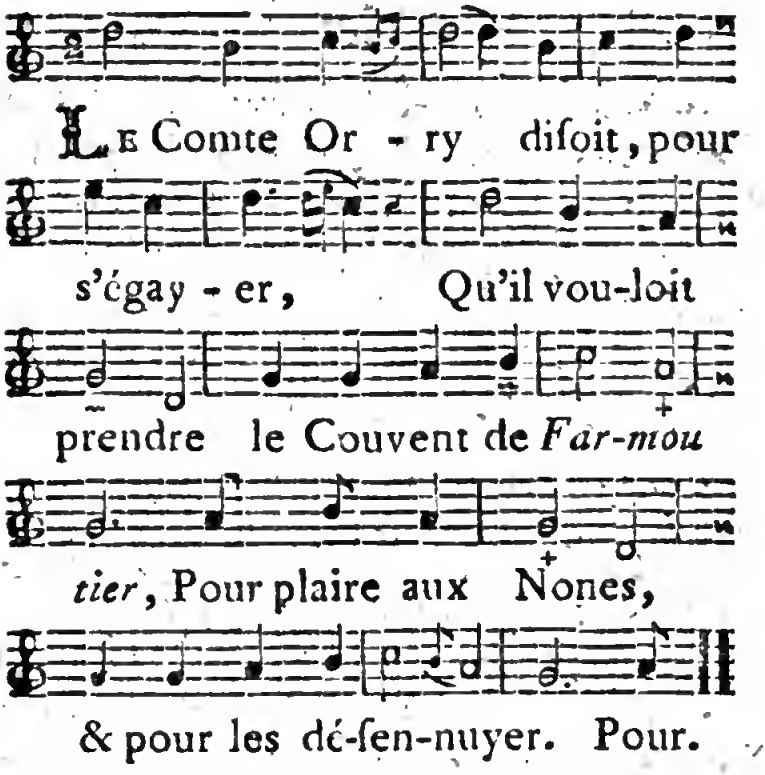
LE COMTE ORRY,

ET

LES NONNES DE FARMOUTIER,

Ancienne Romance Picarde (1).

Allegro.



(1) Il ne restoit de cette Romance, que

Ce Comte *Orry*, Châtelain redouté,
Après la Chaſſe, n'aimoit rien que la Gaîté,
Que la Bombance, les Combats, & la Beauté.

HOLA! mon Page? Venez me conſeiller?...
L'Amour me berce, & je ne puis ſommeiller...
Comment m'y prendre, pour dans ce Couvent entrer.

—SIRE, il faut prendre quatorze Chevaliers;
Et tous, en Nonnes, il vous les faut habiller;
Puis, à nuit cloſe, à la porte aller heurter.

---

l'on croit du quatorzième ou du quinzième ſiècle, que quelques fragmens, dont la ſingularité a paru aſſez piquante, pour engager *M. D. L. P.* à tenter d'en remplir les lacunes, & d'en rajeunir, à-peu-près, le langage. Il a cru même devoir en conſerver l'air, ſur lequel il a autrefois entendu chanter & danſer ces mêmes fragmens, dans la Picardie.

ORRY

ORRY va prendre quatorze Chevaliers ;
Et tous, en Nonnes, *Orry* les fait habiller ;
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter (1).

— HOLA ! qui frappe ? ... Qui mène un
si grand bruit !
— Ce sont des Nonnes, & qui ne vont que de
nuit
Qui sont en crainte de ce maudit Comte *Orry* !

SURVIENT l'Abbesse, les yeux tout en-
dormis ....
— Soyez, Mesdames, bien venues en ce logis...
Mais comment faire ?... Où trouver quatorze lits ?

CHAQUE Nonnette, d'un cœur vraiment
Chrétien,
Aux Etrangères offre la moitié du sien ...
— Soit (dit l'Abbesse) : Sœur *Colette* aura le
mien.

(1) On sait quelle étoit la licence des mœurs & la tyrannie des Seigneurs, sous le Gouvernement *féodal*... Et puis, regrettons le bon vieux tems !

La Sœur *Colette*, c'étoit le Comte *Orry*,
Qui, pour l'Abbeſſe, d'amour ayant appétit,
Dans ſa petite grille de trouver la Pie au nid.

Fraiche, dodue, œil noir & blanches dents,
Gentil corſage, peau d'hermine & pieds d'enfans,
La dame Abbeſſe ne comptoit pas vingt-cinq ans.

Au lit enſemble, tous les deux bien preſſés...
Ah! dit l'Abbeſſe... Ciel, comme vous m'embraſſez!
— Vrai Dieu, Madame! Peut-on vous aimer aſſez?

— Ah! Sœur *Colette*, qu'avez bien le cœur bon!...
Mais, Sœur *Colette*, qu'avez bien rude menton!...
— Parbleu! Madame, ainſi mes Compagnes l'ont.

— Toutes mes Nonnes, venez me ſecourir :
Croix & Bannières, l'Eau bénite allez quérir;
Car je ſuis priſe par ce maudit Comte *Orry* !

— Ah ! dame Abbeſſe, vous avez beau crier,
Laiſſez en place, Croix, Bannière & Bénitier;
Car chaque Nonne, eſt avec ſon Chevalier.

La pauvre Abbeſſe, après un plus grand cri,
Sans voir de Nonnes, n'eſpérant plus de merci,
Prit patience avec Sœur *Colette* auſſi ?

Neuf mois enſuite, vers le mois de Janvier,
L'Hiſtoire ajoute (& comme un fait ſingulier !),
Que chaque Nonne fit un petit Chevalier.

En voici une autre, ſur la Pompe funèbre de *François de Lorraine, Duc de Guiſe* (1), aſſaſſiné par *Poltrot de*

(1) Ce Héros (car il l'étoit, dans toute

Méré, en 1563, & qui, probablement, a été faite par les *Huguenots*, dont il avoit toujours été le fléau.

---

l'étendue du terme, puiſqu'il joignoit toute la nobleſſe des ſentimens dont l'ame humaine puiſſe être ſuſceptible, à la valeur la plus rare & la plus éclatante); ce Héros, dis-je, terraſſé, au ſiége de *Boulogne-ſur-Mer*, en 1545, venoit d'être porté dans ſa tente, où il étoit regardé comme mort, avec d'autant plus de raiſon, que la bleſſure, provenant d'un coup de lance, dont le tronçon, après avoir percé la joue, au deſſous de l'œil droit du Prince, & pénétré juſqu'à la nuque, au-deſſous de l'oreille gauche, étoit reſté dans la tête.

Arrive *Ambroiſe Paré*, ſon Chirurgien, qui, maître de la ſienne, quoique tendrement attaché au Duc, après un mûr examen: Meſſieurs (s'écria-t-il, avec tranſport, aux aſſiſtans, fondans en pleurs), le Prince n'eſt pas mort!... Mais il va bientôt l'être, à moins qu'en perdant toute eſpèce de reſpect dû à ſa perſonne, je ne haſarde d'arracher, à l'inſtant même, ce tronçon de la tête du

Nous ne lui donnons place dans ce

bleſſé... Et je le tente, aux riſques de tout ce qu'il peut m'en arriver.

Cet habile & intrépide Chirurgien, applique alors ſon pied gauche ſur la face du Prince, avec ſes ongles parvient à ébranler doucement le fatal tronçon, & par degrés, l'attire à lui, avec aſſez d'adreſſe pour ne pas achever, par des efforts trop violens, de faire expirer le malade.

Le ſuccès répondit à l'eſpoir de l'heureux Opérateur, ainſi que de l'armée entière; d'où s'enſuivit la fortune de *Paré*, qui depuis fut premier Chirurgien de quatre de nos Rois. Et c'eſt de là qu'eſt reſté à *François*, Duc *de Guiſe*, le ſurnom de *Balafré*.

Attendu qu'*Ambroiſe Paré* étoit Huguenot, il auroit été enveloppé dans l'affreux maſſacre de la *Saint-Barthelemi*, ſi *Charles IX*, qui, avec une arquebuſe, tiroit lui-même ſur ſes ſujets, n'eût enfermé *Paré* dans ſa propre chambre, en diſant: *Qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'un homme qui pouvoit ſervir à tout un petit monde, fût ainſi maſſacré.*

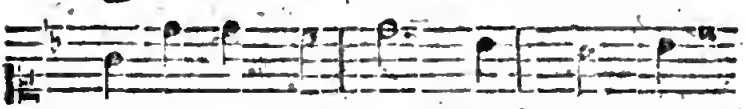
Recueil, qu'à titre de ſingularité, & à cauſe de plus d'un trait de reſſemblance avec celle de *Marlborough*, deſquels on peut induire que l'une des deux n'eſt pas vraiment originale. Reſte à ſavoir, quelle eſt l'aînée... Hélas! juſqu'où ne s'étend pas, aujourd'hui, le plagiat?

LE CONVOI DU DUC DE GUISE,

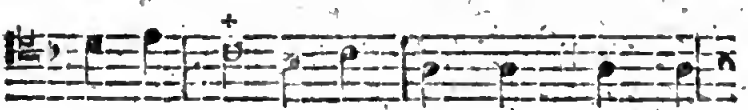
Romance ou *Chanſon des Rues.*

Allegro.

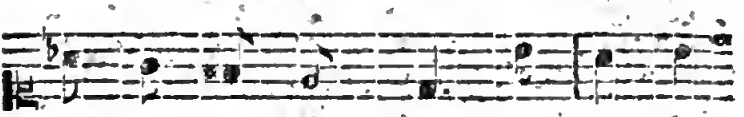
QUI veut ou-ir Chanſon? Qui



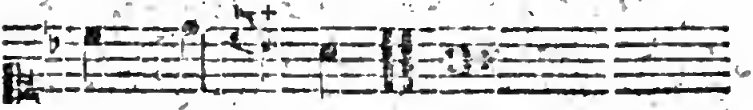
veut ou-ir Chanſon? C'eſt du grand



Duc de GUISE, Et bon, bon, bon, bon,



di, dan, di, dan, bon: C'eſt du grand



Duc de GUISE.

N. B. Ceci ſe parle:
Qui eſt mort & enterré.

Qui eſt mort & enterré, *bis.*
Aux quatre coins du poële,
Et bon, bon, bon, bon,
Di, dan, di, dan, bon,
Aux quatre coins du poële,
Quatre Gentilshom's y avoit.

Quatre Gentilshom's y avoit, *bis.*
Dont l'un portoit ſon caſque,
Et bon, &c.
Et l'autre ſes piſtolets.

Et l'autre ſes piſtolets, *bis.*
Et l'autre ſon épée,
Et bon, &c.
Qui tant d'Hug'nots a tués.

Qui tant d'Hug'nots a tués, *bis.*
Venoit le quatrième,
Et bon, &c.
Qui étoit le plus dolent.

Qui étoit le plus dolent, *bis.*
Après venoient les Pages,
Et bon, &c.
Et les Valets de pied.

Et les Valets de pied, *bis.*
Avecque de grands crêpes,
Et bon, &c.
Et des ſouliers cirés.

Et des ſouliers cirés, *bis.*
Et bes beaux bas d'Eſtame,
Et bon, &c.
Et des culottes de piau.

Et des culottes de piau, *bis.*
La cérémonie faite,
Et bon, &c.
Chacun s'alla coucher.

Chacun s'alla coucher, *bis,*
Les uns avec leurs femmes,
Et bon, &c.
Et les autres tout ſeuls.

déſir de vous maintenir à la Cour qui vous ſera obſerver ce qui ſera néceſſaire pour cet effet ; après vous y avoir convié autant qu'il m'eſt poſſible par deux puiſſantes conſidérations, celle de la gloire de Dieu & du ſervice du Roi, à qui vous la devez ; puiſqu'il vous a fait cette honneur de vous choiſir entre tant de bons Religieux de tous les Ordres ; je vous toucherai un mot, par la préſente, de ce que je juge néceſſaire, tant pour votre conduite, que pour l'honneur & maintien de votre Compagnie, que j'ai toujours aimé.

Ne vous mêlez donc point, je vous prie, des affaires d'Etat. Parce qu'outre qu'elles ne ſont point de votre charge, n'en connoiſſant point les ſuites, il vous ſeroit impoſſible d'en porter un jugement certain.

N'allez chez le Roi, que lorſqu'on vous y appellera, afin que, ne rendant point votre perſonne commune & or-

dinaire, ce que vous désirez pour le bien soit de plus grande considération.

Ne parlez d'aucunes des affaires du tiers & du quart qui intéressent les séculiers ; non-seulement, parce que vous n'êtes pas établi pour cela, mais d'autant que vous seriez accablé, ne pouvant parler pour tous ceux qui, en vous recherchant, vous détourneroient des devoirs de votre profession.

N'ayez point l'ambition de disposer des Evêchés & des Abbayes, étant chose qui doit dépendre immédiatement du Roi, ainsi que de toutes les autres graces, à moins que vous ne fussiez quelques raisons qui vous obligeassent, en conscience, de parler, pour empêcher que les grandes charges de l'Eglise fussent remplies par des personnes indignes de les posséder.

N'employez en vos sermons, que trois quarts-d'heure, au plus ; afin que dans l'attention que les moins dévots

ont accoutumé de donner pour peu de temps, les bonnes âmes reçoivent les bonnes instructions que vous voudrez leur donner.

Pour ce qui est de votre Ordre, embrassez peu les affaires qui le concernent ; & quand il sera nécessaire d'en parler, laissez le faire à d'autres de la Compagnie, afin que chacun voie que votre Ordre désire plutôt obtenir du Roi ce qu'il demande, par justice, que par le respect dû à son Confesseur.

Faites que vos Pères se rendent soumis, en ce qui se doit aux Ordinaires, qui sont les Puissances légitimes établies par l'Eglise.

Qu'ils ne donnent point de jalousie aux autres Religieux, qui, étant plus anciens, portent d'autant impatiemment d'être traités par les vôtres, comme s'ils étoient inférieurs. Que non-seulement vos Pères ne s'efforcent pas moins d'éta-

blir des Collèges aux lieux où il ſe trouve de la réſiſtance, mais même, qu'ils n'aillent pas par-tout où ils ſont appelés. Qu'aux lieux où ils ſont déjà établis, ils ſe contentent de prêcher, confeſſer, catéchiſer, & inſtruire la jeuneſſe, ſans prendre connoiſſance des villes, des particuliers & des ſecrets des familles.

Faites que, déſormais, vos Pères ne pourſuivent plus d'unions de Bénéfices à leurs Collèges, car, outre que c'eſt pervertir l'intention des Fondateurs, ce grand ſoin qu'ils ont de bien fonder leurs Maiſons, leur attire l'envie, & fait dire, qu'ils s'attendent moins que les autres Religieux, à la Providence divine.

Que vos Supérieurs prennent ſoigneuſement garde, je vous prie, qu'aucuns de votre Compagnie ne faſſent imprimer des livres contenans de mauvaiſes maximes contre les juſtes règles

des Etats : voire qu'ils s'abſtiennent d'en mettre en avant aucune qui puiſſe être priſe en mauvais ſens.

Tout cela étant, le Roi continuera à avoir de vous, la ſatisfaction que votre réputation lui a déjà donnée ; vous maintiendra, ainſi que votre Ordre, en la créance en laquelle il doit déſirer d'être dans le monde, & vous acquierra de plus en plus de louanges, de la bouche même de ceux qui vous voudroient mal, qui eſt ce que je ſais que vous mépriſez, mais pourtant néceſſaire pour le bien de votre Compagnie.

N. B. Rien n'a peut-être jamais mieux peint, que cette Lettre, le caractère d'un Miniſtre auſſi ferme & auſſi jaloux de ſon autorité, que l'étoit le Cardinal *de Richelieu.*

Celles qui ſuivent, prouvent combien l'eſprit dur & altier de cette fière Eminence, apprêtoit de fâcheux moment à ceux mêmes qui lui étoient le plus étroitement liés par le ſang. Et l'on ne ſauroit s'empêcher, en les liſant, de plaindre un frère, dont l'attachement connu, ſe trouvoit payé d'auſſi peu de retour.

LETTRE
DU CARDINAL DE LYON,
PENDANT son Ambaſſade extraordinaire à Rome, en 1635 & 1636.

A M. BOUTHILLIER, Surintendant des Finances.

MONSIEUR,

Cette Lettre ne regardant pas les affaires du Roi, mais uniquement les miennes, je ne vous écris pas comme étant Secrétaire d'Etat ou Surintendant des Finances, mais ſeulement comme à un de mes meilleurs amis.

J'ai eu ordre de venir ici : j'y ſuis venu. Je veux tromper mon imagination, & me perſuader qu'on m'y a

envoyé, jugeant que je fuſſe capable d'y rendre ſervice.

J'y ſuis : le ſéjour m'en eſt permis, comme Cardinal ; il m'eſt défendu comme Evêque. De façon que pour obéir au Pape & au Roi tout enſemble, je me trouve contraint de remettre mon Archevêché entre les mains de Sa Majeſté. Je le feroiſ avec regret, ſi la croyance dont j'ai déjà parlé, & à laquelle je me porte pieuſement, ne m'y obligeoit : car il eſt vrai que j'y trouve beaucoup de déſavantage, & nul profit, ſi ce n'eſt dans la ſatisfaction agréable à celui de qui je tiens tout, & par conſéquent à qui je dois tout. Car il eſt vrai que je perds le plus clair que j'aie. Je joue, en un inſtant, huit mille écus de rente, pour faire une eſpèce de ſecond vœu de pauvreté ; je me prive des revenus que la vente de *Pierre-Enciſe* & de ma maiſon de Paris, montant à près de deux

cens mille livres, me pouvoit apporter ; & ayant, à ce compte, par une charité mal ordonnée, travaillé plutôt pour mes ſucceſſeurs que pour moi-même.

Je me prive du ſéjour d'une belle & grande ville, où je me trouve auſſi aimé que ſi j'étois honnête homme (1), où j'avois réſolu de finir mes jours, même déjà choiſi ma ſépulture, tandis que je me mets dans le cas de ne ſavoir où choiſir une retraite après mon retour d'ici, ſi mon viſage n'agréoit plus au Roi, & ſi mon humeur mélancolique déplaiſoit, à l'ordinaire, à celui en qui vous m'écrivez que vous remarquâtes de la tendreſſe, lorſque M. *Mazarin* lui parla de moi.

Je ſuis bien peu de choſes, je le reconnois & l'avoue ! Mais j'oſe dire, ſans vanité, que j'ai toujours plus valu

(1) On ne conçoit pas ce que ceci veut dire.

qu'il ne m'a eſtimé. J'ai trouvé ma conſolation dans la croyance que j'ai qu'il me regrettera, quand il m'aura perdu ; & ce ſera peut-être plutôt qu'il ne penſe, car un bon cœur ne ſauroit ſouffrir un mépris injuſte & ſans fondement, ſans qu'un juſte reſſentiment trop long-temps retenu, ne cauſe de grandes altérations & de grands changemens en la perſonne de celui chez lequel il fait ſa demeure.

Au reſte, quoiqu'il arrive, ma probité, mon affection & ma fidélité, ſeront toujours les mêmes. C'eſt le ſeul tréſor que je poſſède en ce monde-ci, & le ſeul que je veux qui m'accompagne dans l'autre.

Je fais à rebours de ceux qui écrivent en chiffres, de peur qu'on ne découvre leur ſecret, car maintenant je ne m'en ſers point.

Telle eſt, en un mot, la poſture en laquelle ſe trouve le Cardinal *de Lyon*,

appauvri ſans avoir fait de dépenſe mal à propos ; exilé, ſans être criminel ; citoyen du monde, ſans avoir un aſyle propre pour y voir achever de blanchir ſes cheveux avec honneur & en tranquillité. Otez-lui le bonnet rouge de deſſus la tête, tous lieux ſont ſa patrie : mais tandis qu'il y reſtera, il n'y a que Rome ou ſon Diocèſe, qui puſſent être conſidérés comme tels.

Pour Rome, il n'y demeureroit pas trois heures, ſi le ſervice du Roi ne l'y attachoit. De Diocèſe, il n'en a plus, l'ayant enfermé, pour grand qu'il ſoit, dans un morceau de papier, qu'on lui a fait remettre entre les mains du Roi, &c.

A Rome, le 5 Juillet 1635.

SECONDE LETTRE, AU MÊME.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Je ſuis heureux, en ce que j'apprends toujours plutôt la guériſon de M. le Cardinal *de Richelieu*, que ſa maladie, vu que la joie que je reſſens du recouvrement de ſa ſanté, étouffe en peu de temps le déplaiſir que me cauſe le ſouvenir de ſon incommodité.

Il eſt vrai que, malgré cela, l'appréhenſion me demeure, que cette partie ſi ſouvent affoiblie par des fluxions fâcheuſes, ne devienne enfin comme la gouttière ſur laquelle & par laquelle une infinité de ſéroſités âcres & d'humeurs corrompues, ſe déchargent & ſe vident.

Le peu d'eſtime qu'il a fait juſqu'à préſent de ma perſonne, n'empêchera pas que je n'aie toujours les ſentimens d'un homme de bien en ce qui le regarde. Mais auſſi, ni le tems, ni le ſommeil, qu'on dit être les meilleurs médecins des douleurs de l'eſprit, ni quoi que ce puiſſe être, n'éteindront jamais en moi les reſſentimens qu'un homme d'honneur peut nourrir ſans offenſer Dieu, & dont il ne pourroit être exempt ſans s'offenſer ſoit même d'un mépris viſible.

Ce ſouvenir m'eſt importun & déſagréable; mais je chéris extrêmement la mélancolie qu'il a fait naître en moi; & je la nourris & la conſerve avec ſoin, ni plus ni moins que ces anciens qui gardoient du poiſon dans des boëtes, ou des plumes d'or, comme un remède favori pour les délivrer d'une vie honteuſe, ou miſérable... A quelque heure que je puiſſe rencontrer la

dernière des minutes elle ne me surprendra point ; je partirai gaiement, sans désirer rien autre chose en ce monde, sinon qu'il puisse reconnoître, après ma mort, ce que j'ai valu durant ma vie, & qu'il a perdu un frère que tous les Peintres & les Poëtes les plus habiles ne sauroient ni tirer, ni représenter au naturel.

Ainsi je me résous à m'ensevelir dans la bonté de mon Dieu, entre les mains duquel je me jette du meilleur cœur que je ne fis jamais, prenant résolution de ne m'en plus fuir,

Dès-là jugez si je suis aussi sot qu'on me le croit ?

A Rome, le 18 Juillet 1635.

RÉPONSE

RÉPONSE
DE M. LE PRINCE DE L***,
A UNE LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE,

*Dans laquelle il ſe traitoit de vieux Hibou, & le Prince d'*Aigle Autrichien.

Je ſais que le Hibou, favoriſé des Cieux,
De la ſageſſe eſt le ſymbole.
Si je ne t'avois vu, je croirois que les Dieux,
Pour réformer notre eſpèce frivole,
Sous cette forme-là t'ont placé parmi nous :
Quand à *Minerve* il plaît, ſon ſort eſt aſſez doux.

Mais *Minerve* toujours, ſait-elle inſtruire & plaire ?
Elle eſt ſouvent mauſſade, ſingulière,
Et ſon lugubre Oiſeau ne te reſſemble en rien.
Il chante mal, déteſte la lumière,
Eſt envieux, & ne fait pas le bien.

A CHAQUE inſtant ton eſprit nous éclaire.
Tes vaſſaux, tes voiſins, reſſentent de ton cœur,
Tous les jours des preuves touchantes ;
Tu répands par-tout le bonheur,
Et les vérités conſolantes ;
Et, ſans nous ennuyer, tu détruiſis l'erreur !

QU'EST-CE donc qu'un Hibou, qui paſſe en mélodie,
Le Roſſignol du *Pont*, le Cygne *Mantouan* ?
Qui des clairons, ou bien de la flûte de *Pan*,
Sait tirer la même harmonie ? . . .

SI l'on devient un Aigle en fixant le Soleil,
Sans doute, j'en ſuis un : j'oſai voir le génie,
Qui n'eut jamais, ni n'aura ſon pareil :
Qui de tous préjugés proſcrivit la manie ;
Qui des torts des Robins fut le Réparateur,
Et de l'humanité le conſtant Bienfaiteur ! . . .
C'eſt toi, qui planes ſeul ſur tout ce qui reſpire.

PAR le nom ſeulement, du double Aigle d'Empire,
Sous lequel mon état me range doublement,
Nous connoiſſons cet Oiſeau triomphant,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais, plus d'Aigle, que toi. La Nature épuiſée,
Pour former ton Etre divin,
Depuis long-tems s'eſt repoſée.
De Perroquets, à ramage malin,
De Geais & de Corbeaux, je vois bien des volières :

Mais l'on verra plutôt ſur les deux hémiſphères,
Deux Soleils luire en même tems,
Deux Mondes & deux Océans ;
Que l'on ne verra deux *Voltaires* (1).

(1) Voici ce que dit M. le Marquis *de Villette*, dans ſes Œuvres imprimées à Londres, 1784, in-12.

.... Voilà de petits vers qui arrivent au bout de ma plume, mais qui ne valent pas ceux que le Prince *de L**** vient d'adreſſer à M. *de Voltaire : Je ne ſais s'il y a beaucoup d'AUTRICHIENS de la trempe de celui-ci ? Il eſt difficile d'avoir plus d'eſprit, plus de piquant, plus d'originalité.* Le Maître l'a dit : ce ſont ſes propres paroles.

IMPROMPTU

DU MÊME AUTEUR,

Au Prince héréditaire, aujourd'hui Duc de Brunſwick, *qui lui montroit des vers que le Roi de Pruſſe avoit faits pour lui.*

Un grand Roi vous chanta, l'univers vous admire.
Adoré des vainqueurs, eſtimé des vaincus,
De Cythère & de Mars vous ſoutenez l'Empire,
A force de talens, de gloire ... & de C...

On pourroit joindre à ceci, plus d'une autre Production très-agréable, du même Auteur, où l'on trouve la même facilité, & auxquelles il n'attache d'autre importance que celle de ſon

amuſement, & celui de la ſociété dont il fait les délices.

La plaiſanterie ſuivante, qui a été produite dans le même eſprit, eſt une eſpèce d'eſquiſſe de ſon caractère, qui n'a pas trouvé de contradicteurs.

ÉPITAPHE DE M. LE PRINCE DE L***.

Ci-git.... Nenni : mais ci-gîra,
Dans ſoixante ans, ſi Dieu m'écoute,
Un Soldat, que rien ne redoute,
En paix, en guerre, *& cætera.*

Qui, tranquille au ſein de *Bellone*,
L'aimant & la bravant toujours,
L'Été, l'Hiver, le Printems & l'Automne,
Sous des drapeaux tiſſus par les Amours,
Ne connut jamais de beaux jours,
Que ceux que la Victoire donne (1).

(1) Tiré du Recueil ci-devant cité, page 115; que

Qui voit l'Original, & qui connoît l'Auteur,
Dira : L'un eſt bien peint, l'autre n'eſt point menteur.

D. L. P....

ſur ſon titre ſeul, pluſieurs perſonnes avoient imaginé devoir être bien triſte.

ANECDOTE PARISIENNE.

Du tems de la *Fronde* (c'eſt-à-dire de la *guerre de Paris*), l'Archevêque ayant recommandé, dans un Mandement, de ſe priver des Spectacles pendant le Carnaval, le bruit ſe répandit parmi le peuple, que l'*Antechriſt* venoit de paroître dans l'Orient : ce qui, ſuivant l'uſage, l'effraya beaucoup. Sur quoi, quelques mauvais plaiſans firent cette Chanſon :

I

Pécheurs & gens du monde,
Ecoutez-nous.
Vous, peuple de la *Fronde*,
Amendez-vous.

Et pour Dieu n'allez plus au bal,
De ce Carnaval,
Ni à l'Opéra.
O gué lan la lanlère,
O gué lan la.

2.

Gens de Robe & d'Epée,
Qui m'écoutez;
Et vous, troupe frisée
De beaux Abbés:
Croyez-moi, n'allez plus au bal,
De ce Carnaval,
Ni à l'Opéra.
O gué lan la, &c.

3.

Dames, & vous Bourgeoises,
Dedans Paris,
A tous venans courtoises,
Hors vos maris;
Croyez-moi, n'allez plus au bal, &c.

4.

Fermiers & Gens d'affaires,
De qui le gain
Cauſe tant de miſères,
Quittez ce train.
Croyez-moi, n'allez plus au bal, &c.

5.

Au Royaume de *Perſe*,
D'où, Dieu merci,
Bien longue eſt la traverſe,
Juſques ici;
Un Marmot, laid & biſcornu,
Au monde eſt venu;
Il nous en cuira!
O gué lan la, &c.

6.

Au jour de ſa naiſſance,
On vit en l'air,
Des ſignes d'importance,
Et maint éclair;

On y vit Livres défendus,
Même des pendus,
Pour ces Livres-là.
O gué lan la, &c.

7.

Une Eclipſe de lune,
En plein midi,
A la nuit la plus brune,
Fit paroli.
On vit certains petits Amans,
Faits en Cerfs-volans,
Que l'air emporta.
O gué lan la, &c.

8.

Ce n'eſt pas une fable,
Qu'on veut conter;
L'hiſtoire eſt trop croyable,
Pour en douter.
Car le Grand-Maître de *Saint-Jean*,
La tient d'*Iſpahan*,
Comme la voilà.
O gué lan la, &c.

9.

Le Bailli *de Noailles*,
Digne de foi,
De Paris à Verſailles,
Fut dire au Roi :
Sire, voici ce qu'on écrit,
Touchant l'Antechriſt,
Arrivé déjà.
O gué lan la, &c.

10.

L'Ambaſſadeur de *Malthe*,
Près de *Bagdet*,
Un jour faiſant faire alte,
A ſon bidet ;
Vit à terre un petit enfant,
Qui n'étoit pas grand,
Mais qui le ſera.
O gué lan la, &c.

11.

L'enfant, quoique ſans père,
Comme on prétend,
A la plus belle mère,
De l'Orient.

Elle eſt du ſang des grands Sophis ;
Mais de ſon cher fils,
Le Diable eſt papa.
O gué lan la, &c.

12.

Des marques de la *Bête* (r),
Il eſt pourvu :
En pointe il a la tête ;
Il eſt boſſu.
Il a la bouche de travers,
Et ſait tous les airs
De nos Opéra.
O gué lan la, &c.

13.

On dit qu'à Babilone,
Jamais n'eſt né
De Marmouſet ſi jaune,
Ni ſi tané.

(r) De l'*Apocalypſe*.

Il parle, il marche, il a des dents,
Et nombre d'enfans,
A l'âge qu'il a.
O gué lan la, &c.

14.

Il a nombreuſe ſuite,
Nombreux tréſors;
Tous les corps reſſuſcite,
Hors ceux des morts.
Il eſt grand Théologien,
Grand Magicien,
Grand *& cætera.*
O gué lan la, &c.

15.

Sans s'être fait inſtruire
Par les Savans,
Il a l'art de ſéduire
Petits & Grands.
Défendez-vous de ſes diſcours,
Beautés de nos jours,
Quand il vous verra.
O gué lan la, &c.

16.

Un certain Nouvelliſte
De ces cantons,
Dit qu'il eſt Janſéniſte,
Dans ſes Sermons;
Et qu'il a déja pervertis
Bon nombre de fils
Du grand *Loyola.*
O gué lan la, &c.

17.

Que ſans cérémonie,
Notre Paſteur,
De loin excommunie
Cet impoſteur;
Et lui défende en Carnaval
De courir le bal,
Et voir l'Opéra.
O gué lan la, &c.

NOTICE
SUR LE COMTE DE PLÉLO.

Louis-Robert-Hypolite de Bréhan, Comte *de Plélo*, Colonel d'un Régiment de ſon nom, né en 1699, étoit Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Dannemarck, lorſque *Staniſlas* fut élu, pour la ſeconde fois, Roi de Pologne, en 1733. Ce Prince ſe retrancha dans *Dantzick*, où une armée Ruſſe vint l'aſſiéger. Le Comte de *Plelo*, ôſa, avec 1500 François, attaquer 30,000 Ruſſes.

Il força trois de leurs retranchemens; mais accablé par le nombre, il fut percé de mille coups, le 27 Mai 1734, & le reſte de ſa troupe fut pris par les ennemis.

Il ſavoit qu'il périroit dans cette ex-

pédition aussi hardie que malheureuse : il l'avoit écrit au Ministère de France. Mais sa générosité & sa grandeur d'âme voyoient avec peine un Monarque infortuné, sur le point de tomber dans les mains des Russes.

Le Comte *de Plelo* joignoit à ses sentimens héroïques, l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie. Il avoit recueilli dans sa Bibliothèque, qui a passé à M. *le Duc d'Aiguillon*, son gendre, tout ce qu'il y a de plus curieux sur le Nord.

Il cultivoit même la poésie, avec succès : témoin, diverses pièces légères, très-ingénieuses & très-piquantes, répandues dans différens Recueils, dont la plus étendue est une Idylle, naturelle à la fois & pleine de finesses, sous le titre : *Manière de prendre les Oiseaux* qui se trouve dans le *Porte-feuille d'un homme de goût*, 3 volumes *in*-8°. Paris.

Nous avons en vain parcouru tous les

Recueils de vers imprimés, qui ſoient à notre connoiſſance, ſans y trouver la pièce ſuivante, qui nous a été communiquée manuſcrite, par une perſonne qui s'intéreſſe à notre Ouvrage, & comme étant du même Auteur : ce dont on verra la preuve dans cette lettre même, qui juſqu'ici n'a pas été connue autant qu'elle nous ſemble mériter de l'être. Sentiment que nous eſpérons ne pas voir démenti par tout Lecteur auſſi intelligent & auſſi déſintéreſſé que ſenſible.

LETTRE
A M. LE CHEVALIER ***.

A *Scoizbourg*, en Dannemarck, le 19 Août 1732.

A toi, le plus féal des nôtres,
Que nous chériſſons ſur tous autres,
Et qui, de ton côté, je crois,
Nous chéris comme tu le dois :
Mille grâces te ſoient rendues,
Grâces à toi juſtement dues,
Pour nous avoir tant amuſé
Par ta Lettre du mois paſſé ;
Et nous avoir informé comme
Tu ſais jouir du tems, en homme
Qui connois quel en eſt le prix ;
Changeant de gîte & de logis,
De goût, d'étude, & de Maîtreſſe,
Et de plaiſirs de toute eſpèce,
Selon que t'en prend le vouloir.

Oh ! que je me plais à te voir,
Tantôt ſous la treille ruſtique,

De ton boudoir philoſophique,
Parmi la laitue & le chou,
Traitant tout Citadin de fou;
Tantôt las de tel domicile,
Revenant en hâte à la ville,
Pour y brocanter, bouquiner,
Fronder, trotter, & lanterner;
Tantôt avec troupe choiſie,
T'enluminant de Malvoiſie;
Tantôt de Meſſer Cupidon
Suivant l'aventureux guidon,
Non de ce Cupidon mauſſade,
Aux yeux mourans, au teint malade,
Qui, de ſon martyre ennuyeux,
Tient toujours propos langoureux:
Mais bien de ce ſien autre frère,
Partiſan de la bonne chère,
Ami des Grâces & des Ris,
Bref, le digne fils de *Cypris*;
Tantôt chez la Gent Hiſtrionne,
Soit héroïque, ſoit bouffonne,
Rendant juſt ce à chaque trait,
Louant le beau, ſifflant le laid,
Enfin de gaillarde manière,
A tout tes goûts donnant carrière!

Oh! que j'aime à te voir auſſi,

Faisant quelquefois ton souci
Des Langues qu'ont parlé *Bocace*,
La Fontaine, *Milton*, *Horace*,
Ou pinceaux & burins en main,
Animant la toile & l'airain!...

Mais c'est trop allonger ma phrase,
Laissons souffler notre *Pégase*:
Aussi-bien, du train dont il court,
Je craindrois qu'il ne restât court.

Ménageons-le donc, en reprenant de tems en tems la prose, quand ce ne seroit que pour te dire, de plus d'une façon, que le détail de tes occupations nous a vraiment charmés. Eh! comment ne l'auroit-il pas fait? Nous t'y voyons par-tout,

A rien ne disant jamais non,
Joindre *Epicure* avec *Zénon*,
La folie avec la sagesse,
Le travail avec la paresse;
Et gardant un juste milieu,
Prendre de tout, de tout un peu.
Or, c'est-là comme il en faut prendre:

S'engorger, ne ſeroit l'entendre :
Car du nombre de nos déſirs,
Dépend celui de nos plaiſirs.

Mais autant que j'y puis connoître,
En quoi l'on voit le mieux paroître
Ton merveilleux diſcernement,
Et ſur quoi principalement,
On peut trouver le moins à mordre ;
C'eſt, à mon avis, ce bel ordre
Que ton eſprit judicieux
A mis, pour que force vin vieux,
Soit de *Rivière* ou de *Montagne*,
Soit *Auvillé*, *Nuis* ou *Chaſſagne*,
Dans ta cave bien enſablé,
Se trouvât toujours raſſemblé !

Avec proviſion pareille,
Le cœur gai, la face vermeille,
Tes jours, filés de ſoie & d'or,
Egaleront ceux de *Neſtor*.

Enfin, mon cher Chevalier, tout ton train de vie nous a paru ſi aimable, que nous nous ſommes preſque vus ſur le point de te l'envier : nous cepen-

dant les perſonnes du monde les moins jalouſes du bonheur d'autrui, & les plus contentes de leur ſort.

Je t'avouerai du moins, pour ma part, que je me ſuis écrié plus d'une fois en y penſant :

Quand donc, devenu Caſanier,
Reverrai-je mon Chevalier ?
Quand, abjurant toute Ambaſſade (1),
Irai je manger ſa ſalade ?
Quand pourrons nous, en plein repos,
Tenir tous deux de ces propos,
De ces propos charmans que tiennent
Honnêtes gens qui ſe conviennent,
Lorſqu'au fond de quelque réduit,
Ils ſont enſemble loin du bruit,
Ou, qu'à la lueur des bougies,
Joyeuſement ils font orgies ?

Mais, hélas! cet heureux retour,
Semble s'éloigner chaque jour;
Et chez les *Gothes* je m'imagine
Qu'on veut que nous prenions racine.

(1) Ce vers ſeul ſuffit pour déceler l'Auteur de cette Lettre.

Juſtes Dieux ! le ſouffrirez-vous ?
Que Créatures comme nous,
Créatures, ne vous déplaiſe,
A qui tant ſiéroit d'être à l'aiſe,
Sans plaiſirs, ſans amuſemens,
Paſſent les plus beaux de leurs ans,
Chez des peuples que vous maudites,
Au même inſtant que vous les fîtes ?

L'invective te paroîtra peut-être violente ? Elle l'eſt, dans le fond. Car ſi les neiges, les glaces & les brouillards qui règnent ici me l'ont arrachée, il eſt auſſi de la juſtice de ne point paſſer ſous ſilence tous les agrémens dont on y jouit dans la belle ſaiſon.

Je vais donc te décrire les délices de notre ſéjour ; mais il faut, avant tout, s'il te plaît, te bien effacer de l'imagination,

Ces ſuperbes Palais, de royale ſtructure,
Où l'adreſſe & l'orgueil brillent de toutes parts ;
Et ces vaſtes Jardins, où l'on voit la Nature
Obéir en cent lieux aux caprices de l'art.

Car nous n'avons rien de pareil à te préſenter chez nous ; & tout ce qui s'y rencontre, à l'exception d'un toit de chaume, & de quatre méchantes murailles de terre, eſt le pur ouvrage de la nature. Tu verras tout-à-l'heure, ſi elle fait ſon métier, quand je t'aurai fait connoître tous les tenans & les aboutiſſans de la maiſon.

Je voudrois bien d'abord te dire
Dans quel ſiècle, & ſous quel empire,
On en jetta les fondemens.
Mais les titres & documens
Par où j'aurois pu m'en inſtruire,
Sont perdus depuis nombre d'ans.

Et nous nous trouvons, à l'égard de notre chaumière, préciſément dans le même cas où les Aſſyriens, les Mèdes, & les Egyptiens, ſe trouvoient par rapport à la fondation de leurs Empires, c'eſt-à-dire, qu'il ne nous reſte plus que des conjectures, des doutes, & des contradictions, d'où ſe ſont inſenſible-

ment

mens formées différentes hypothèſes, toutes plus incertaines les unes que les autres .... Je te rapporterai ſommairement les principales :

Les uns, en jugeant ſur la mine,
Font remonter ſon origine
Juſques aux jours de l'Age d'or,
Où les mortels, ſimples encor,
Et contens du ſeul néceſſaire,
Ne ſe conſtruiſoient un repaire,
Que pour dormir tranquillement,
Sans craindre la pluie ou le vent.

D'autres ne pouvant ſe figurer qu'une auſſi chétive maiſon ait réſiſté à un ſi long eſpace de tems, tandis que les ronces cachent juſqu'aux veſtiges de Nynive & de Babylône, deſcendent plus bas, & prétendent qu'elle fut bâtie vers le dix huitième ſiècle de l'Ere Chrétienne, par des Pâtres qui vouloient faire une étable. Pour moi, j'ai dans la tête, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de les concilier; & je vois aſſez

d'apparence à ce que l'édifice en queſtion ait été la demeure de quelque Patriarche, tel, par exemple, que *Magog* ou *Gomer*, arrière-petit-fils de *Noé*, dont les peuples du Nord ſe diſent deſcendus en ligne directe. Enſuite de quoi, & après de longues révolutions, les Bergers l'auront tourné à leur uſage, en y faiſant ſeulement quelques réparations & changemens à leur mode. Quiconque viſiteroit les lieux, ne trouveroit peut-être pas ce ſentiment dénué de vraiſemblance, ſur-tout, ſi l'on conſidère que,

Tout y reſpire en même tems,
Et les mœurs de nos vieux parens,
Et certain air de bergerie,
Dont on ſe ſent l'ame attendrie.

D'ailleurs, quelques traditions qui ſubſiſtent encore parmi les bonnes gens du pays, & quelques vieilles inſcriptions en lettres *Runiques*, que perſonne

ne ſauroit lire, favoriſent merveilleuſement mon ſyſtème. Quoiqu'il en ſoit, & ſans m'arrêter au paſſé, voici notre Louvre tel qu'il eſt aujourd'hui :

Tu ſais déjà que ſur ce Louvre,
Eſt un toit que le chaume couvre;
Et tel toit t'a dû préparer
A ne pouvoir point t'égarer
Dans les détours & les dédales
De cent chambres, ſallons ou ſalles :
Auſſi, de l'un à l'autre bout,
Nous avons huit pièces en tout.

La première eſt pour la marmite;
A côté ſe tient notre ſuite,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Toujours gaillards comme pinçon :
Car chez Maîtres d'humeur joyeuſe,
Rarement eſt ſuite pleureuſe.

Plus loin eſt un endroit obſcur,
Contre tout bruit aſile ſûr,
Partant, cher au Dieu taciturne
Qui préſide au repos nocturne.

C'eſt là que deux de tes amis

Ont coutume, toutes les nuits,
D'offrir un ample ſacrifice
A cette Déité propice.

Bien eſt-il vrai, qu'un autre Dieu
Qui les va ſuivant en tout lieu,
Franc lutin, ennemi du ſomme,
Souventes fois vient au bon-homme
Dérober quelques grains d'encens....

Mais chut!... Je vois que tu m'entends!
Paſſons ailleurs: ce ſont-là choſes
Qui, pour Muſes, ſont lettres cloſes.

De la chambre à coucher donc, on entre, d'un côté, dans un bouge, qui me ſert de cabinet, & de l'autre, dans une pièce que tu es le maître de nommer comme tu voudras: car elle eſt, tout à la fois, ſalle à manger, chambre d'aſſemblée & Chapelle. Comme l'on n'y dit cependant la Meſſe qu'une fois par ſemaine, au lieu que l'on y fait régulièrement trois ou quatre repas par jour, je croirois que le nom de ſalle

à manger ſeroit celui qui lui conviendroit le mieux.

Le ſurplus de la maiſon eſt occupé par quelques Domeſtiques, & ne contient rien de curieux : ainſi tu ne me ſauras pas mauvais gré de t'en épargner la deſcription.

Je ne veux pourtant oublier
A te parler de l'eſcalier ;
Puiſque ſur ſon architecture,
Ses ornemens & ſa tournure,
Les Connoiſſeurs n'ont pu trouver
Rien encore à déſapprouver.

Et la raiſon de cela eſt, que nous n'en avons point; tout notre domicile conſiſtant en rez-de-chauſſée, y compris, chambre, écuries, cour & jardin.

Cette cour, au reſte, ne diffère en rien des autres cours biſcornues, crottées & raboteuſes que tu peux avoir vues ailleurs; & ce qu'elle a de plus remarquable, eſt de donner entrée

Dans une petite prairie,

Où, sur l'herbe verte & fleurie,
Vingt moutons vont toujours sautant,
Bondissant, bêlans & broutant;
Sans penser (car chez gent moutonne,
Qui vit jamais penser personne?)
Que dûment gras & séjournés,
Leur destin veut qu'ils soient mangés!

Tel est, mon cher Chevalier, l'intérieur de notre hermitage.... Passons présentement aux dehors. Ils pourront te dédommager, j'espère, de tout le rustique que tu viens de voir.

Le premier objet vers lequel je te conduirai, sera la Mer, comme se trouvant la plus proche de nous. Notre porte n'en est qu'à soixante pas: distance qui, à la vérité, seroit trop courte, si nous avions à faire

A cet Océan, de qui l'onde,
Toujours mugit & toujours gronde,
Et qui, par ses transports mutins,
Fait enrager tous ses voisins.

Mais, par bonheur, notre Baltique,

Eſt perſonne plus pacifique.

On ne la voit point, à grand bruit,
Deux fois par jour quitter ſon lit,
Pour s'en aller courir le monde,
D'une maniere vagabonde,
Et puis, avec même fracas,
Revenir ſoudain ſur ſes pas:
Ni jamais ſur ſa rive heureuſe,
Ne ſouffla cette biſe affreuſe,
Qui change en arides déſerts
Le rivage des autres mers.

Ici, par-tout, Villes, Villages,
Maiſons, Châteaux, Prés & Bocages,
Lieux de plaiſir & de repos,
S'avancent juſqu'aux bords des flots,
Ainſi qu'on les voit, à centaine,
Border les rives de la *Seine*.

Malgré cependant cet air doux & débonnaire, je ne voudrois pas, je t'aſſure, m'y fier, que de bonne ſorte, car elle eſt auſſi méchante qu'une autre quand elle s'y met. Mais comme nous nous en tenons à la conſidérer de deſſus

terre, ſes petites humeurs ne ſervent qu'à nous fournir un aſpect d'autant plus agréable qu'il eſt plus diverſifié. Ici, aucune de ces incommodités qui ſe rencontrent preſque par-tout ſur les bords de la Mer, & nous y jouiſſons d'une vue dont je doute que le monde entier ait la pareille. Ailleurs, il faut ſe contenter d'une vaſte étendue d'eau où l'œil ſe perd, de quelques rochers battus de vagues, & de loin en loin, de quelque malheureux navire qu'on a ſouvent bien de la peine à diſtinguer. Ici, du pas de notre porte, de notre ſalle à manger, de notre jardin, & de preſque tous les coins de notre habitation, il n'y a point de jour que nous n'ayons le plaiſir de voir, au moins, une cinquantaine de vaiſſeaux, avec quelque choſe de différent & de particulier, ſoit dans la ſtructure, dans la route, ou dans l'objet qui les conduit. Là, ce ſont des barques de Pêcheurs, ici des

navires marchands ; l'un part, l'autre arrive.

L'un porte en ſes vaſtes entrailles,
Maiuts tonneaux & maintes futailles,
De ces vins durs, pâteux & plats,
Dont le Nord purge nos climats ;
L'autre de chez les Antipodes,
Amène encens, poivre & pagodes,
Celui-ci regagne le port :
L'heureux matelot ſur ſon bord,
Pouſſe en l'air mille cris de joie,
Que bien au loin l'écho renvoie ;
Cet autre, au gré des vents légers,
S'en va courir mille dangers :
Autour de ſa maſſe peſante,
Ecume l'onde menaçante.

Enfin, ſans me jeter dans un détail, qui ne finiroit pas, imagine-toi que tous les bâtimens qui vont dans le Nord, ou qui en reviennent, ſont obligés de paſſer en revue devant nous : le Détroit *du Sund*, ſur lequel nous ſommes ſitués, étant la ſeule porte par laquelle ils doivent néceſſairement

entrer ou ſortir ; & joins à cela, que ce Détroit n'ayant guère que quatre lieues dans ſa plus grande largeur, il ne ſauroit preſque nous y échapper une ſeule chaloupe. Mais ce n'eſt pas là tout : ſi nous ſommes raſſaſiés de vaiſſeaux, nous pouvons choiſir entre deux Royaumes, la Suède & le Dannemarck, ſur lequel nous voulons repoſer notre vue.

Le premier nous préſente en face ſes villes de *Landſcrone* & *d'Elſimbourg*; le ſecond, celle *d'Elſeneur*, avec une partie de celle de *Copenhague* ; le tout ſemé de part & d'autre, dans les intervalles, des colliines, des hameaux, & de tout ce qui pourroit, comme je te l'ai déjà dit, orner les bords de nos plus belles rivières. Afin même qu'il ne manque rien à une ſi riche perſpective, nous découvrons encore une petite Iſle qui s'élève dans la Mer, à environ deux lieues de nous. On la nomme *Huéne*,

& ç'a été autrefois la demeure du fameux *Tycho-Brahé*.

C'eſt là que ce divin Génie,
Sous les auſpices d'*Uranie*,
Avoit établi ſon ſéjour.
Là ſe remarquoit cette Tour
Aux Aſtres par lui conſacrée,
D'où, perçant la voûte éthérée,
Il tenta de voler aux Dieux
Le ſecret de l'ordre des Cieux.

C'eſt-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, que ce fut dans ce lieu qu'il compoſa ſon Syſtème du Monde, & qu'il bâtit le château *d'Uranisbourg* avec ce fameux Obſervatoire de *Stellebourg*, dont les deſcriptions nous donnent une ſi belle idée. Si l'on s'en rapporte à ce qu'elles diſent, l'Iſle *d'Huéne* étoit l'aſyle, ou plutôt le temple des Arts ; car outre les endroits deſtinés aux études Aſtronomiques, on y voyoit auſſi des laboratoires, des manufactures mêmes, & des ateliers en

différens genres, tous si bien disposés, que sans se gêner dans aucune de leurs fonctions particulières, ils concouroient tous au bien commun de se perfectionner les uns les autres par une étroite correspondance. Il n'y avoit pas jusqu'aux Muses badines ou graves, qui n'eussent là leur place. Mais ce qui m'en avoit touché davantage, c'est que le Maître du lieu, continuellement entouré d'une foule de disciples, que sa réputation lui attiroit de tous côtés, n'épargnoit rien pour leur faire rencontrer, dans sa retraite, toutes les douceurs & les commodités de la vie, en même tems qu'il leur faisoit trouver dans sa conversation & dans ses lumières, tous les secours qui pouvoient leur applanir les chemins des sciences les plus relevées. C'étoit par-tout des promenades, des jardins & des bosquets charmans.

Tel on nous peint dans les vieux âges,
Les *Socrates* & les *Platons*,

Sous de délicieux ombrages,
Donnant leurs ſublimes leçons.

Il eſt vrai, qu'à la honte du pays, ou pour mieux dire, de la Nation, on ne laiſſa pas long-tems ce Grand-Homme en poſſeſſion d'un loiſir auſſi noble & auſſi bien employé. Il ſe vit dépouillé de ſon Iſle, forcé peu après, de quitter ſa patrie; & l'on pouſſa la barbarie juſqu'à faire abattre tout ce qu'il avoit fait conſtruire; de ſorte,

Qu'il n'en reſte aucun fondement;
Et qu'à peine aujourd'hui, ſous l'herbe,
D'une demeure ſi ſuperbe
Reconnoît-on l'emplacement!...

Mais malgré toute la furie,
Qu'ont exercé contre ces lieux
L'injuſtice & la barbarie,
Ils reſteront toujours fameux:
Toujours, de leur antique gloire
Ils rappelleront la mémoire;
Et toujours, à leur ſeul aſpect,
On ſera ſaiſi de reſpect.

C'eſt du moins ce qui nous arrive, chaque fois que nous tournons les yeux de leur côté, & ce qu'on éprouve bien plus ſenſiblement encore quand on les voit de près, comme nous fîmes, ces jours paſſés. Je ne ſais même s'il n'y a pas quelque choſe à gagner dans l'état où ils ſont, & ſi en général un air un peu délabré ne ſied pas mieux à des endroits célèbres, que s'ils étoient encore dans tout leur luſtre. Car alors l'imagination (grande embelliſſeuſe de ſon métier)! travaille ſeule à nous les peindre, & ne manque guère à leur prêter des charmes, que peut-être ils n'ont jamais eu.

Mais c'eſt t'entretenir trop long-tems de *Ticho-Brahé* & de ſon Iſle. Laiſſons-les là; & pour n'y plus penſer, enfonçons-nous dans le bois.

Ce bois, où nous entrons de notre

jardin, eſt un parc de quatre à cinq lieues de tour :

Où parmi mainte & mainte route,
Qui ſous les pas viennent s'offrir,
A chaque inſtant l'on eſt en doute
De celle que l'on doit choiſir.

Là, c'eſt un vallon, frais & ſombre,
Séjour du ſilence & de l'ombre,
Auquel on ſe laiſſe charmer.

Plus loin, c'eſt un lieu, dont la vue,
Perçant une longue avenue,
Dans la mer ſemble s'abymer.

D'autres côtés, autres délices,
Tapis de fleurs, gazons épais,
Buiſſons touffus, réduits propices
A cacher d'amoureux ſecrets.

En un mot, veut-on du riant, du magnifique? Veut-on rêver à ſon aiſe? Veut-on voir bondir devant ſoi des troupeaux de daims & de chevreuils? Il n'y a qu'à ſouhaiter, tout s'y trouve.

Je pourrois, au reſte, en m'écartant

un peu dans le voiſinage, te montrer encore des lacs, des ruiſſeaux, des prairies, avec deux maiſons royales, dont l'une n'eſt qu'à une demie-lieue de nous. Mais je craindrois que cela ne nous menât trop loin; car il me ſemble t'en avoir dit aſſez pour une fois.

Figure-toi donc de nous voir vivans au milieu de ces beautés, de cette façon unique dont tu ſais que nous vivons par-tout?... Et juges ſi tout cela joint enſemble, ne doit pas rendre tôt ou tard, notre ſolitude, une des principales raretés du Nord, comme elle en eſt déjà un des plus agréables? Pour moi, je me repréſente d'avance, un nombreux concours de voyageurs & d'étrangers y venant en pélerinage de toutes parts, à-peu-près comme on alloit à *l'Arc des Loyaux-Amans*, dans le ſiècle des *Amadis*, & comme l'on a été depuis à *la Fontaine de Vaucluſe*, & ſur les bords *du Lignon*.

On commencera d'abord, par les mettre, en peu de mots, au fait de notre Hiſtoire.....C'eſt-là (leur dira-t-on)

C'eſt dans ces champêtres aſiles,
Qu'ont vécu, pendant quelque tems,
Deux époux, heureux & tranquilles,
Moins époux, il eſt vrai, qu'amans!

C'eſt là, que ſous un ciel barbare,
Embelli ſeulement pour eux,
Ils goûtoient le bonheur ſi rare,
D'être aimés autant qu'amoureux!

Là, dans une paix ſans pareille,
Leur cœur, toujours pur & ſereiu,
N'avoit ni remords ſur la veille,
Ni ſoucis ſur le lendemain.

Là, dans la joie & l'innocence,
Au milieu des jeux & des ris,
Leur ſeul regret étoit l'abſence
D'un Chevalier de leurs amis.

Là, faiſant leur unique affaire
De bénir leurs heureux liens,

Tout, jusqu'aux bords de l'onde amère,
Y ramenoit leurs entretiens :
Calme, ils y rencontroient l'image
Des charmans & paisibles jours
Que leur donnoit sur ce rivage,
Le plus fortuné des Amours.
Une tempête épouvantable,
Soudain, troubloit-elle les flots ?
Hélas ! disoient nos deux héros,
Ce n'est là rien de comparable
A ce qu'éprouveroient nos cœurs,
S'ils se faisoient jamais l'outrage
De concevoir le moindre ombrage
Sur leur mutuelles ardeurs ! ....

Mais épargnons-nous cette idée :
Qu'a de commun cet élément
Avec nos feux & leur durée ?
Son partage est d'être inconstant :
Chacun a son destin à suivre.
Le nôtre est de ne point changer,
Et de plutôt cesser de vivre,
Que de cesser de nous aimer.

Ce sera ainsi qu'on leur rappellera quelques-uns de nos discours ordinaires en les conduisant en même-tems vers

les lieux où nous avions coutume de les tenir.

On les menera, ſur-tout, dans le bois; & on leur y fera voir pluſieurs arbres chargés de chiffres, de vers, & autres pareilles gentilleſſes de notre façon. Comme, d'ailleurs, ce qui regarde des gens auſſi ſinguliers que nous, ne peut être indifférent, on leur contera auſſi comment, pour varier nos plaiſirs, nous nous amuſions, tantôt à lire, tantôt à bâtir quelques méchantes rimes dans le goût de celles-ci; tantôt à faire des expériences de phyſique, dont aucune ne nous réuſſiſſoit, parce que nous nous y prenions toujours de travers; tantôt à nous aller promener ſur l'eau; tantôt à cueillir des fleurs dans les champs; tantôt à jetter du pain à nos poulets, à pacifier les différens de nos chiens & de nos chats, & le plus ſouvent à ne rien faire du tout. Enfin,

continuera-t-on, en leur montrant toute notre habitation en général :

Là, jamais on ne se fâchoit ;
Là, jamais on ne s'ennuyoit ;
Là, jamais sur quoi que ce soit,
Différente humeur on n'avoit ;
Là, toujours on rioit, chantoit,
Dansoit, jasoit & folâtroit ;
Jamais on ne se séparoit ;
Ou quand séparé l'on étoit,
De se rejoindre on désiroit,
Et nouveaux plaisirs on goûtoit.

Là, sans cesse, on se répétoit,
Que l'un & l'autre l'on s'aimoit,
Plus qu'Amans n'avoit jamais fait ;
Et puis toujours il se trouvoit
Que l'un & l'autre on s'adoroit,
Quatre fois plus qu'on ne croyoit,
E. mille plus qu'on ne disoit !

Ensuite, le Gardien du lieu, qui, sans doute, sera un personnage consommé dans sa profession, ajoutera, d'un ton grave :

Jeunes cœurs, évitez ces lieux !

Et de l'air que l'on y reſpire,
Craignez l'aſcendant dangereux!
L'on s'y trouble, l'on y déſire,
On y languit, on y ſoupire,
On y brûle de mille feux.

Mais pour cette égale tendreſſe,
Entre l'Amant & la Maîtreſſe,
Qui peut ſeule combler vos vœux;
Pour cette conſtance, à l'épreuve
De la jouiſſance & du tems;
Pour cette flâme toujours neuve,
Ces tranſports ſans ceſſe croiſſans,
Et cette paix aimable & pure,
Dont je vous ai fait la peinture,
Nos bonnes gens, en vérité,
Avec eux ont tout emporté!

Voilà, mon cher Chevalier, comme on parlera de nous & de notre gîte, dans les tems à venir, & par où actuellement tu me permettras de prendre congé de toi. Un autre te demanderoit pardon, peut être de la longueur de cette lettre: mais pour moi, je m'en garderai bien! Si elle t'a ennuye, quelques mots d'ex-

cuſe n'obtiendroient pas ma grace ; ſi elle t'a diverti, comme je le ſouhaite, ce ſeroit un verbiage inutile.

Adieu donc, ô loyal ami,
Que nous n'aimons pas à demi,
Et que nous croyons, en revanche,
Qui nous aime d'amitié franche,
Ainſi que, pour gens comme nous,
De s'entr'aimer il eſt ſi doux !

N. B. L'Editeur de ce Recueil, en reliſant cette Lettre, où toute la chaleur des ſentimens ſe trouve jointe à la facile élégance & aux grâces du ſtyle convenable à ce genre de Poéſie, s'attendriſſoit ſur le ſort de ſon aimable Auteur ; lorſqu'il ſe ſentit preſque conſolé par la réflexion ſuivante, & qu'il a cru devoir tenter d'exprimer ainſi :

Aux mânes du Comte DE PLELO.

Pleuré, même par la Victoire,

Et content de la mériter,
Pour vivre à jamais dans l'Hiſtoire,
Tu mourus au ſein de la Gloire,
Phélo!... Dois-je te regretter?

LE GÉNÉREUX ENNEMI,

ANECDOTE HISTORIQUE,

Concernant M. de la Motte-Piquet.

CE n'eſt point à la gloire de M. de *la Motte-Picquet* (1), dont les ſervices éclatans qu'il a rendus, dans la dernière guerre, tant à la France qu'au Commerce, ſont univerſellement connus, que cet article eſt conſacré. C'eſt à un illuſtre Marin étranger, ſon rival dans la même carrière, ſur lequel M. *de la Motte* venoit de remporter un avantage ſignalé, que nous croyons de-

(1) Lieutenant général des Armées du Roi, Chevalier, Grand-Croix de l'Ordre Royal & Militaire de *Saint-Louis*, & de l'Ordre de *Cincinnatus*.

voir

voir un tribut de louange, on ne ſauroit plus légitimement acquis.

Mais pour mettre le Lecteur à portée de bien apprécier le procédé de ce généreux ennemi, nous ne pouvons nous diſpenſer de rendre compte, en peu de mots, de ce qui l'a occaſionné.

Le 18 Décembre 1779, M. *de la Motte*, arrivé le 21 du même mois, à la Martinique (1), avec trois autres vaiſſeaux du Roi, *le Diadême*, *le Refléchi* & *le Magnifique*, tous dans le plus mauvais état, & ſur-tout le dernier, qui étoit prêt à couler bas, ayant eu connoiſſance d'un convoi venant de *Marſeille*, eſcorté par *l'Aurore*, frégate de 32 canons, & pourſuivi par une eſcadre Angloiſe, de 14 vaiſſeaux de ligne, une frégate & une corverte,

(1) Nous tenons cette Relation de l'un des Officiers de l'Eſcadre, témoin du combat dont il s'agit.

ſe voyoit, avec une eſpèce de déſeſpoir, dans l'impuiſſance de le ſecourir.

Il n'avoit alors en rade que *l'Annibal*, qu'il montoit, *le Vengeur* & *le Reſféchi*; mais qui avoient à peine la moitié de leurs équipages, partie de leurs voiles déverguées, & *le Vengeur*, manquant abſolument de poudre.

Cependant M. *de la Motte* appareille, en filant ſur ſes ancres, & porte directement ſur l'ennemi, à qui la hardieſſe de cette manœuvre en impoſe. Quelques tems après, ſes deux camarades le ſuivent : le combat commence vers deux heures après midi, & ne finit que vers la minuit ; & les Anglois retirés, M. *de la Motte*, après avoir tiré plus de 500 coups de canon, & en avoir eſſuyé 1200, regagne ſon mouillage.

Il avoit d'abord eu affaire à 5 vaiſſeaux en même tems, chacun en particulier auſſi fort que le ſien, ſans avoir

eu que trois bleſſés, & lui légèrement à la cuiſſe gauche, tandis que l'ennemi a avoué que *l'Annibal* lui avoit tué un Capitaine Commandant, quatre autres Officiers, & huit hommes d'équipage.

M. *de la Motte*, ainſi qu'il le dit hautement, ne s'étoit flatté que de ſauver quelques bâtimens du convoi. Mais ſa valeur & ſon intelligence, ſecondées par ſes Camarades, l'avoient mis en état de ſauver la frégate même, ainſi que tous les bâtimens marchands que l'ennemi n'avoit pas encore eu le tems de prendre, au moment qu'il avoit appareillé & marché à lui.

C'eſt ſur cette action, que le Commandant de l'eſcadre Angloiſe, en répondant à une lettre que M. *de la Motte* lui avoit écrite, au ſujet des priſonniers François qui, précédemment étoient au pouvoir des Anglois, lui a envoyé celle-ci.

LETTRE
DE L'AMIRAL PARKER,
A M. DE LA MOTTE-PIQUET.

Du 28 Décembre 1779.

MONSIEUR,

J'AI reçu la Lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire, par le *Petit St. Michel.*

Quoiqu'il y ait ſi peu de tems que vous m'avez enlevé une frégate & pluſieurs autres bâtimens, je ne puis m'empêcher de vous eſtimer & de vous admirer. La conduite que Votre Excellence a tenue dans l'affaire du 18 de ce mois, juſtifie pleinement la haute réputation dont vous jouiſſez parmi nous; & je vous

assure que je n'ai pu, sans envie, être témoin de l'habileté que vous avez fait voir dans cette occasion. Nos inimitiés sont passagères, & dépendent de nos Maîtres : mais votre mérite a gravé dans mon cœur la plus grande vénération pour vous.

Je prendrai, Monsieur, le plus grand soin, pour que vos *Parlementaires* & vos prisonniers soient bien traités ; & je saisirai toujours, avec plaisir, les occasions qui pourront se présenter de vous donner des preuves de l'admiration & de l'estime avec lesquelles je suis

de Votre Excellence, &c. &c.

N. B. L'Editeur saisit aussi cette occasion, pour prouver à quelques personnes à qui les éloges semblent tou-

jours exagérés, que les quatre vers suivans, qu'il a faits, en qualité de bon François, pour le Portrait de M. *de la Motte-Piquet*, ne sont pas dans le cas d'avoir mérité ce reproche :

Marin, dès ta première aurore,
Guerrier, cher même à tes rivaux,
La France sait ce que tu vaux,
Et l'Angleterre mieux encore !

D. L. P.

Au même, lorsqu'il fut nommé Chevalier-Grand-Croix de l'Ordre Royale & Militaire de Saint-Louis.

Guerrier, cher aux Marins, au Commerce, à *Bellone*,
Ce prix de la valeur, que t'accorde un grand Roi,
Honore également, & par la même loi,
Celui qui le reçoit & celui qui le donne.

Par le même.

LA COURTISANE INFORTUNÉE,

Anecdote Flamande.

Il y a dix ans, au plus, que l'Editeur de ce Recueil, en rentrant à *Bruxelles*, entre midi & une heure, après un mois d'abſence, vit ſa voiture arrêtée par un grand concours de monde, qui précédoit & ſuivoit la Maréchauſſée, conduiſant au ſupplice une criminelle.

Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit en elle une femme de 27 à 28 ans, grande, bien faite, d'une figure, dont l'horreur de ſa ſituation n'empêchoit pas qu'on n'entrevît des traits faits pour intéreſſer en ſa faveur, & pour comble de ſingularité, couverte de la tête aux pieds, d'un *Pantalon de ſatin blanc !*

On juge bien qu'en arrivant chez lui, ſon premier ſoin fut de chercher des éclairciſſemens, tant ſur le crime de cette femme, que ſur la cauſe de l'étrange habillement ſous lequel elle alloit ſubir ſa ſentence ?

Je ſuis en état de vous ſatisfaire ſur ce ſujet, lui dit un homme de Juſtice, de ſa connoiſſance, comme ayant été témoin de ſon interrogatoire au premier Tribunal, dont la ſentence fut hier, confirmée au Conſeil Souverain de *Brabant*.

Pour abréger (dit-elle au Juge, d'un ton ferme, quoique décent) des procédures, dont la lenteur ſeroit pour moi pire que la mort même; daignez, Monſieur, entendre mon hiſtoire ?.... Vous ne me verrez en rien diſſimuler, ſauf ce qui touche ma naiſſance, qui vous importe peu, ſans doute, mais dont les tortures les plus affreuſes ne pourroient m'arracher le ſecret.

J'avois 16 ans, au plus, qu'après avoir été la victime d'une ſéduction dont il eſt peu d'exemples, arrivée à Paris, ſous un autre nom que le mien, les mains dans leſquelles je tombai, achevèrent d'autant plus aiſément de creuſer l'abîme d'où je ne pus jamais me retirer, que mon inexpérience, jointe au défaut de tous ſecours, ſembloient m'en interdire juſqu'à l'eſpoir même!

Après avoir paſſé par tous les degrés d'une vie auſſi malheureuſe que coupable, & dont les détails ne ſe préſument que trop aiſément, victime d'une maladie que la misère aigriſſoit encore, un homme du commun, il eſt vrai, c'eſt-à-dire, un des Cochers du feu *Prince de Conty* (& le ſeul homme que j'euſſe vraiment aimé) vint m'offrir des ſecours au moyen deſquels je revins à la vie, que je jurai de lui conſacrer toute entière.

Pour comble de bonheur, un billet

de Loterie, qui me valut dix mille livres, me mit en état d'acquitter ma reconnoiſſance envers mon amant; & la paſſion que nous conçûmes l'un pour l'autre, s'accrut bientôt au point, non-ſeulement de ne plus vivre déſormais que pour nous ſeuls, mais en renonçant, ſans retour, à nos égaremens mutuels, de nous unir, à jamais, par un lien ſacré, que nous jurâmes de reſpecter, juſqu'à dévouer notre vie même à la vengeance de celui des deux qui ſe trouveroit convaincu d'en avoir violé la loi. J'ôſe même affirmer, Monſieur, & le défunt en convenoit, que ce devoir, à partir de cet inſtant (bien que le retour de ma ſanté m'eût procuré plus d'une offre, que mes refus rendoient encore plus preſſantes), fut toujours un plaiſir pour moi!

Tous deux heureux, en un mot, dans un état de médiocrité, qui nous mettoit au-deſſus des beſoins, rien ne

troubla notre bonheur, que la mort du Prince auquel étoit attaché mon mari, & qui tout-à-coup emporta la moitié de notre petit revenu. Sur quoi M. *le Comte* ***, que mon époux avoit autrefois ſervi, s'étant offert à lui procurer une place de Cocher, en ſecond, chez *Son Alteſſe Royale le Prince Charles*, nous nous déterminâmes à partir pour *Bruxelles*, où j'employai les fonds qui nous reſtoient dans un petit commerce, en attendant la réuſſite de ce dont le Comte nous avoit flattés.

Mais l'oiſiveté (ſource affreuſe de tous les vices)! & le défaut d'amuſement, ayant bientôt attiré mon mari dans les Guinguettes des Fauxbourgs, le bruit d'une infidélité qu'il m'y faiſoit, étant parvenu juſqu'à moi, me mit dans un état qui lui fit craindre pour ma vie... Mais ſon repentir me parut ſi ſincère, qu'après lui avoir vi-

vement rappelé notre *convention*, je me laissai fléchir : mais en lui protestant, qu'au cas qu'il y manquât de nouveau, rien ne m'empêcheroit de l'accomplir.

Hélas ! le traître me trompoit encore... Et je fus assez lâche pour lui pardonner cette nouvelle trahison.

Mais ayant appris depuis peu, non-seulement qu'il me manquoit sur nouveaux frais, mais qu'après m'avoir volé ce que j'avois d'argent & de bijoux, son projet & celui de ma rivale, étoit de partir nuitamment pour Paris, rien ne put me calmer, ni différer ma vengeance. Dès la nuit même, pendant son premier sommeil, elle fut accomplie, & sa propre épée m'y servit d'instrument.

J'aurois pu me sauver, j'avois au moins quatre heures devant moi : j'avois, à ce dessein, congédié ma domestique, & j'aurois été bien loin de

Bruxelles, avant qu'on y connût mon crime.

Mais, à la vue du ſang de mon époux, de ce ſang, ſortant à gros bouillons de ſa bleſſure, & pour lequel j'aurois, deux mois auparavant, vu ſans regret répandre tout le mien..... Saiſie d'horreur, & perdant toute eſpèce de ſentimens, je ne revins, quelque temps après à la vie, que pour le voir expirant dans mes bras !

Sur quoi, ma main, en reprenant le ſanglant inſtrument de ma vengeance, alloit le plonger dans mon ſein,..., lorſque, m'arrêtant tout-à-coup : Non ! dis-je, non ! Ce ſupplice ſeroit trop doux : le plus cruel ne ſauroit l'être aſſez, pour expier un tel forfait.

Vous ſavez le reſte, Monſieur, continua la criminelle, en s'adreſſant au Juge. Sans retour, affermie dans une réſolution, qui ſembloit adoucir, en quelque façon, l'affreux tourment de

mes remords, je ne ſongeai pas un inſtant à quitter le corps de ma victime, juſqu'à celui que la Juſtice eſt venue s'emparer de celle qui n'implore d'elle aujourd'hui, que de hâter la peine due au plus horrible des forfaits.

Je vous avouerai, Monſieur, ajouta l'homme de Juſtice à l'Editeur, que rien jamais ne m'affecta plus vivement, que la confeſſion de cette femme, & qui m'intéreſſa au point, que curieux de voir ſi ſa fermeté ſe ſoutiendroit en préſence du Conſeil de *Brabant*, lorſqu'elle y viendroit, ce qu'on appelle en ce pays, *y chercher ſa ſentence*, je m'empreſſai de m'y trouver, hier matin, une heure, au moins, avant ſon arrivée aux pieds des Juges.

Mais, au très-grand étonnement de l'aſſemblée ! elle ne démentit en rien ſon caractère, ſi ce n'eſt au moment que, s'entendant condamner *à la Roue*, après un cri perçant, qui nous pénétra

juſqu'à l'ame, exprimant à la fois ſon indignation & ſa ſurpriſe.... *La Roue!* (s'écria-t-elle, avec tranſport) *la Roue*!.. Oubliez vous, Meſſieurs, que je ſuis femme?

Telle eſt (lui dit-on) la Loi de l'Empereur *Charles-Quint*, contre celles qui ſont convaincues d'un crime tel que le vôtre.

Le barbare!... Ah! ſi je l'avois ſu? dit-elle alors, d'un ton qu'étouffoient ſes ſanglots.

Mais, en ſe reprenant, l'inſtant après.....Pardon! Meſſieurs, Pardon! (ajouta-t-elle) il n'eſt ſorte de tourmens & d'humiliations, dont je ne ſois, en effet, digne.... Permettez ſeulement (& je prendrai mon ſort en gré), permettez, dis-je, que je ne paroiſſe ſur l'échafaud, qu'avec les voiles néceſſaires pour dérober aux yeux des aſſiſtans honnêtes, ce qui pourroit vraiſemblablement les bleſſer?

Sa demande ayant paru raiſonnable, elle remercia, on ne ſauroit plus humblement, ſes Juges; & revenue à la priſon, elle n'eut rien de ſi preſſé, que de faire appeler un Tailleur, pour lui faire, au plutôt, l'habillement ſous lequel vous venez de la voir s'acheminer à l'échaffaud.

N. B. L'Editeur ayant appris, une heure après, qu'elle avoit ſubi ſon ſupplice, avec la piété la plus courageuſe, lui fit l'Epitaphe ſuivante:

Dans ce tombeau, d'une épouſe coupable,
Paſſant, vois réunis le crime & la vertu!
Son deſtin, quoique affreux, fut ſans doute équitable....
Mais, peut-être, la plaindras-tu?

D. L. P.

EXTRAITS ET APHORISMES

De la Harangue de M. de Bellièvre (1), *Ambaſſadeur de France, à la Reine d'Angleterre, par leſquels il veut conclure que la Reine* Marie Stuart *ne doibt mourir.*

Le Jugement ſeroit plutôt donné au préjudice de toutes perſonnes Souveraines, que contre la perſonne particulière de la Royne *d'Ecoſſe.*

Les Rois ne préſument point d'avoir juriſdiction l'un ſur l'autre, tenant

(1) Tirés d'un Recueil en 2 volumes in-12, rempli de Pièces rares, & imprimé très-petit format, ſans nom d'Imprimeur, ni de Ville, en 1587, c'eſt-à-dire, l'année même de la mort de Marie Stuart.

unanimement, que Dieu ſeul les peut juger, privativement, & non toutes autres Puiſſances quelconques.

Quelle playe, & ouverture n'eſt-ce pas, de ne faire point de différence entre les Rois & les Princes, & les perſonnes particulières?..... C'eſt une choſe inouie, inſupportable & monſtrueuſe.

Les Loix qui rendent le Prince étranger ſujet aux Loix d'un Royaume, s'il ſe trouve y avoir forfait, ne furent jamais écrites pour les Princes Souverains. Un paſſereau pourſuivi d'un épervier, ſe ſauva dans le ſein de *Zénocrates*, qui le laiſſa enſuite librement aller, en diſant: qu'il n'étoit pas permis d'offenſer un ſuppliant pourſuivi.

Si les maux qui ſe commettent en une guerre, ſont imputés à celui qui eſt cauſe de la guerre, le mal de la Reine d'Ecoſſe vous doit être imputé plutôt qu'à elle.

Quelques accidens que puiſſent commettre les perſonnes de guerre, on ne procède pas contre eux par les voies ordinaires de la Juſtice, ſans violer le droit des gens, & le conſentement des peuples & des ſiècles, que nulles loix particulières ne peuvent violer.

Le jugement porté contre *Conradin* a été blaſmé & tenu pour exécrable, & le Comte de Flandres tua de ſa main le Juge qui avoit prononcé ſi inique ſentence. Il fut meſme reproché à *Charles d'Anjou*, qui le fit mourir, qu'il étoit plus *Néron* que *Néron* meſme; & les malheurs qui advinrent depuis à cette conqueſte de *Naples*, furent attribués à la cruauté de ce jugement, lequel, toutefois, étoit moins injuſte que celui de la Royne d'Ecoſſe, d'autant que *Conradin* ne fit pas ce qu'il fit, que ſauver ſa vie & ſa liberté, ainſi pour ladite Royne pouvoit avoir eu droit de faire.

Conradin entra au Royaume de *Naples*, pour oſter la couronne & la vie à *Charles d'Anjou*. La Royne d'Ecoſſe n'eſt pas venue en votre Royaume pour vous offenſer; ains, au contraire, comme ſuppliante & pourſuivie, & devers ſa parente de meſme dignité & qualité.

Ceux qui veulent par un moyen auſſi violent que le vôtre, éviter un danger, s'en préparent de pires : tellement, qu'au lieu d'arreſter le mal qui ſemble menacer voſtre perſonne & voſtre Etat, vous le hâterez & précipiterez.

Que ſi cette Royne vous a ſervi, comme d'un bouclier, pour s'oppoſer aux fleſches qui ſe pouvoient laſcher contre voſtre Perſonne & Etat, il n'eſt pas prudent de ſe déſaiſir de ce meſme bouclier.

Vous ne pourrez plus menacer vos ennemis de cette pierre que vous avez en main. Si vous l'avez une fois jetée

contre eux, ils s'en pourront légitimement ſervir contre vous.

Sa mort armera ſes parens, leurs ſerviteurs & vos autres ennemis de déſeſpoir, & leur donnera juſte occaſion de vous nuire, *quoviſmodò* : & celui qui tiendra la main à la vengeance de cette injure, aura tous les Rois, Princes & Perſonnes ſouveraines pour lui ; & perſonne ne lui ſera contraire.

Il ne faut jamais ſéparer l'utile de l'honneſte. Ceux qui changent les principes fondamentaux d'un Eſtat, font le chemin au changement de ce meſme Eſtat. En fait d'Eſtat, Madame, il ne faut jamais remuer les choſes non néceſſaires. Pour parvenir à une bonne réſolution, ès choſes qui ſont miſes en délibération, il faut que ceux qui conſeillent tendent à meſme fin, & ayent en vue le meſme but.

Le Roi, mon Maiſtre, en ſa Requeſte, n'en a d'autre que la conſerva-

tion de votre Perſonne & Eſtat, & ne ſauroit avoir d'autre motif.

Au contraire, ceux qui vous conſeillent une ſi extraordinaire rigueur, ont probablement plus d'eſgard à leur intéreſt particulier, qu'à celui de voſtre ſervice.

Quand les Dominations ſont fermes, les ſubjets vivent contens & aſſurés.

Prenez ce conſeil, Madame, que Voſtre Majeſté nous a ſouvent eſcrit & donné.

Ceux qui ſont durs & inexorables, ſont haïs de Dieu & du monde; & l'on eſt fort aiſe de leur nuire, quand les occaſions s'en préſentent.

La rigueur des punitions n'apporte rien aux Princes, contre leſquels les rigueurs renouvellent toujours quelques nouvelles conſpirations: ce qui mettoit *Auguſte* en perpétuelles craintes. Sur quoi *Livie* lui dit d'eſſayer la douceur: ce qu'il pratiqua, & s'en trouva bien.

Au reſte, la Requeſte du Roy, mon Maiſtre, eſt commune avec celle de tous les Roys, Princes & Souverains. *Et ità inuſitatum Regem capitis reum eſſe, ut antè hàc nunquàm.*

Un Sang-Royal appelle l'autre : de ſorte que ces remèdes ſanglans ſeront plutoſt les commencemens des dangers que la fin de ceux auxquels on croit pouvoir remédier. Le dormir eſt très-néceſſaire, & n'y a rien qui le provoque mieux que le pavot. Mais auſſi n'y a-t-il que les mauvais Médecins qui ordonnent ce remède.

Et ſi Voſtre Majeſté meſpriſoit de ſi juſtes & ſi hautes conſidérations, nous avons ordre de vous dire, Madame, que le Roi ne pourra qu'il ne ſe reſſente d'une ſi cruelle exécution (comme de choſe contre l'intéreſt commun de tous les Rois & Princes Souverains), & qui l'aura particulièrement fort offenſé.

Bellièvre (*Pompone de*), après avoir servi très-utilement l'Etat dans diverses Ambassades, & dans divers emplois, tant au dedans qu'au dehors du Royaume sous Charles IX & Henri III, fut nommé Chancelier de France par *Henri IV*, en 1599, & mourut en 1607.

Ce grand homme avoit une parfaite connoissance des Belles-Lettres, & aimoit ceux qui en font profession. Il se trouva à la conférence de *Fontainebleau*, entre *Jacques Davi du Péron*, depuis Cardinal, & le fameux *du Plessis-Mornai*, & fit la relation de ce qui s'y étoit passé, par ordre même du Roi.

Son fils (*François de Bellièvre, second du nom*), qui suivit en tout points l'exemple de son père, fut élevé, par *Louis XIII*, à la dignité de Premier Président du Parlement de Paris, qu'il exerça avec beaucoup d'application & d'intégrité. C'est lui qui entreprit l'établissement

bliſſement de *l'Hôpital général*, pour les pauvres, dont la plupart vivoient, ſans mariage, ſans baptême, ſans Sacremens, & ne connoiſſoient ni Loix divines ni humaines. Ce beau trait ſeul eût, ſans doute, ſuffi pour immortaliſer ſa mémoire. Il mourut en 1657, univerſellement regretté, & ſans avoir laiſſé d'enfans.

FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE

DE M. *Lefébure*, Elève de M. *de Voltaire.*

N. B. *M.* Lefébure *eſt connu par les Lettres de M.* de Voltaire, *qui chercha vainement à le détourner de la Littérature. Il eſt mort en* 1734, *âgé de vingt-un ans. Sa Tragédie n'a pas été imprimée.*

LA SULTANE. EGIS, ſon Confident.

EGIS, l'excès d'amour eſt voiſin de la haine,
Et la tendreſſe expire auſſi-tôt qu'on l'enchaîne.
Le Sultan, de l'hymen allumant le flambeau,
De ſes feux, dans mes bras, a trouvé le tombeau:

Sans cela, penſes-tu qu'une peur chimérique,
L'eût forcé d'accomplir un ſerment fantaſtique ?
Et qu'il m'eût fait courir au bout de l'univers,
Pour y chercher un Dieu, préſent même aux Enfers ?

Il ſait qu'un Temple vain, que le caprice fonde,
N'enferme point le Dieu qui renferme le monde,
Et que les vœux d'un cœur, innocent & pieux,
N'ont dépendu jamais, ni du tems, ni des lieux.

Mais l'ingrat ſe flattoit qu'un élément funeſte,
Dégageroit ſa foi d'un lien qu'il déteſte, &c.

IMPROMPTU

De M. de Genne, célèbre Avocat, quelques jours avant ſa mort.

Mon Confeſſeur m'a défendu d'aimer,
Mon Médecin me défend la caraffe,
Un troiſième bourreau m'empêche de rimer.
Que faire donc ?... Mon Epitaphe !

ÉPIGRAMME
SUR DACIER ET SA FEMME.

QUAND *Dacier* & ſa femme engendrent
de leur corps,
Et qu'il paroît des fruits de ce beau couple... alors;
Madame *Dacier* eſt la mère.

Mais quand ils engendrent d'eſprit,
Et qu'ils mettent au jour des enfans par écrit,
Madame *Dacier* eſt le père.

LETTRE A M. ***,

Au ſujet de quatre anciens Rondeaux, ſur quatre des plus fameux Paladins de la Bibliothèque Bleue.

JE me trouve enfin en état, Monſieur, de ſatisfaire la curioſité qu'un paſſage de *la Bruyère* (1) vous a inſpirée,

(1) *Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous* (dit *la Bruyère*, chap. 14), *ou ſi nous l'emportons ſur eux par le choix des mots, par le tour & l'expreſſion, par la clarté & la brièveté du diſcours, c'eſt une queſtion ſouvent agitée, & toujours indéciſe. On ne la terminera point, en comparant comme l'on fait quelquefois, un froid Écrivain de l'autre ſiècle aux plus célèbres de celui-ci. Il faudroit, pour prononcer juſte ſur cette matière, oppoſer ſiècle à ſiècle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage:*

non seulement à l'égard des deux Rondeaux sur *Richard-sans-peur*, & *Olivier-le-Danois*, mais encore sur deux autres du même tems & du même genre, que M. l'Abbé *de G****, grand amateur de ces sortes d'antiquailles, a eu la bonté de me communiquer, & dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie :

SUR RICHARD-SANS-PEUR.

De cetuy Preux maints grands Clercs ont escri:,
Qu'oncques dangier n'estonna son courage :

---

par exemple, les meilleurs Rondeaux de Benserade *&* Voiture *à celui-ci & à celui d'*Ogier-le-Danois, *qu'une tradition nous a conservés, sans nous en marquer ni le tems ni l'Auteur.*

N. B. *La Bruyère*, probablement, ne connoissoit pas ceux de *Pierre de Provence* & de *Galien restoré*, qui ne nous semblent pas indignes de figurer avec les deux autres, & dont les Auteurs ne sont pas plus connus.

Abuſé fut par un malin eſprit,
Qu'il eſpouſa ſous féminin viſage.

Si piteux cas à la fin deſcouvrit,
Sans un ſeul brin de peur ny de dommage.
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit fort honneſte langage
De cetuy Preux.

Bientoſt après de ſon amour s'éprit
Fille de Roy, qui volontiers s'offrit
Au bon *Richard*, par ſecond mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir,
Et quel des deux bruit plus dans un meſnage?
Ceux qui voudront ſi le pourront ſavoir
De cetuy Preux.

SUR OGIER-LE-DANOIS.

Bien à propos s'en vint *Ogier* en France,
Pour le pays de Meſcréans monder:
Ja n'eſt beſoin de compter ſa vaillance,
Puiſqu'ennemis n'oſoient le regarder.

Après qu'il eut tout mis en aſſurance,

De voyager ſe voulut haſarder.
En Paradis trouva l'Eau de Jouvence,
Dont il ſe ſut de vieilleſſe engarder,
Bien à propos!

Car par cette Eau, ſon corps ſi décrépite,
Fut transformé, par manière ſubite,
En jeune gars, frais, gracieux & droit.

Grand dommage eſt que ceci ſoit ſornettes!
Filles connois, qui ne ſont pas jeunettes,
A qui cette Eau de Jouvence viendroit
Bien à propos.

SUR PIERRE DE PROVENCE.

De tout le monde en mon tems réclamé,
Fus parangon d'haulte Chevalerie,
Qui pour l'Amour eut mainte faſcherie.
Encor que bien & loyaument aimé.

A la parfin, s'appaiſa la furie
Du fier deſtin contre nous animé,
Et fut l'accord nuptial conſommé
Avecque moy & ma Dame chérie
De tout le monde.

Francs Chevaliers, qui parmy vos amours,
Souffrez méshains, traverſes & clamours,
Souvenez-vous de *Pierre de Provence* ?

Ainſi que luy, joye, ſoulas, répit
D'Amour aurez, s'avez bonne conſtance,
Maugré Fortune, & meſmes en dépit
De tout le monde.

SUR GALIEN RESTORÉ.

Pardeſſus tout le ſiècle ancien priſe
L'enfant *Galien*, hardy aventurier,
Qui mit à chef mainte haute entrepriſe
Pour les acquerre, & immortel Laurier.

Baſtard étoit (car rien on ne déguiſe)
Et toutefois fut un noble guerrier,
Dont, ſans mentir, il ſemble en bonne guiſe,
Que telles gens ſont à glorifier
Pardeſſus tout.

Car *Hercules*, *Romulus* & *Bacchus*,
Qui ont jadis tant de peuple vaincus,
Furent baſtards comme cetuy Prud'homme.

Belles, partant, qui ſavez fruit porter,

Conradin entra au Royaume de *Naples*, pour oſter la couronne & la vie à *Charles d'Anjou*. La Royne d'Ecoſſe n'eſt pas venuë en votre Royaume pour vous offenſer; ains, au contraire, comme ſuppliante & pourſuivie, & devers ſa parente de meſme dignité & qualité.

Ceux qui veulent par un moyen auſſi violent que le vôtre, éviter un danger, s'en préparent de pires : tellement, qu'au lieu d'arreſter le mal qui ſemble menacer voſtre perſonne & voſtre Etat, vous le hâterez & précipiterez.

Que ſi cette Royne vous a ſervi, comme d'un bouclier, pour s'oppoſer aux fleſches qui ſe pouvoient laſcher contre voſtre Perſonne & Etat, il n'eſt pas prudent de ſe déſaiſir de ce meſme bouclier.

Vous ne pourrez plus menacer vos ennemis de cette pierre que vous avez en main. Si vous l'avez une fois jetée

contre eux, ils s'en pourront légitimement ſervir contre vous.

Sa mort armera ſes parens, leurs ſerviteurs & vos autres ennemis de déſeſpoir, & leur donnera juſte occaſion de vous nuire, *quoviſmodò* : & celui qui tiendra la main à la vengeance de cette injure, aura tous les Rois, Princes & Perſonnes ſouveraines pour lui ; & perſonne ne lui ſera contraire.

Il ne faut jamais ſéparer l'utile de l'honneſte. Ceux qui changent les principes fondamentaux d'un Eſtat, font le chemin au changement de ce meſme Eſtat. En fait d'Eſtat, Madame, il ne faut jamais remuer les choſes non néceſſaires. Pour parvenir à une bonne réſolution, ès choſes qui ſont miſes en délibération, il faut que ceux qui conſeillent tendent à meſme fin, & ayent en vue le meſme but.

Le Roi, mon Maiſtre, en ſa Requeſte, n'en a d'autre que la conſerva-

tion de votre Perſonne & Eſtat, & ne ſauroit avoir d'autre motif.

Au contraire, ceux qui vous conſeillent une ſi extraordinaire rigueur, ont probablement plus d'eſgard à leur intéreſt particulier, qu'à celui de voſtre ſervice.

Quand les Dominations ſont fermes, les ſubjets vivent contens & aſſurés.

Prenez ce conſeil, Madame, que Voſtre Majeſté nous a ſouvent eſcrit & donné.

Ceux qui ſont durs & inexorables, ſont haïs de Dieu & du monde; & l'on eſt fort aiſe de leur nuire, quand les occaſions s'en préſentent.

La rigueur des punitions n'apporte rien aux Princes, contre leſquels les rigueurs renouvellent toujours quelques nouvelles conſpirations: ce qui mettoit *Auguſte* en perpétuelles craintes. Sur quoi *Livie* lui dit d'eſſayer la douceur: ce qu'il pratiqua, & s'en trouva bien.

Au reſte, la Requeſte du Roy, mon Maiſtre, eſt commune avec celle de tous les Roys, Princes & Souverains. *Et ità inuſitatum Regem capitis reum eſſe, ut antè hac nunquàm.*

Un Sang-Royal appelle l'autre : de ſorte que ces remèdes ſanglans ſeront plutoſt les commencemens des dangers que la fin de ceux auxquels on croit pouvoir remédier. Le dormir eſt très-néceſſaire, & n'y a rien qui le provoque mieux que le pavot. Mais auſſi n'y a-t-il que les mauvais Médecins qui ordonnent ce remède.

Et ſi Voſtre Majeſté meſpriſoit de ſi juſtes & ſi hautes conſidérations, nous avons ordre de vous dire, Madame, que le Roi ne pourra qu'il ne ſe reſſente d'une ſi cruelle exécution (comme de choſe contre l'intéreſt commun de tous les Rois & Princes Souverains), & qui l'aura particulièrement fort offenſé.

Bellièvre (*Pompone de*), après avoir servi très-utilement l'Etat dans diverses Ambassades, & dans divers emplois, tant au dedans qu'au dehors du Royaume sous Charles IX & Henri III, fut nommé Chancelier de France par *Henri IV*, en 1599, & mourut en 1607.

Ce grand homme avoit une parfaite connoissance des Belles-Lettres, & aimoit ceux qui en font profession. Il se trouva à la conférence de *Fontainebleau*, entre *Jacques Davi du Péron*, depuis Cardinal, & le fameux *du Plessis-Mornai*, & fit la relation de ce qui s'y étoit passé, par ordre même du Roi.

Son fils (*François de Bellièvre, second du nom*), qui suivit en tout points l'exemple de son père, fut élevé, par *Louis XIII*, à la dignité de Premier Président du Parlement de Paris, qu'il exerça avec beaucoup d'application & d'intégrité. C'est lui qui entreprit l'établissement

bliſſement de *l'Hôpital général*, pour les pauvres, dont la plupart vivoient, ſans mariage, ſans baptême, ſans Sacremens, & ne connoiſſoient ni Loix divines ni humaines. Ce beau trait ſeul eût, ſans doute, ſuffi pour immortaliſer ſa mémoire. Il mourut en 1657, univerſellement regretté, & ſans avoir laiſſé d'enfans.

FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE

DE M. *Lefébure*, Elève de M. *de Voltaire.*

N. B. *M.* Lefébure *eſt connu par les Lettres de M.* de Voltaire, *qui chercha vainement à le détourner de la Littérature. Il eſt mort en* 1734, *âgé de vingt-un ans. Sa Tragédie n'a pas été imprimée.*

LA SULTANE. EGIS, ſon Confident.

EGIS, l'excès d'amour eſt voiſin de la haine,
Et la tendreſſe expire auſſi-tôt qu'on l'enchaîne.
Le Sultan, de l'hymen allumant le flambeau,
De ſes feux, dans mes bras, a trouvé le tombeau:

Sans cela, penſes-tu qu'une peur chimérique,
L'eût forcé d'accomplir un ſerment fantaſtique ?
Et qu'il m'eût fait courir au bout de l'univers,
Pour y chercher un Dieu, préſent même aux Enfers ?

Il ſait qu'un Temple vain, que le caprice fonde,
N'enferme point le Dieu qui renferme le monde,
Et que les vœux d'un cœur, innocent & pieux,
N'ont dépendu jamais, ni du tems, ni des lieux.

Mais l'ingrat ſe flattoit qu'un élément funeſte,
Dégageroit ſa foi d'un lien qu'il déteſte, &c.

IMPROMPTU

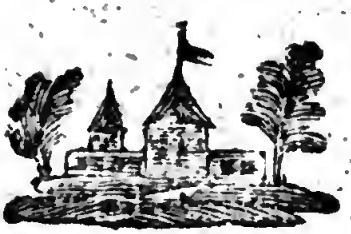
De M. de Genne, célèbre Avocat, quelques jours avant ſa mort.

Mon Confeſſeur m'a défendu d'aimer,
Mon Médecin me défend la caraffe,
Un troiſième bourreau m'empêche de rimer.
Que faire donc ?... Mon Epitaphe !

ÉPIGRAMME
SUR DACIER ET SA FEMME.

QUAND *Dacier* & ſa femme engendrent de leur corps,
Et qu'il paroît des fruits de ce beau couple... alors;
Madame *Dacier* eſt la mère.

Mais quand ils engendrent d'eſprit,
Et qu'ils mettent au jour des enfans par écrit,
Madame *Dacier* eſt le père.



LETTRE A M. ***,

Au ſujet de quatre anciens Rondeaux, ſur quatre des plus fameux Paladins de la Bibliothèque Bleue.

JE me trouve enfin en état, Monſieur, de ſatisfaire la curioſité qu'un paſſage de *la Bruyère* (1) vous a inſpirée,

(1) *Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous* (dit *la Bruyère*, chap. 14), *ou ſi nous l'emportons ſur eux par le choix des mots, par le tour & l'expreſſion, par la clarté & la brièveté du diſcours; c'eſt une queſtion ſouvent agitée, & toujours indéciſe. On ne la terminera point, en comparant comme l'on fait quelquefois, un froid Écrivain de l'autre ſiècle aux plus célèbres de celui-ci. Il faudroit, pour prononcer juſte ſur cette matière, oppoſer ſiècle à ſiècle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage:*

non seulement à l'égard des deux Rondeaux sur *Richard-sans-peur*, & *Olivier-le-Danois*, mais encore sur deux autres du même tems & du même genre, que M. l'Abbé *de G****, grand amateur de ces sortes d'antiquailles, a eu la bonté de me communiquer, & dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie :

SUR RICHARD-SANS-PEUR.

De cetuy Preux maints grands Clercs ont escri:,
Qu'oncques dangier n'estonna son courage :

---

par exemple, les meilleurs Rondeaux de Benserade *& de* Voiture *à celui-ci & à celui d'*Ogier-le-Danois, *qu'une tradition nous a conservés, sans nous en marquer ni le tems ni l'Auteur.*

N. B. *La Bruyère*, probablement, ne connoissoit pas ceux de *Pierre de Provence* & de *Galien restoré*, qui ne nous semblent pas indignes de figurer avec les deux autres, & dont les Auteurs ne sont pas plus connus.

Abuſé fut par un malin eſprit,
Qu'il eſpouſa ſous féminin viſage.

Si piteux cas à la fin deſcouvrit,
Sans un ſeul brin de peur ny de dommage.
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit fort honneſte langage
De cetuy Preux.

Bientoſt après de ſon amour s'éprit
Fille de Roy, qui volontiers s'offrit
Au bon *Richard*, par ſecond mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir,
Et quel des deux bruit plus dans un meſnage?
Ceux qui voudront ſi le pourront ſavoir
De cetuy Preux.

SUR OGIER-LE-DANOIS.

Bien à propos s'en vint *Ogier* en France,
Pour le pays de Meſcréans monder:
Ja n'eſt beſoin de compter ſa vaillance,
Puiſqu'ennemis n'oſoient le regarder.

Après qu'il eut tout mis en aſſurance,

De voyager ſe voulut haſarder.
En Paradis trouva l'Eau de Jouvence,
Dont il ſe ſut de vieilleſſe engarder,
Bien à propos!

Car par cette Eau, ſon corps ſi décrépite,
Fut transformé, par manière ſubite,
En jeune gars, frais, gracieux & droit.

Grand dommage eſt que ceci ſoit ſornettes!
Filles connois, qui ne ſont pas jeunettes,
A qui cette Eau de Jouvence viendroit
Bien à propos.

SUR PIERRE DE PROVENCE.

De tout le monde en mon tems réclamé,
Fus parangon d'haulte Chevalerie,
Qui pour l'Amour eut mainte faſcherie.
Encor que bien & loyaument aimé.

A la parfin, s'appaiſa la furie
Du fier deſtin contre nous animé,
Et fut l'accord nuptial conſommé
Avecque moy & ma Dame chérie
De tout le monde.

Francs Chevaliers, qui parmy vos amours,
Souffrez méshains, traverſes & clamours,
Souvenez-vous de *Pierre de Provence* ?

Ainſi que luy, joye, ſoulas, répit
D'Amour aurez, s'avez bonne conſtance,
Maugré Fortune, & meſmes en dépit
De tout le monde.

SUR GALIEN RESTORÉ.

Pardeſſus tout le ſiècle ancien priſe
L'enfant *Galien*, hardy aventurier,
Qui mit à chef mainte haute entrepriſe
Pour les acquerre, & immortel Laurier.

Baſtard étoit (car rien on ne déguiſe)
Et toutefois fut un noble guerrier,
Dont, ſans mentir, il ſemble en bonne guiſe,
Que telles gens ſont à glorifier
Pardeſſus tout.

Car *Hercules*, *Romulus* & *Bacchus*,
Qui ont jadis tant de peuple vaincus,
Furent baſtards comme cetuy Prud'homme.

Belles, partant, qui ſavez fruit porter,

Conradin entra au Royaume de *Naples*, pour oſter la couronne & la vie à *Charles d'Anjou*. La Royne d'Ecoſſe n'eſt pas venue en votre Royaume pour vous offenſer; ains, au contraire, comme ſuppliante & pourſuivie, & devers ſa parente de meſme dignité & qualité.

Ceux qui veulent par un moyen auſſi violent que le vôtre, éviter un danger, s'en préparent de pires : tellement, qu'au lieu d'arreſter le mal qui ſemble menacer voſtre perſonne & voſtre Etat, vous le hâterez & précipiterez.

Que ſi cette Royne vous a ſervi, comme d'un bouclier, pour s'oppoſer aux fleſches qui ſe pouvoient laſcher contre voſtre Perſonne & Etat, il n'eſt pas prudent de ſe déſaiſir de ce meſme bouclier.

Vous ne pourrez plus menacer vos ennemis de cette pierre que vous avez en main. Si vous l'avez une fois jetée

contre eux, ils s'en pourront légitimement ſervir contre vous.

Sa mort armera ſes parens, leurs ſerviteurs & vos autres ennemis de déſeſpoir, & leur donnera juſte occaſion de vous nuire, *quoviſmodò* : & celui qui tiendra la main à la vengeance de cette injure, aura tous les Rois, Princes & Perſonnes ſouveraines pour lui ; & perſonne ne lui ſera contraire.

Il ne faut jamais ſéparer l'utile de l'honneſte. Ceux qui changent les principes fondamentaux d'un Eſtat, font le chemin au changement de ce meſme Eſtat. En fait d'Eſtat, Madame, il ne faut jamais remuer les choſes non néceſſaires. Pour parvenir à une bonne réſolution, ès choſes qui ſont miſes en délibération, il faut que ceux qui conſeillent tendent à meſme fin, & ayent en vue le meſme but.

Le Roi, mon Maiſtre, en ſa Requeſte, n'en a d'autre que la conſerva-

tion de votre Perſonne & Eſtat, & ne ſauroit avoir d'autre motif.

Au contraire, ceux qui vous conſeillent une ſi extraordinaire rigueur, ont probablement plus d'eſgard à leur intéreſt particulier, qu'à celui de voſtre ſervice.

Quand les Dominations ſont fermes, les ſubjets vivent contens & aſſurés.

Prenez ce conſeil, Madame, que Voſtre Majeſté nous a ſouvent eſcrit & donné.

Ceux qui ſont durs & inexorables, ſont haïs de Dieu & du monde; & l'on eſt fort aiſe de leur nuire, quand les occaſions s'en préſentent.

La rigueur des punitions n'apporte rien aux Princes, contre leſquels les rigueurs renouvellent toujours quelques nouvelles conſpirations: ce qui mettoit *Auguſte* en perpétuelles craintes. Sur quoi *Livie* lui dit d'eſſayer la douceur: ce qu'il pratiqua, & s'en trouva bien.

Au reſte, la Requeſte du Roy, mon Maiſtre, eſt commune avec celle de tous les Roys, Princes & Souverains. *Et ità inuſitatum Regem capitis reum eſſe, ut antè hàc nunquàm.*

Un Sang-Royal appelle l'autre : de ſorte que ces remèdes ſanglans ſeront plutoſt les commencemens des dangers que la fin de ceux auxquels on croit pouvoir remédier. Le dormir eſt très-néceſſaire, & n'y a rien qui le provoque mieux que le pavot. Mais auſſi n'y a-t-il que les mauvais Médecins qui ordonnent ce remède.

Et ſi Voſtre Majeſté meſpriſoit de ſi juſtes & ſi hautes conſidérations, nous avons ordre de vous dire, Madame, que le Roi ne pourra qu'il ne ſe reſſente d'une ſi cruelle exécution (comme de choſe contre l'intéreſt commun de tous les Rois & Princes Souverains), & qui l'aura particulièrement fort offenſé.

Bellièvre (*Pompone de*), après avoir servi très-utilement l'État dans diverſes Ambaſſades, & dans divers emplois, tant au dedans qu'au dehors du Royaume ſous Charles IX & Henri III, fut nommé Chancelier de France par *Henri IV*, en 1599, & mourut en 1607.

Ce grand homme avoit une parfaite connoiſſance des Belles-Lettres, & aimoit ceux qui en font profeſſion. Il ſe trouva à la conférence de *Fontainebleau*, entre *Jacques Davi du Péron*, depuis Cardinal, & le fameux *du Pleſſis-Mornai*, & fit la relation de ce qui s'y étoit paſſé, par ordre même du Roi.

Son fils (*François de Bellièvre, ſecond du nom*), qui ſuivit en tout points l'exemple de ſon père, fut élevé, par *Louis XIII*, à la dignité de Premier Préſident du Parlement de Paris, qu'il exerça avec beaucoup d'application & d'intégrité. C'eſt lui qui entreprit l'établiſſement

bliſſement de *l'Hôpital général*, pour les pauvres, dont la plupart vivoient, ſans mariage, ſans baptême, ſans Sacremens, & ne connoiſſoient ni Loix divines ni humaines. Ce beau trait ſeul eût, ſans doute, ſuffi pour immortaliſer ſa mémoire. Il mourut en 1657, univerſellement regretté, & ſans avoir laiſſé d'enfans.

FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE

DE M. *Lefébure*, Elève de M. *de Voltaire.*

N. B. *M.* Lefébure *eſt connu par les Lettres de M.* de Voltaire, *qui chercha vainement à le détourner de la Littérature. Il eſt mort en* 1734, *âgé de vingt-un ans. Sa Tragédie n'a pas été imprimée.*

LA SULTANE. EGIS, ſon Confident.

EGIS, l'excès d'amour eſt voiſin de la haine,
Et la tendreſſe expire auſſi-tôt qu'on l'enchaîne.
Le Sultan, de l'hymen allumant le flambeau,
De ſes feux, dans mes bras, a trouvé le tombeau:

Sans cela, penſes-tu qu'une peur chimérique,
L'eût forcé d'accomplir un ſerment fantaſtique ?
Et qu'il m'eût fait courir au bout de l'univers,
Pour y chercher un Dieu, préſent même aux Enfers ?

Il ſait qu'un Temple vain, que le caprice fonde,
N'enferme point le Dieu qui renferme le monde,
Et que les vœux d'un cœur, innocent & pieux,
N'ont dépendu jamais, ni du tems, ni des lieux.

Mais l'ingrat ſe flattoit qu'un élément funeſte,
Dégageroit ſa foi d'un lien qu'il déteſte, &c.

IMPROMPTU

De M. de Genne, célèbre Avocat, quelques jours avant ſa mort.

Mon Confeſſeur m'a défendu d'aimer,
Mon Médecin me défend la caraffe,
Un troiſième bourreau m'empêche de rimer.
Que faire donc ?... Mon Epitaphe !

ÉPIGRAMME
SUR DACIER ET SA FEMME.

QUAND *Dacier* & ſa femme engendrent
de leur corps,
Et qu'il paroît des fruits de ce beau couple...
alors;
Madame *Dacier* eſt la mère.

Mais quand ils engendrent d'eſprit,
Et qu'ils mettent au jour des enfans par écrit,
Madame *Dacier* eſt le père.

LETTRE A M. ***,

Au ſujet de quatre anciens Rondeaux, ſur quatre des plus fameux Paladins de la Bibliothèque Bleue.

JE me trouve enfin en état, Monſieur, de ſatisfaire la curioſité qu'un paſſage de *la Bruyère* (1) vous a inſpirée,

(1) *Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous* (dit *la Bruyère*, chap. 14), *ou ſi nous l'emportons ſur eux par le choix des mots, par le tour & l'expreſſion, par la clarté & la brièveté du diſcours, c'eſt une queſtion ſouvent agitée, & toujours indéciſe. On ne la terminera point, en comparant comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre ſiècle aux plus célèbres de celui-ci. Il faudroit, pour prononcer juſte ſur cette matière, oppoſer ſiècle à ſiècle, & excellent Ouvrage à excellent Ouvrage:*

non ſeulement à l'égard des deux Rondeaux ſur *Richard-ſans-peur*, & *Olivier-le-Danois*, mais encore ſur deux autres du même tems & du même genre, que M. l'Abbé *de G****, grand amateur de ces ſortes d'antiquailles, a eu la bonté de me communiquer, & dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie :

SUR RICHARD-SANS-PEUR.

De cetuy Preux maints grands Clercs ont eſcrit,
Qu'oncques dangier n'eſtonna ſon courage :

---

par exemple, les meilleurs Rondeaux de Benſerade *& de* Voiture *à celui-ci & à celui d'*Ogier-le-Danois, *qu'une tradition nous a conſervés, ſans nous en marquer ni le tems ni l'Auteur.*

N. B. *La Bruyère*, probablement, ne connoiſſoit pas ceux de *Pierre de Provence* & de *Galien reſtoré*, qui ne nous ſemblent pas indignes de figurer avec les deux autres, & dont les Auteurs ne ſont pas plus connus.

Abuſé fut par un malin eſprit,
Qu'il eſpouſa ſous féminin viſage.

Si piteux cas à la fin deſcouvrit,
Sans un ſeul brin de peur ny de dommage.
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit fort honneſte langage
De cetuy Preux.

Bientoſt après de ſon amour s'éprit
Fille de Roy, qui volontiers s'offrit
Au bon *Richard*, par ſecond mariage.

Donc s'il vaut mieux ou diable ou femme avoir,
Et quel des deux bruit plus dans un meſnage?
Ceux qui voudront ſi le pourront ſavoir
De cetuy Preux.

SUR OGIER-LE-DANOIS.

Bien à propos s'en vint *Ogier* en France,
Pour le pays de Meſcréans monder:
Ja n'eſt beſoin de compter ſa vaillance,
Puiſqu'ennemis n'oſoient le regarder.

Après qu'il eut tout mis en aſſurance,

Francs Chevaliers, qui parmy vos amours,
Souffrez méshains, traverſes & clamours,
Souvenez-vous de *Pierre de Provence* ?

Ainſi que luy, joye, ſoulas, répit
D'Amour aurez, s'avez bonne conſtance,
Maugré Fortune, & meſmes en dépit
De tout le monde.

SUR GALIEN RESTORÉ.

Pardeſſus tout le ſiècle ancien priſe
L'enfant *Galien*, hardy aventurier,
Qui mit à chef mainte haute entrepriſe
Pour les acquetre, & immortel Laurier.

Baſtard étoit (car rien on ne déguiſe)
Et toutefois fut un noble guerrier,
Dont, ſans mentir, il ſemble en bonne guiſe,
Que telles gens ſont à glorifier
Pardeſſus tout.

Car *Hercules*, *Romulus* & *Bacchus*,
Qui ont jadis tant de peuple vaincus,
Furent baſtards comme cetuy Prud'homme.

Belles, partant, qui ſavez fruit porter,

Sans regarder ſi fort de qui, ni comme,
D'avoir baſtards devez bien ſouhaiter,
Pardeſſus tout!

N. B. Quelques perſonnes prétendent que ces quatre Rondeaux ſont d'un ancien Evêque de *Rieux*.

LE MERVEILLEUX SÉDUIT TOUJOURS LE PEUPLE.

La moindre nouveauté, pour peu qu'elle ſoit extraordinaire, eſt preſque toujours capable de déranger la cervelle de bien des gens. Ils regardent comme autant de prodiges tout ce qui frappe leur imagination; la contagion gagne avec une rapidité ſurprenante, même chez les Peuples les plus éclairés; & cette foibleſſe, ſi humiliante pour l'humanité, paroîtroit ſans doute exagérée, ſi nous en avions moins ſouvent ſous les yeux plus d'un exemple.

Un Abbé qui, dans une petite ville du *Piémont*, revenoit un jour de la promenade, étant tout-à-coup tombé dans la rue, la populace l'environne, le porte dans une maiſon voiſine, où

tous les ſecours ordinaires ne peuvent le rappeller à la vie. Arrive un Diſtillateur qui, après lui avoir rempli, ſans ſuccès, la bouche d'une liqueur très-ſpiritueuſe, quelques-uns des aſſiſtans courent à la Paroiſſe la plus voiſine, & reviennent avec un Vicaire Savoyard, qu'on prie, à tout haſard, de lui adminiſtrer les Sacremens. Sur quoi le bonhomme prétendant d'abord s'aſſurer de l'état du malade, demanda une lumière, & la lui portoit à la bouche, lorſqu'un hoquet de la part du prétendu mort, ayant tout-à-coup enflammé la chandelle, le Vicaire & les Aſſiſtans, également épouvantés, fuient en criant, que *l'Abbé a le diable au corps* ! & vont ſupplier le Curé de le venir exorciſer.

Pendant cet intervalle, le hoquet, auteur de cet eſclandre, ayant été ſuivi d'une exploſion d'humeur qui étouffoient le pauvre Abbé, les Exorciſtes

arrivent avec Croix, Bannières & Bénitier ; & fort surpris de le trouver debout, sont enfin éclaircis sur la cause de ce prodige par le Distillateur, qui leur apprend qu'ayant été forcé de quitter pour quelques instans le malade, après lui avoir rempli la bouche de son élixir, le hoquet, en le repoussant au dehors, avoit naturellement produit la flamme dont l'assemblée avoit été si vivement électrisée.

LE FILS RELIGIEUX,

Anecdote Angloiſe.

Au tems où les Actions du *Miſſiſſipi* tournoient la tête des François, celles de *la Mer du Sud*, avoient le même ſuccès chez les Anglois. Les Actionnaires des unes & des autres, éprouvèrent à-peu-près le même ſort : peu d'entr'eux s'enrichirent, les autres ſe ruinèrent.

Le Parlement d'Angleterre (probablement pour conſoler en quelque façon les malheureux), ayant ordonné la recherche de ceux des principaux Actionnaires dont l'énorme fortune dans cet Agiot étoit ſoupçonnée de n'avoir été acquiſe que par des voies plus que ſuſpectes, chacun de ces nouveaux *Créſus* étoit tenu de déclarer, ſous la

foi du ſerment, quelle étoit la valeur de ſes biens immédiatement avant la naiſſance du *ſyſtême* qui les avoit ſi fort enrichis.

Sur quoi, *N. L****, Chevalier Baronet Anglois, vieillard auſſi avâre qu'opulent, que le ſerment à faire inquiétoit d'autant plus qu'il avoit gagné davantage, ne ſachant trop comment accorder ſa conſcience avec le déſir de conſerver les gains exorbitans qu'il avoit faits, imagine enfin en avoir trouvé le moyen.

Il avoit un fils qui, bien que galant homme, preſque majeur, & qui depuis long-tems, attendoit ſon conſentement pour un mariage qu'il déſiroit beaucoup, tiroit à peine du bonhomme une penſion ſuffiſante pour le mettre en état de vivre à Londres conformément à ſa naiſſance & aux facultés de ſon père. C'eſt à lui ſeul que le vieillard, après y avoir long-tems rêvé, croit

pouvoir ſe fier, dans une circonſtance auſſi critique qu'intéreſſante pour un avare timide, eu égard au ſerment à prêter. Ce fils, d'ailleurs, étant depuis quelque tems à la campagne, ignoroit plus que probablement, ce qui ſe paſſoit à Londres, au ſujet de la recherche ordonnée par le Parlement; & à ſuppoſer qu'il en ſût quelque choſe, il étoit cenſé ne pouvoir encore être informé de l'ajournement particulier donné contre ſon père.

Dès-là, tranquille à cet égard, le vieux *Baronet*, après avoir fait un paquet de tout ce que lui avoit valu l'Agiot, le tout en bon billets ſur la Banque de Londres, & l'avoir renfermé dans une caſſette, bien ſolide & bien cachetée, monte en voiture, & va trouver ſon fils.

Mon cher *George* (lui dit-il), ta probité m'eſt de tous tems connue. Un ami qui m'eſt cher, à qui des raiſons

très-fortes & qu'il m'a confiées, ne permettent pas de garder, d'ici à quelques jours, ce que renferme ce coffret, me le remit hier au soir, & je ne pus le refuser..... Mais (te le dirai-je, mon enfant?) la vieilleſſe eſt craintive! & ce maudit coffret, qui, peut-être, renferme des papiers préjudiciables à l'Etat, m'a ſi fort tracaſſé, m'a ſi fort tourmenté l'eſprit, la nuit dernière, que je n'ai pu clore l'œil un inſtant..... Fais-moi donc le plaiſir de le garder, juſqu'à ce qu'il le redemande? Auquel cas, je viendrai ſur-le-champ le reprendre, & tu m'obligeras ſenſiblement.

Très-volontiers, mon père (lui dit le jeune homme), heureux de pouvoir vous ſoulager d'un fardeau dont votre repos eſt troublé! Soyez donc tranquille à cet égard, & comptez ſur moi, comme ſur vous même.

Le lendemain, le père de retour

à Londres, & très-satisfait du succès de son voyage, après avoir dressé l'état de ses biens, conformément à leur valeur, se présente au Tribunal nommé par le Parlement, & où il affirme, en toute sûreté de conscience, que les Actions de *la Mer du Sud* n'ont rien ajouté à la fortune dont il est possesseur; puis, le surlendemain, court redemander à son fils la cassette.

Il ignoroit que ce même fils, instruit par un ami qui revenoit de la Capitale, du serment que venoit de prêter son père, après avoir jugé de la raison qu'avoit eu le vieillard pour lui confier ce dépôt, avoit pris son parti en conséquence. Aussi, dès que le Baronet se présenta: mon père (lui dit-il), je ne puis vous remettre ce dépôt; car j'en sais assez pour être sûr qu'il ne contient rien autre chose que ce que les profits de l'Agiot ont ajouté à votre fortune, & que vous avez cru mettre à couvert

des recherches du Tribunal, en me les confiant.

A ce propos inattendu, le père terrassé de surprise & de crainte pour son cher trésor, voulut enfin, tout en balbutiant, insister sur la vérité de la déclaration qu'il lui avoit faite, eu égard aux effets appartenans à l'ami qui lui avoit remis la cassette, & qui venoit de la lui redemander. A la bonne heure! (répliqua le fils), mais il m'en faut la certitude; sans quoi, mon père m'est trop chère pour que rien soit capable de me faire contribuer au sort affreux qui l'attendroit dans l'autre vie, suite certaine d'un serment que je saurois être illusoire. Ouvrons donc la cassette; & si, comme vous l'attestez, elle ne contient en effet que les papiers de votre ami, me voici prêt à vous la rendre. Au cas contraire, & quoiqu'en dise l'ancien Proverbe : *Heureux sont les*

e fans, &c. (1). le ſalut de mon père eſt, & me ſera toujours trop précieux, pour que par une lâche condeſcendance à ſes volontés, je me rende coupable d'une colluſion, d'où s'enſuivroit la perte de ſon ame! A ces mots, & ſans attendre la réponſe du vieillard, il ſe mettoit en devoir de rompre la ſerrure du dépôt, lorſque le Baronnet, tombant tout-à-coup à ſes pieds : Eh bien, mon fils (s'écria-t-il) pardonne à la foibleſſe de ton père! & je pardonne à la pièce que tu me joues..... Partageons le dépôt, & que tout ſoit dit entre nous.

Nenni, mon père (lui dit l'autre). Bien plus religieux que vous ne me croyez, pour mettre votre conſcience en paix, voici tout ce qu'un tendre intérêt me ſuggère... Je touche à ma

(1) *Heureux ſont les enfans, dont les pères ſont damnés* !

majorité.: comme Tuteur, vous me devez un compte des biens maternels, dont l'objet eſt conſidérable? Je vous en donnerai quittance, & le dépôt me reſtera. Telle eſt ma réſolution, que rien n'aura le pouvoir de changer. Acceptez-là, mon père? Conſentez même, par écrit, au mariage très-ſortable après lequel j'aſpire depuis long-tems?.. ſans quoi, je pars pour Londres, & remets la caſſette au Tribunal.

Tu me tiens, maraud! (lui dit, en ſouriant, le vieux pécheur) Allons, ſignons de part & d'autre, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

LA JUSTICE DISTRIBUTIVE,

CONTE,

Ou Anecdote dramatique moderne.

DAMIS, inſcrit pour un ſouper,
Chez une Marquiſe élégante,
Auroit voulu s'en diſpenſer :
Mais femme qui veut eſt preſſante,
Et rien ne peut la rebuter.

Auſſi, malgré ſa réſiſtance,
Quelle que fût ſa répugnance,
Damis fut forcé de céder.

La Dame, en tous points agréable
Le voulut auprès d'elle à table;
Et ſans égards pour les témoins,
En l'accablant de petits ſoins,
Pour ſe rendre encor plus aimable,
Fit ſi bien valoir les talens
Du vrai Héros de cette hiſtoire,
Que, reprenant ſes agrémens,
Certains ſoupçons, de teinte noire

Que *Damis* couvoit, en dedans,
S'éclipsèrent de ſa mémoire,
Au point, que par cent traits piquans,
Il enchanta ſon Auditoire.

« Pour qui de jouir tient le don,
» De l'Amour ou de la Fortune,
» Le Tems a quatre aîles, dit-on:
» Au cas contraire, il n'en a qu'une ».

Il en eut quatre, ce ſoir-là:
Sans que s'en doutât l'Aſſemblée,
La nuit étoit preſque écoulée,
Lorſque de table on ſe leva.

Tandis que, pour gagner ſon gîte,
Sans bruit, ſans cérémonial,
Chacun s'eſquivoit, au plus vîte,
La Dame, d'un air amical,
Sous prétexte d'un mot à dire,
(Mot, fait pour flatter ſon eſpoir!)
Furtivement, fait ſigne au Sire,
De ſe gliſſer dans ſon boudoir.

Mais las! il y pénètre, à peine,
Que quatre grands bras, des plus forts,
Tout-à-coup, enchaînant ſon corps,
Il ſent que malgré ſes efforts,

Sa réſiſtance devient vaine ;
D'autant que, par une autre chaîne ;
Que formoient d'autres bras, ſes pieds,
Au plancher lui ſembloient liés !

Il en frémit ! . . . Survient la Belle :
Mon cher Poëte (lui dit-elle,
En le fixant d'un air narquois),
Je ſens, ainſi que je le dois,
Tout ce que, dans cette aventure,
Votre amour propre doit ſouffrir !

Mais, dans mon cœur, certaine injure,
Certaine épigramme, un peu dure,
Laiſſa ſi cuiſante bleſſure,
Que rien ne ſauroit l'adoucir.

Ainſi, ſans eſpoir d'indulgence,
Soumettez-vous (même en ſilence),
Au châtiment qui vous eſt dû,
Seigneur, où vous êtes perdu.
Mais il eſt tard . . . Que l'on commence ?

Alors, un nouvel *Argouzin* (1),
De groſſes verges à la main,

(1) Bas-Officier de Galères, Gardien & Correcteur des Forçats.

Inſtrumentant

Inſtrumentant ſur le derrière
Du malencontreux Chevalier,
De la plus ſanglante manière,
Uſa ſon arme meurtrière,
Sans l'avoir pu faire crier :
« Tant, rien n'a pouvoir de plier,
» Juſqu'à la plainte, une ame fière ».

Auſſi, dès qu'échappé des bras
De ces barbares Satellites,
Ou plutôt, des robuſtes lacs,
Que formoient leurs ſerres maudites,
Il ſe retrouve en liberté ;
Comme l'éclair qui fend la nue,
Damis s'élance, offre à leur vue,
Deux piſtolets, dont chaque ſoir,
Contre toute attaque imprévue,
Sur-tout en galante entrevue,
Il avoit ſoin de ſe pourvoir :
Mais qui, dans cette circonſtance,
Qu'un moins brave auroit ſu prévoir,
N'avoient rien pu pour ſa défenſe.

« Madame (dit il, en riant,
Quoique, tout au plus, d'une dent) ;
» Qui n'écoute que la vengeance,
» Conſulte aſſez peu la prudence ».

Sans quoi, vous auriez pu savoir,
En rendant la mienne un devoir,
Pour mieux parer à cette alarme,
Vous prémunir contre cette arme ?

Et vous, zélés exécuteurs
De la sentence de Madame,
Vous jugeriez trop mal d'une ame
Insensible à tant de faveurs ? . . .

Prenez ces verges ? . . . Prenez, dis-je ? . . .
Tous deux avez même vigueur,
Fustigez mon fustigateur,
Et qu'à son tour il vous fustige ? . . .

Obéissez, marauds ? . . . Sinon,
Voici qui m'en fera raison (1),

A ce propos, *Messieurs* pâlissent,
Se regardent . . . puis obéissent.

A vous, Madame, maintenant ?
— A moi ? — Point de bruit ! . . . A vous-même :
La justice parle ; je l'aime,
Et vous dois un remercîment . . .

(1) En leur montrant les pistolets.

Vous, miniſtres de ſa vengeance,
Acquittez ma reconnoiſſance :
Pour que tous les cinq, déſormais,
Par honneur, forcés au ſilence,
Puiſſions vivre & mourir en paix.

Ce que, ſur-tout, de cette hiſtoire,
Tout Lecteur aura peine à croire,
C'eſt qu'à cet arrêt foudroyant,
Dont tout lui prouvoit la juſtice,
La Marquiſe déſeſpérant,
Quelque dur que fût ſon ſupplice,
De pouvoir obtenir merci,
Loin de montrer, dans ſa détreſſe,
L'ombre même de la foibleſſe,
L'endura, ſans pouſſer un cri !

Sur quoi, touché de ſon courage,
Damis lui dit, d'un ton plus doux :
Pour qu'après ce cruel orage,
Le calme renaiſſe entre nous,
Et que quittes l'un envers l'autre,
Tous deux faits pour nous rapprocher,
Sur un débat tel que le nôtre,
Nul n'ait rien à ſe reprocher,
Je me croirois très-condamnable,
Si Madame, de ce procès,

A tous deux si peu profitable,
Supportoit seule tous les frais.

Ainsi, Messieurs, pour cette affaire,
A votre digne ministère,
Que promit-on ? — Douze louis.
— Adieu, Marquise . . . en voilà six.

Par *M. D. L. P.*

EN TOUS ÉTATS ON TROUVE DES HÉROS.

Anecdote Françoise.

GEORGE *Maréchal*, né à *Calais*, en 1658, d'un père, Officier d'Infanterie, iſſu de parens nobles, mais peu riches, ayant été bleſſé à la bataille de *Rocroi*, s'étoit vu forcé, après la mort de ſon père, de ſe livrer à l'étude de la Chirurgie, & ſes ſuccès lui avoient mérité la place de Chirurgien-Major de *Gravelines*, petite ville de guerre, entre *Calais* & *Dunkerque*, où il avoit pris femme.

Il y jouiſſoit de toute la conſidération que ſes talens perfectionnés par la pratique de ſon art, jointe aux mœurs les plus ſimples & à la probité la plus in-

tègre, lui avoient acquiſe; lorſque s'appercevant du dépériſſement de la ſanté d'un fils unique, âgé d'environ dix-huit ans, digne de toute ſa tendreſſe, & que les progrès qu'il faiſoit, ſous ſes yeux, dans la même profeſſion, lui rendoient encore plus cher, il le prit, un jour, en particulier, & le preſſa de lui en dire la cauſe.

L'extrême embarras du fils, & les détours qu'il employa pour ſe diſpenſer de répondre préciſément aux queſtions du père, n'ayant fait qu'ajouter aux inquiétudes de celui-ci, il crut pourtant, ſans inſiſter davantage ſur ce ſujet, devoir ſe borner à l'obſerver de façon que le ſecret du jeune homme n'en fût bientôt plus un pour lui.

Mais quelqu'attentif & quelqu'éclairé que ſoit en pareil cas, l'œil d'un père, pluſieurs jours s'étant écoulés ſans que rien confirmât les ſoupçons qu'il avoit conçus, & les progrès du mal devenant

pour lui d'autant plus effrayans, il saisit le moment où le jeune homme se trouvoit un jour avec lui dans son cabinet, pour en fermer la porte, & pour lui dire : « Vous ne sortirez pas d'ici, mon » fils, sans vous être ouvert à moi » sur la maladie dont la cause, quelle » qu'elle puisse être, vous conduit » aussi rapidement qu'infailliblement » au tombeau.... Eh ! quel secret, » mon cher enfant, devez-vous avoir » pour un père ? Craindriez-vous de » trop rougir à ses yeux de quelque » attachement que vous vous efforcez » en vain de vaincre, ou des suites » de quelque foiblesse, que votre âge » a toujours droit de rendre si par- » donnables?...., Eh ! n'ai-je pas été » jeune, ainsi que vous?.... Parlez » donc, mon fils? C'est un père, c'est » un ami qui vous en prie; & s'il le » faut, qui vous l'ordonne, au nom de » ce que vous lui devez, autant qu'à

» votre mère, qui meurt, ainſi que moi,
» d'inquiétude, eu égard à l'état auſſi
» déplorable que menaçant de votre
» ſanté?

» Hélas! mon père (lui dit le mala-
» de, en tombant dans ſes bras), l'excès
» de vos bontés, quelle que pût être
» ma répugnance à vous faire l'aveu
» d'une foibleſſe dont j'aurois pu rougir
» à vos yeux, m'eût-il permis de réſiſter
» ſi long-tems à ce tendre intérêt que
» ma ſituation vous inſpire?.... Non,
» mon père; non, mon ami! (puiſque
» vous m'honorez de ce titre) mais
» mon mal procède d'une cauſe que
» je craignois d'autant plus de vous
» confier, que j'ai aſſez profité de
» vos inſtructions, pour être convaincu
» que rien maintenant ne ſauroit la dé-
» truire.... Et vous-même en pourrez
» bientôt juger ».

A ce propos, le père frémiſſant, après avoir interrogé ſon fils ſur la na-

ture de ſes ſouffrances, & s'être aſſuré tant par ſes mains que par ſes yeux, de leur funeſte cauſe, finit par prier le malade de le laiſſer, juſqu'au lendemain, à ſes réflexions, & ſur-tout, de ne rien dire à ſa mère du réſultat de leur entretien.

Le jour ſuivant, tandis que ſon épouſe étoit ſortie, il le rappelle dans ſon cabinet.

« Mon enfant (lui dit-il, en l'embraſſant), ta mort, que tu parois enviſager avec tant de ſang froid, entraîneroit plus que probablement la mienne.... Puis-je compter aſſez ſur ton courage, pour eſpérer que tu conſentes à une opération douloureuſe, que ta ſituation rend ſi preſſante, qu'un jour perdu, peut m'ôter tout eſpoir? Sans elle, tu es mort; par elle, tu peux revivre.. Et contre un mal, dont la ſuite eſt une mort certaine, que riſque-t-on

» d'employer un remède, quelqu'ex-
» trême qu'il soit, & dont rien, jus-
» qu'ici, ne me prouva l'inefficacité ?
» Auquel ton père même (à quoi qu'il
» puisse s'exposer) ne balance pas de
» hasarder sa main ?

« Ah ! mon père ! (s'écria le jeune
» homme, dans un transport, où la
» surprise, la joie & l'admiration écla-
» toient à la fois) Ah, mon digne &
» respectable père ! Comptez sur mon
» courage, & disposez d'un fils, qui
» déjà se croit trop heureux d'avoir
» trouvé, dans votre cœur, des senti-
» mens pour lui, dont rien jamais ne
» pourra l'acquitter envers vous. —
» Eh bien, mon fils, puisque tu sens
» combien, en cette occasion, le secret
» nous est nécessaire, & que ta fer-
» meté, non-seulement me rassure
» moi-même, mais semble justifier dans
» mon cœur l'espoir de te sauver,
» écoute, & vois si le projet que j'ai

» conçu, n'a rien qui puiſſe te dé-
» plaire ?.... Dès Dimanche prochain
» (c'eſt-à-dire, dans trois jours), tandis
» que tout ce qui compoſe ma maiſon
» ſe ſera rendu, ſuivant l'uſage, à la Pa-
» roiſſe, on viendra m'y chercher pour
» un prétendu malade, en grand dan-
» ger : je t'ordonnerai de m'y ſuivre. Et
» ſans que ta mère puiſſe rien ſoup-
» çonner de mon deſſein, nous nous
» rendrons ici, où j'aurai tout préparé
» pour l'opération, d'où dépend ta vie
» & la mienne... Y conſens-tu, mon
» fils? — Oui, mon père, & vous
» pouvez compter ſur mon courage. —
» En ce cas, terminons donc enfin un
» entretien, dont la longueur pourroit
» allarmer ta mère; & joins tes vœux
» aux miens, pour que le Ciel daigne
» concourir au ſuccès de mon en-
» treprise ».

Au jour fixé, l'opération, que le jeune homme ſupportoit en Héros,

étoit presque finie, lorsque la mère arrivant de l'Eglise, & passant dans un cabinet, au rez-de-chaussée, y vit quelques gouttes de sang tombant du plancher d'en haut, & poussa des cris qui bientôt attirèrent tout ce qui composoit son domestique.

« Montez vîte là haut? (s'écria-t-elle), » & voyez d'où part ceci? »

La porte est fermée, Madame (lui dirent-ils, en revenant). — Fermée? & le sang coule encore!... Ah, Ciel, mon mari, mon fils même, tous les deux sont assassinés!

Cette Dame alors, perdant la tête, vole à la fenêtre, appelle à grands cris le secours des citoyens, qui sortoient de l'Eglise, & dont en un instant la maison est remplie; elle leur fait part de ses craintes, les presse de monter au cabinet de son mari; & si personne ne répond, d'en enfoncer la porte.

Pendant tout ce tumulte, & sans

que rien eût le pouvoir de le diſtraire, le père achevoit ſon opération.

Dès qu'il l'eût terminée: « Monſieur (dit-il, en ouvrant, au Commandant de la ville, que cet eſclandre venoit auſſi d'attirer chez lui), » vous voyez » le plus heureux, ou le plus malheu- » reux des pères !... Mon fils alloit » mourir victime d'une maladie, que » tout autre eût regardée comme incu- » rable..... J'ai tout riſqué, dans » l'eſpérance d'y apporter remède. Si le » ſuccès remplit mes vœux, nous vi- » vrons l'un & l'autre... Au contraire, » je ſuis ſon aſſaſſin, & le ſuivrai ſans » me plaindre, au tombeau ».

La réputation de *Maréchal* étoit trop ſolidement établie, pour que le Commandant & les témoins de cette ſcène, auſſi neuve qu'intéreſſante, ne fuſſent pas touchés de ce ſpectacle.

Auſſi le Commandant, après les avoir tous congédiés, n'eut-il rien de plus

preſſé que de deſcendre chez la Dame, qu'il trouva plus morte que vive, & de la raſſurer ſur le ſort de ſon époux & de ſon fils, en partant de la confiance que lui inſpiroient les talens généralement connus du courageux Opérateur.

Le ſuccès de ſa tentative fut en effet heureux, au point, qu'en moins d'un mois, ſon fils, recouvrant la ſanté, combla de joie & ſa famille & la ville entière (1).

Une âme ſenſible, à qui l'Editeur demandoit ſon ſentiment ſur cette Anecdote, qu'il venoit de jeter ſur le pa-

(1) L'Editeur qui, très-jeune encore, a plus d'une fois entendu raconter cette hiſtoire à ſon père, qui avoit beaucoup connu *Maréchal*, ne peut aujourd'hui ſe rappeler préciſément quelle étoit la maladie dont il s'agit.

pier, ne lui fit d'autre réponſe, que celle de s'écrier: QUEL PERE! QUEL FILS!

N. B. Ce fils eſt ce même *Maréchal*, qui, après la mort de ſon père, étant venu s'établir à Paris, ſe diſtingua tellement dans ſon art, qu'après y avoir acquis la réputation la plus brillante & la mieux méritée, appelé à Verſailles, pour être conſulté ſur une maladie de *Louis XIV*, loin de profiter de cette occaſion pour ſa fortune, revint à la Capitale, après avoir donné ſon avis; qui ſuccéda à *Felix* dans la place de premier Chirurgien du Roi, & trois ans après, obtint une charge de Maître-d'Hôtel, & des lettres de Nobleſſe, dont il auroit pu ſe paſſer, en faiſant revivre celle de ſes ayeux.

Cet habile homme mourut en 1736, à 76 ans, dans ſa Terre de *Bièvre*,

que *Louis XIV*, toujours grand en toutes choſes, avoit en ſa faveur, érigée en Marquiſat.

Sa poſtérité ſubſiſte encore à Paris, avec honneur, ſur-tout dans le Marquis de *Bièvre* (1) qui, jeune encore, vient de ſe diſtinguer dans ſa Comédie du *Séducteur*, en cinq actes & en vers, (entrepriſe de tous tems, très-difficile & ſur-tout aujourd'hui) ! par un ſuccès que la lecture même n'a point affoibli.

(1) Son arrière-petit-fils, Meſtre-de-Camp de Cavalerie, Ecuyer ordinaire de MONSIEUR, &c.....

TRAITS HISTORIQUES ET AUTRES.

LOUIS XIV, passant par *Reims*, en 1666, fut harangué par le Maire, qui lui présenta des bouteilles de vin, & des poires de Rousselet sèches, avec ces mots : *Sire, nous apportons à Votre Majesté, notre Vin, nos Poires & nos Cœurs : c'est tous ce que nous avons de meilleur dans notre Ville.*

Le Roi lui frappa (en souriant) sur l'épaule, en lui disant : *Voilà comme j'aime les Harangues !*

Bourvalais, riche Maltôtier, demandoit un jour à Madame *Cornuel*, ce que c'étoit que l'Opulence ? . . . *C'est*,

lui répondit-elle, *l'avantage qu'un Maraud peut avoir ſur un honnête-homme.*

M. *de Turenne* diſoit d'un poltron : *Que des trois opérations de l'eſprit, il n'avoit que l'appréhenſion.*

Le Duc *d'Uzès*, promettoit un jour au Poëte *Théophile*, de le porter en toute occaſion : c'eſt-à-dire, de l'aider de ſes ſervices. A quoi l'autre répondit ſur le champ :

Monſeigneur, je vous remercie :
Tant d'honneur je n'ai mérité !
Car ſi de vous j'étois porté,
On me prendroit pour le Meſſie.

Le *Duc Charles de Lorraine*, ſe voyant, un jour, avec quinze Princes Allemands, de mauvaiſe intelligence

entre eux, contre l'armée de France, commandée par M. *de Turenne*, dit, par un eſpèce d'eſprit prophétique : *Nous voilà ſeize Princes, par la grace de Dieu, qui allons être battus de la façon d'un ſeul Prince, par la grace du Roi de France.* Ce qui, en effet, arriva.

Auguſtin Carache, frère d'*Annibal*, ayant fait un grand diſcours à la louange de ce grouppe admirable de *Laocoon* & de ſes enfans, comme on s'étonnoit qu'*Annibal* ne diſoit rien ſur ce Chef-d'œuvre, qui a fait l'admiration de tant de ſiècles, *Annibal* prit un crayon, & le deſſina contre le mur de la ſalle, auſſi exactement que s'il l'avoit eu ſous les yeux. Puis, ſe tournant vers ſon frère : *Les Poëtes* (dit-il) *peignent avec la parole, & les Peintres parlent avec le pinceau.*

Jean de Montluc, Evêque de *Valence*, frère du fameux *Blaiſe*, Maréchal de France, ne ſe repentit jamais d'être attaché à la Religion, qu'après qu'il eût goûté les plaiſirs du monde dans ſes différentes Ambaſſades. Auſſi, ſon frère dit-il dans ſes *Mémoires*: qu'aſſiſtant un jour à une haute Meſſe où cet Evêque pontificioit, comme il eût entonné *Credo in Deum*, il ſe retourna vers les Gentilshommes de ſa compagnie, en leur diſant : *Qu'il prenoit acte de ce que ſon frère, l'Evêque, croyoit en Dieu, n'y ayant pas cru juſqu'alors.*

Le Cardinal *de Richelieu* avoit une troupe de Muſiciens, au nombre deſquels étoit un Abbé, qui jouoit ſupérieurement de la baſſe de viole, alors extrêmement en vogue. Cet Abbé, très-

borné d'ailleurs, & cependant assez méchant, avoit le front très-étroit. Sur quoi l'Abbé *de Boisrobert*, qui avoit eu à s'en plaindre, & qui ne cherchoit que les occasions de divertir le Cardinal, feignit un jour de se réconcilier avec le Musicien; & pour lui prouver qu'il étoit sans rancune, l'avertit que s'il vouloit profiter de l'estime que Son Eminence avoit pour lui, il falloit qu'il se hâtât de lui demander l'Abbaye de *Crâne-étroit*, dont le Titulaire venoit (lui avoit-on dit) de mourir. Et, au cas qu'il vous l'accorde (ajouta *Boisrobert*), vous irez sur-le-champ chez le Secrétaire de S. E. pour qu'il vous dise dans quelle Province est cette Abbaye.

Après beaucoup de remercîmens & de protestations de se ressouvenir du bon avis qu'il lui donnoit, l'Abbé vole chez le Ministre, & lui demande l'Abbaye de *Crâne-étroit*. Le Cardinal qui

dans le moment se douta que cet homme n'avoit pu lui être envoyé que par *Bois-robert*, faisant effort pour conserver son sérieux, lui dit : Oui dà, M. l'Abbé, je vous accorde, avec plaisir, l'Abbaye de *Crâne-étroit; & je ne doute point que vous ne la conserviez le reste de vos jours.*

Alors, l'Abbé, comblé d'aise, ne perd point de tems, & va du même pas, chez le Secrétaire du Ministre, homme très-grave & n'aimant point à rire, qui, sur la demande de l'Abbé, imaginant qu'il étoit envoyé pour se moquer de lui, après l'avoir toisé de la tête aux pieds, lui dit, de l'air & du ton le plus méprisant : *Que Diable venez-vous me lanterner, avec votre Abbaye de* CRANE-ETROIT *? ... Apprenez, Monsieur le Visionnaire, que cet Abbaye ne subsiste que sur votre front? & laissez-moi en paix.*

Le pauvre Abbé, sentant alors qu'il

étoit joué, ſe hâta de ſe retirer chez lui, pour ſe ſouſtraire, ſur-tout dans les premiers momens, à la riſée des courtiſans du Cardinal.

Lorſque la Reine *Chriſtine de Suède* vint en France, en 1656 ; *Louis XIV*, impatient de voir une Souveraine dont la Renommée l'avoit ſi ſouvent entretenu, s'étoit rendu, avec *Monſieur*, au château de *Chantilly*, dans le deſſein de la voir ſans en être connu. Le Cardinal *Mazarin*, ayant en conſéquence, préſenté les deux frères à cette Reine, comme deux jeunes Gentilshommes qui déſiroient la ſaluer, le Roi s'approcha d'elle avec reſpect, & la complimenta avec tant de dignité, que *Chriſtine*, qui le devina ſur-le-champ, ne put s'empêcher de s'écrier : *Que ce jeune Gentilhomme poſſédoit, au plus haut degré, les qualités d'un très-grand Roi !*

Le Baron des Couvres, dont nous avons une traduction de *Lucrèce*, ayant appris que ſes créanciers (car il en avoit & n'en rougiſſoit pas), avoient obtenu un ſentence contre lui, & qu'ils projettoient de faire vendre ſes meubles, ſe hâta de les prévenir, en les faiſant enlever, ſans bruit, dès la nuit même. Un Huiſſier étant arrivé, le lendemain, & ne trouvant perſonne chez lui, fit appeler un Commiſſaire, & ouvrir la porte par un Serrurier. Mais très-étonné de ne trouver que les quatre murailles, ils le furent un peu plus encore, en y liſant ces quatre vers, en très-gros caractères :

Créanciers, maudite Canaille,
Commiſſaires, Huiſſiers, Recors,
Vous aurez bien le Diable au corps,
Si vous emportez la muraille !

Un

Un Miniſtre du *Grand-Seigneur*, arrivant de Conſtantinople à Rome, avoit tellement dans la tête les grandeurs de l'Empire *Ottoman*, que faiſant ſa harangue au Pape *Léon X*; après l'avoir appellé comme *Saint Bernard*: *ABEL, par ſa primauté, NOÉ, par ſon Gouvernement, MELCHISEDECH, par ſes ordres, AARON, par ſa dignité*, ajouta, comme une expreſſion ſuperlative à toutes les autres: *Il Sultano, della Chieſa Catholica, è il Grand-Turco delli Chriſtiani.*

Le Poëte *Lignière* étoit fort ſatyrique; & malheur à ceux qui ſe trouvoient en butte à l'humeur qui ſouvent le dominoit! Tout le monde a ſu ce qu'il en a coûté au pauvre *Chapelain*, pour avoir été un peu trop ſincère avec lui. Les particularités de cette fameuſe querelle ſont, que *Lignière*,

étant venu montrer des vers à *Chapelain*: « M. le Chevalier (lui dit celui-ci, » après en avoir pris lecture), vous » avez beaucoup d'esprit & de bonnes » rentes. C'en est assez pour être heu- » reux : ne faites plus de vers. La qua- » lité de Poëte, à moins d'être supé- » rieur, est méprisable dans un homme » de qualité comme vous ».

Lignière, outré de ce propos, plus choquant à son gré que si *Chapelain* lui eût dit que ses vers étoient mauvais, résolut de s'en venger, & fit cette ingénieuse Parodie *du Cid*, que l'on attribue faussement à *Boileau*, qui n'en a fait que la dernière scène. *Furetière* fit les stances, & *Boileau*, trouva la Pièce assez plaisante, pour ne point dire qu'il n'en étoit pas l'Auteur.

Lignière n'étoit rien moins que dévôt; & *Boileau* qui ne cherchoit que l'occasion de lui donner un coup de dent, dit un jour, assez plaisamment, en par-

lant de lui : « Que le ſeul acte de Re-
» ligion qu'eût jamais fait cet homme,
» étoit d'avoir bu toute l'eau d'un be-
» nitier, parce qu'une de ſes Maîtreſſes
» y avoit trempé le bout du doigt ».

M. *Moiſenete de Brieux*, Conſeiller au Parlement de *Metz*, demeuroit à *Caën*, ſa patrie, où il tenoit Académie de Beaux Eſprits, & faiſoit fort bien des vers latins. C'eſt de lui qu'eſt cette Epitaphe Françoiſe du fameux *Scarron :*

Voir les Ris tout en pleurs, eſt une étrange
choſe,
Et qui ſurprend d'abord.
Mais qui ne ſurprend plus, quand on ſait la cauſe :
Hélas ! leur père eſt mort.

Le Marquis *D****, vrai petit-maître :

qui en vouloit au vieux *Scaramouche*, étant un jour à la Comédie Italienne, jetta aux pieds de cet Acteur, une paire de petites cornes de chevreuil, en lui criant : *Qu'il ramaſſât ſes cornes. Scaramouche* les prit, & après s'être tâté le front, les lui rejetta, en lui criant : *Monſieur, j'ai encore mes cornes : il faut que celles-ci ſoient les vôtres.*

Ferdinand (dit le *Catholique*) eſt peut-être le plus grand Roi qu'ait jamais eu l'Eſpagne, mais en même tems le plus fin, le plus fourbe & le plus cruel des hommes. Le trait ſuivant peut en faire juger ; en témoignant à ſon Vice-Roi de *Naples* ſon mécontentement de ce qu'un Courier de la Cour de Rome avoit publié dans ce Royaume un Mandat de cette Cour, voici ce qu'il lui écrit :

« Ayez ſoin de faire une extrême

» diligence pour ratrapper le Courier
» qui vous a préſenté ledit Brevet,
» s'il eſt encore dans le Royaume;
» & ſi vous pouvez l'avoir, faites en
» ſorte qu'il renonce, & qu'il ſe dé-
» porte de la ſignification qu'il vous
» en a faite, par un bon acte que
» vous lui en ferez paſſer; *& faites-le*
» *pendre enſuite, ſur-le-champ* (1).
» Que ſi vous ne pouviez pas le ra-
» trapper, faites prendre ceux qui l'ont
» aſſiſté, & en faites faire bonne juſtice
» par nos *Juges d'Aſcoli*, & qu'ils
» ſoient ſi bien recommandés dans des
» cachots du *Château-neuf*, que per-
» ſonne ne ſache ce qu'ils ſeront de-
» venus. Obligez-les auſſi de rétracter
» & de ſe déſiſter de tout, tel acte
» que ce puiſſe être qu'ils auront paſſé
» en cette occaſion..... Qu'on diſe

(1) Quel étoit donc le crime de ce pauvre Courier?...

» & qu'on faſſe à Rome tel rapport » au Pape qu'on voudra, ne vous en » ſouciez pas (1). C'eſt ce que nous vous » mandons bien expreſſément, &c.

Donné en la ville de *Burgos*, le 22 Mai 1508.

Signé, MOI, LE ROI.

ALARÇON, Secrétaire.

D'Aubigné (2), en parlant de *Jeanne d'Albret*, mère du Roi *Henri IV* : « Femme (dit-il), n'ayant de femme » que le ſexe, entière aux choſes vi- » riles, l'eſprit puiſſant aux grandes af- » faires, le cœur invincible aux grandes » adverſités ».

Tacite a-t-il jamais mieux peint ?

(1) Quelle Catholicité !

(2) Dans ſes Mémoires.

André del Caſtagne, Peintre Italien, ſecrettement jaloux des talens de *Dominique*, ſon intime ami, l'attend au coin d'une rue de *Florence*, & l'aſſaſſine. *Dominique* bleſſé, ſe fait porter chez ſon ami *Caſtagne*, & meurt dans ſes bras.

Quel ſujet pour un Drame bien noir ?

Galeazzo, Duc de *Milan*, en accordant des lettres de Nobleſſe & de grands privilèges à la famille *del Maino*, dont étoit une de ſes Maîtreſſes, y inféra le motif ſuivant :

Ob delectationem corporis ab illâ nobis præſtitam.

Racine & Boileau s'entretenoient un jour avec Madame de *Maintenon*, de

la Poéſie, & *Boileau*, déclamant avec chaleur contre la Poéſie burleſque, dit, dans ſa colère : « heureuſement ce mi» ſérable goût eſt preſque paſſé ? On ne » lit plus *Scarron* même, que dans les » Provinces ». Son ami rompit cette converſation le plutôt qu'il lui fut poſſible ; & lorſqu'ils furent ſeuls : pourquoi donc (lui dit-il) parlez-vous devant elle, de ce pauvre *Scarron* ? Ignorez-vous l'intérêt qu'elle doit y prendre ? —*Hélas, non, mon ami* ! (s'écria le ſatyrique) *mais c'eſt toujours la premiere choſe que j'oublie*, quand je la vois.

Malgré la remontrance de ſon ami, *Boileau*, un jour, au lever du Roi, eut encore la même diſtraction. On y parloit de la mort du Comédien *Poiſſon*. C'eſt une perte (dit le Roi), il étoit bon Comédien... Oui, reprit *Boileau*, pour faire un Don *Japhet d'Arménie* :

il ne brilloit que dans ces miſérables Pièces de *Scarron*. *Racine* lui fit ſigne de ſe taire, & lui dit, en particulier : je ne puis plus paroître avec vous à la Cour, ſi vous continuez d'être ſi imprudent. *J'en ſuis honteux* ! (lui répondit l'autre) *mais quel eſt l'homme à qui il n'échappe point une ſottiſe?*

Philippe Sidney, Auteur du Roman de *l'Arcadie*, ſous le règne d'*Eliſabeth*, ayant été bleſſé à la cuiſſe dans une rencontre des Anglois & des Eſpagnols, près du *Zutphen*, en Hollande, étant dévoré de ſoif, on parvint à lui trouver une bouteille de liqueur. Comme il alloit boire, un pauvre Soldat, dans un état auſſi déplorable que le ſien, apporté près de lui, tout ſanglant, & défiguré, tournoit ſes yeux mourans ſur cette bouteille. *Sidney* le remat-

que, & la lui donne, en lui disant : « Mon brave ami ! je vois que ton be-» soin est encore plus grand que le » mien ».

SUR
JUSTE *ou* JOSSE VONDEL,
Célèbre Auteur Dramatique Hollandois.

Ce Poëte eſt aux yeux des Hollandois, ce qu'eſt *Shakeſpéare* à ceux des Anglois. Mais l'un étant auſſi peu connu en France que l'autre l'eſt aſſez généralement aujourd'hui, nous croyons devoir au goût de la Nation pour le Théâtre, en attendant que quelque Littérateur entreprenne la Traduction des meilleurs Ouvrages de *Vondel*, de donner une légère idée de ſes talens dramatiques.

Il naquit en 1587, de parens *Anabatiſtes*, quitta cette Secte, & mourut dans le ſein de l'Egliſe Catholique, en 1679, à 91 ans. Il avoit débuté

dans le monde, par lever une boutique de bas; mais il finit par en laiſſer la direction à ſa femme, pour ſe livrer abſolument à la Poéſie.

On ne peut diſconvenir que ce Poëte n'eût beaucoup de génie, & l'on crut même pouvoir dire, à-peu-près de lui, ce que *la Motte-Houdart* a dit *d'Homere* : *dans quelque pays qu'il eût vécut, il eût été un grand Poëte.* Et que ſi, dès ſa jeuneſſe il eût perfectionné ſes talens par l'étude, puiſé le bon goût dans les ſources antiques, & vécu dans un pays ainſi que dans un ſiècle où la Poéſie eût été cultivée, il eſt plus que probable (à ce qu'ajoutent ſes zélés partiſans), que ſes Ouvrages euſſent égalé, ou même ſurpaſſé ce que les anciens & les modernes ont fait de plus excellent. Mais, par malheur, il arriva ſur le *Panaſſe*, ſans le ſecours d'aucune étude. Il touchoit à ſa trentième année, lorſqu'il s'aviſa

d'apprendre le latin, peu de tems après la langue Françoiſe, & il en avoit trente-ſix lorſqu'il ſe fit enſeigner la Logique, alors plus propre à gâter le bon ſens, qu'à le cultiver & le polir; qui n'appartenoit, en un mot, qu'à chicaner avec quelque méthode.

Le Tragique étoit ſon fort, & c'eſt à quoi nous nous bornons maintenant.

On ſait que la Tragédie doit être une action grande, intéreſſante & vraiſemblable, & que l'art de la mettre en œuvre, conſiſte à y attacher le ſpectateur, en agitant ſes paſſions, qu'il ne faut jamais laiſſer refroidir, & qu'il faut au contraire augmenter, juſqu'à ce que le dénouement vienne ſaiſir le cœur dans ſon plus grand trouble.

Or, l'on peut dire d'abord, que *Vondel* n'a pas toujours bien choiſi ſes ſujets, qui, pour la plupart, ſont tirés de l'Ecriture ſainte. Si c'eſt la dévotion

qui a déterminé ce choix, on conviendra, probablement, que cette dévotion étoit mal entendue. Qu'on ne ſuit le ſpectacle que dans l'intention de s'amuſer, & non pas pour y entendre des ſermons, qui touchent d'autant moins dans la bouche d'un Comédien, qu'il en eſt peu qui ſe ſoient diſtingués par une piété exemplaire. Ajoutons à ceci, que les myſtères & les miracles, que l'on regarde avec reſpect dans les Auteurs ſacrés, étant ſur le Théâtre hors de leur ſituation naturelle, on a de la peine à les conſidérer là, comme les objets d'une foi qui impoſe ſilence à nos lumières bornées, & qu'on ôſe ne pas trouver vraiſemblables. Que ce que nous croyons dans un ſermon peut aiſément nous trouver incrédules dans une Tragédie, où le ſujet doit toujours être plus vraiſemblable que vrai. Que mettre enfin ces objets reſpectables ſur la ſcène, c'eſt reſſembler à cette troupe

groſſières de Pélerins, qui introduiſit la Tragédie en France :

Et ſottement crédule en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge & Dieu, par piété !

Nous ne parlerons point ici d'une pièce de notre Auteur, intitulée *la Pâque*, ou *la délivrance du peuple d'Iſraël*, où Dieu même eſt le principal Perſonnage. Quoique cet Ouvrage ait attiré quelqu'eſtime à l'Auteur, il en a reconnu lui-même la foibleſſe, pour ne pas dire l'abſurdité.

Mais, diſons quelque choſe d'une Tragédie, plus généralement approuvée. Elle a pour titre : *les Frères*, & roule ſur la manière dont le Roi *David* livra, par ordre de Dieu, les enfans de *Saül* aux *Gabaonites*, qui les pendirent..... Sera-t-il difficile de faire ſentir qu'un pareil ſujet n'eſt rien moins que propre à la ſcène? Qu'une action de cette eſpèce, choque trop les notions communes, pour ne pas offenſer les

ſpectateurs, qui, pour n'en être pas révoltés, ont beſoin de toute leur vénération pour l'Etre ſouverain dont les jugemens ne ſont pas à notre foible portée ?

Mais voici quelque choſe bien plus digne de remarque.... Eſt-il croyable qu'avec un peu de ſens commun, on ait pu mettre ſur le théâtre la *Rébellion des mauvais Anges*, & leur chûte, arrivée par la paſſion que le Diable avoit conçue pour *Eve* ? C'eſt pourtant le célèbre *Vondel* qui a tenté cette étrange entrepriſe, & qui l'auroit exécutée, ſans les cris des Théologiens, qui rendirent inutile le Ciel qu'on avoit préparé, à grands frais, ſur le Théâtre d'*Amſterdam*. Cette ſingulière Tragédie ſe trouve cependant imprimée dans les *Œuvres de Vondel*, ſous le titre de *Lucifer* !

S'il ne choiſit pas toujours ſes ſujets avec adreſſe ; on peut dire avec fon-

dement, qu'il les met rarement bien en œuvre; l'exceſſive longueur des ſcènes, & les Chœurs qu'il y fait intervenir, à la manière des anciens, en rendent preſque toujours l'action auſſi traînante que languiſſante. Souvent un acte très-long ne contient que deux ſcènes, & quelquefois qu'une ſeule, & il n'eſt pas rare d'y voir un acteur, réciter ſans interruption, juſqu'à trois ou quatre cens vers. Les Chœurs n'y ſont guères plus laconiques, & ne ſervent communément qu'à répéter, par un verbiage ennuyeux, ce qu'on n'a déjà que trop ſuffiſamment entendu par la bouche des Acteurs.

Mais examinons un peu plus particulièrement quelques-unes des pièces du rival de *Shakeſpéare*.

Celle qui eſt intitulée *Jéruſalem detruite*, n'en eſt pas la moins admirée. N'allez pas croire cependant que la ruine de cette fameuſe ville en ſoit

le ſujet : car dès le commencement du premier Acte, elle eſt déjà priſe. Le reſte ne contient que de vraies gaſconnades, de la dureté de la part des Romains, & de longues lamentations de celle des Juifs, ſans entrevoir aucune action déterminée ſur laquelle doive rouler la Pièce. Après un monologue de *Joſeph*, l'un des Perſonnages, arrivent *Titus* & *Librarius* (nom aſſez bizarre, pour un Capitaine Romain) uniquement pour faire un pompeux panégyrique du Vainqueur. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ce n'eſt pas le *Centurion* qui s'en charge, c'eſt *Titus* lui-même qui s'élève juſqu'aux nues dans une tirade de plus de cent vers, auxquels *Librarius* ajoute encore, en comparant ſon Général à *Ceſar*, & ſur lequel il lui donne, très-nettement, la préférence ....

Parmi les *Juifs*, dont on entend les lamentations, la *Fille de Sion* tient un

rang distingué. C'est une grande Princesse, escortée d'un grand nombre de Dames d'honneur, dont les doléances monotones ne peuvent rien sur la dureté du Vainqueur; & qui, piquée enfin de l'inutilité de ses efforts, va se cacher dans les ruines de la ville, d'où elle est tirée par des soldats, pour servir d'ornement au triomphe du cruel *Titus*.

On présume aisément qu'une Tragédie de cette espèce n'étoit guère susceptible d'un dénouement supportable. Il falloit cependant qu'elle en eût un au cinquiéme acte; & la chose étoit d'autant plus difficile, que la Pièce étant aussi dénuée d'action que d'intrigue, l'Auteur n'a cru pouvoir se tirer d'affaire, qu'au moyen d'une seule scène qui compose entièrement cet acte. C'est *Siméon*, Evêque de *Jérusalem*, qui s'étoit enfui, & qui revient de nouveau sur les ruines de son Diocèse. Un *Cen-*

turion qui le rencontre, le prend pour un eſpion. Mais le Prélat ſe tire d'affaire, en déclarant qu'il eſt de la ſecte paiſible des Chrétiens. Arrive alors un Ange, qui, pour le conſoler, lui dit que la deſtruction de cette ville avoit été depuis long-temps prédite par les Prophètes, pour venger l'Eternel de l'endurciſſement des Juifs. Après cette eſpèce de ſermon, qui, dans l'Ouvrage imprimé, contient neuf grandes pages in-4°. la toile tombe, & la Pièce eſt finie.

Paſſons maintenant à une autre Tragédie du même Auteur, plus eſtimée encore que celle-ci, & plus digne, en effet de l'être.

Le ſujet eſt la *Priſe d'Amſterdam*, par ceux du parti de *Florent V*, Comte de *Hollande*, tué par *Gérard de Valſen*. Celui-ci étoit neveu de *Gisbert d'Amſtel*, Seigneur de cette malheureuſe ville; & il avoit entrepris cet aſſaſſinat, parce que le Comte *Flo-*

rent avoit fait violence à ſa femme : c'eſt pourquoi cette ville fut enveloppée dans la vengeance qu'on exerça contre le meurtrier. *Amſterdam* fut priſe, à peu près comme *Troye* : les ennemis ayant feint de ſe retirer, avoient abandonné un grand vaiſſeau qui, ſous des fagots, cachoit l'élite de leurs Guerriers ; & les aſſiégés ayant traîné ce vaiſſeau dans leur ville, le reſte ſe devine aiſément.

Cet événement, arrivé la nuit de *Noël*, donne beau jeu à l'Auteur pour répandre, à ſon ordinaire, beaucoup d'onction ſur le Théâtre, où l'on voit, à cette occaſion, des Evêques, des Abbés, des Abbeſſes, des Moines & des Religieuſes, qui parlent tous d'une manière conforme à leur profeſſion.

On y voit l'épouſe de *Gisbert d'Amſtel*, pour ainſi dire, à ſa toilette, endoſſant ſon *habit des Dimanches*, pour aller à l'Egliſe, & l'on entend chanter

des Hymnes adaptées à la célébration d'une fête si solemnelle. L'Evêque d'*Utrecht* enfin y entonne le cantique de *Siméon*, en beaux vers Hollandois.

Presque toute la ville étant livrée à la fureur de l'ennemi, qui retrace fidellement le tableau du sac de *Troye*, *Gisbert*, retiré dans une maison de défense, veut faire embarquer sa femme & ses enfans, pour les dérober au glaive du vainqueur. Mais cette fidèle épouse, décidée à subir le même sort que son époux, ne peut absolument se résoudre à le quitter. Sur quoi grande contestation, grand combat de tendresse mutuelle, dans lequel interviennent les enfans, ce qui rend la situation si pathétique & si longue, que l'Ange *Raphaël* est député du Ciel pour la terminer. Il leur ordonne de se réfugier dans *la Prusse*, où il leur promet une félicité durable. Et pour achever de les consoler du malheur d'abandonner leur

patrie, il leur annonce la future grandeur d'*Amſterdam*, ainſi que le changement de culte qui doit y arriver dès qu'elle ſeroit affranchie de la tyrannie Eſpagnole : mais pourtant en les exhortant à ne jamais abandonner la foi de leurs ancêtres.

Sur quoi nous devons faire obſerver au Lecteur, que *Vondel*, né *Anabatiſte*, avoit embraſſé depuis le parti des *Arminiens*. Mais que ſur ſes vieux ans, étant devenu Catholique Romain, il en ramenoit très-fréquemment le culte ſur le Théâtre, au point de ſcandaliſer ſes plus grands admirateurs.

Dans le tems que la muſe *de Vondel* étoit encore *Arminienne*, le Prince *Maurice d'Orange*, lui fournit un beau ſujet de Tragédie, en faiſant périr ſur l'échafaud le grand Penſionnaire *Olden Barnevelt*. Pour expoſer cette action à l'horreur du public, l'Auteur fit une pièce allégorique, dont le

ſujet étoit la mort de *Palamède*, accuſé par *Ulyſſe*. *L'allégorie* eſt aſſez généralement bien ſuivie dans cet Ouvrage, hormis qu'au lieu d'y obſerver le coſtume des Grecs, à l'égard de l'habillement de leurs Prêtres, ils n'y paroiſſent que ſous celui des Miniſtres Hollandais; & que *Palamède*, quoiqu'il ſoit encore jeune, y eſt introduit comme un vieillard, pour qu'il eût plus de conformité avec *Olden Barnevelt*.

Cette pièce irrita vivement le Prince *Maurice*, inſtigateur de ce meurtre. On voulut même faire le procès à l'Auteur. Mais il en fut quitte pour une amende de 300 florins.

Malgré ces remarques particulières ſur les principaux Ouvrages dramatiques de *Vondel*, l'équité ne nous permet cependant point de taire, que quoiqu'ils pèchent tous, & du côté du plan, & du côté des règles, & ſur-tout des convenances théâtrales, les fruits de ſa Muſe offren

offrent ſouvent tant de génie, joint à une imagination auſſi noble que poétique, qu'on ſouffre de le voir tomber ſi fréquemment dans l'enflure & dans la baſſeſſe.

On peut dire, en un mot, de *Vondel* ainſi que du petit nombre de ces Auteurs célèbres dans leurs pays, & qui n'ont eu que du génie, tels que *le Dante*, en Italie, *Shakeſpéare*, en Angleterre, *Lopès de Véga*, en Eſpagne, &c.

C'eſt un diamant brut, tel qu'il ſort de la terre:
Mais c'eſt un diamant qui, taillé, pourroit plaire,
Même aux yeux des François, &c.

LA RESSUSCITÉE.

FEU M. *d'Au****, Premier Préſident au Grand Conſeil, parti de Paris, il y a 35 ou 40 ans, pour le Languedoc, où ſes domaines, négligés depuis long-tems, exigeoient ſa préſence, & obligé de ſéjourner pendant quelques ſemaines à *P****, y fut accueilli & fêté de manière à ſe voir convaincu que la réputation que de tous les tems ſe ſont acquiſe les habitans de cette aimable ville, n'avoit rien d'exagéré.

A travers tous les agrémens qu'il rencontroit dans *P****, une des choſes qui le ſurprit & lui plut davantage, ce fut une vieille Comteſſe, dont le château n'étoit qu'à une petite lieue delà, qui, preſque tous les jours invitée chez les perſonnes qui régaloient

le Président, ne manquoit presque jamais de s'y rendre, & dont les attentions particulières pour lui, jointe à sa conversation, aussi intéressante qu'animée, lui annonçoient une femme qui ne pouvoit avoir, ci-devant, vécu à Paris que dans le plus grand monde.

Mais cette conjecture ne fut plus douteuse, lorsqu'un jour, en se promenant seule avec lui, la Dame lui demanda des nouvelles de la santé du Comte *de Caylus*, ainsi que de plusieurs autres personnes également connues, & sur-tout de celle de M. *C****, oncle du Président, d'un air à le convaincre qu'elle y prenoit le plus grand intérêt.

Des questions de cette espèce étoient bien faites pour ajouter encore au désir qu'il avoit déjà conçu, de mieux connoître la Comtesse; aussi le lui témoigne-t-il d'une manière assez pres-

ſante & aſſez polie, pour la déterminer à céder à ſes inſtances.

Si M. *d'A****, lui dit-elle (ne fuſſe que pour ſe repoſer après tant de dîners d'apparât), vouloit me faire l'honneur d'accepter, pour demain, celui d'une pauvre veuve, les ſentimens de confiance qu'il a ſu faire naître en moi, m'engageroient, plus que probablement, à ne lui rien cacher de mon hiſtoire.

L'offre ayant été acceptée, de grand cœur, le Préſident, arrivé le jour ſuivant chez la Comteſſe, dont l'habitation lui parut charmante, après un repas auſſi fin qu'amuſant par les propos dont elle ſu l'aſſaiſonner, la Dame, ayant congédié ſes gens, le conduiſit dans un jardin des plus agréables, des mieux tenus, & terminé par une eſpèce de *Kioſque*, où, après quelque tours de promenade, invité par elle à ſe repoſer, la Comteſſe lui dit :

« Je ſais Monſieur, à quoi je m'ex-
» poſe, en me prêtant au déſir que
» vous avez de me connoître; il ne
» s'agit pas moins pour moi, que de
» riſquer à perdre votre eſtime. Mais
» votre probité connue me raſſure ſur
» le ſecret que j'oſe attendre de vous,
» en égard à ce que vous allez en-
» tendre; le reſte eſt un ſacrifice dont
» j'eſpère que vous daignerez me te-
» nir compte, ne fuſſe qu'après avoir
» jugé ce qu'il a dû coûter à mon
» amour-propre.

» La conjuration du Prince *de Cel-*
» *lamare*, Ambaſſadeur d'Eſpagne,
» contre le Duc *d'Orléans*, Régent de
» France, a trop fait de bruit dans
» l'Europe, pour ne pas vous être con-
» nue. Vous ſavez qu'il ne s'agiſſoit
» de rien moins, que de l'enlever de
» France pour le conduire en Eſpagne;
» que les meſures étoient ſi bien priſes,
» que ſans une femme, rien moins

» qu'honnête, & généralement trop
» connue, que le hasard rendit maîtresse
» du secret des conspirateurs, ce Prince
» pouvoit se regarder comme perdu ?

» Mais ce que vous ignorez & que
» tout le monde ignore, c'est que ce
» Prince, pénétré de reconnoissance,
» quelque méprisable qu'en dût être
» à ses yeux l'objet, l'ayant fait venir
» un soir, dans son Palais : ma chère
» Présidente (1) (lui dit-il), je te dois la
» vie, ainsi je dois prendre soin de la
» tienne. Je connois trop mes ennemis,
» aujourd'hui devenus les tiens, pour
» ne pas être convaincu, que si je ne
» t'en garantis, rien ne te sauvera de
» leur vengeance. Et je ne vois qu'un
» seul moyen qui puisse t'y soustraire...
» Il faut passer pour morte, mon en-
» fant ! Ainsi, commence par être ma-

(1) Son nom étoit la *Fillon*, auquel on avoit ajouté le sobriquet de Présidente.

» lade. Je t'enverrai un Médecin, que
» je chargerai de te voir, & de te
» conduire de façon à rendre ta mort
» vraisemblable; & le public, trompé
» par tes obsèques, dont ton quartier
» sera témoin, ne pourra laisser subsis-
» ter dans le monde aucun doute sur
» la réalité de ton trépas. Mes ordres
» sont donnés pour l'achat, au nom
» de la Comtesse *de****, d'une terre de
» douze mille livres de revenu, dans
» le plus beau pays de la France, où tu
» arriveras dans un mois, comme veuve
» d'un Officier de troupe étrangère,
» mort au service du Roi. Voici pour
» t'y meubler, cinquante mille livres,
» en bonnes lettres de change sur *Lyon*,
» que tu pourras facilement négocier.
» Ainsi, la veille du jour que tu seras
» crue enterrée à Paris, tu partiras
» avec un homme à moi, pour *N****,
» où tu resteras cachée pendant un
» mois, & d'où tu te rendras à *P****,

» ville la plus voiſine de la terre dont » tu iras te mettre en poſſeſſion ..... » Et où, puiſſe-tu long-tems vivre en » paix !.. Adieu, ma chère Préſidente ».

Quoi ! (s'écria M. *d'Au****, qui depuis la moitié de ce récit, avoit eu toutes les peines du monde de ſe contenir) Quoi ! ſe peut-il, que ce ſoit vous ? = Moi-même (s'écria-t-elle, à ſon tour, en ſe couvrant de ſes mains le viſage), moi, qui, née de parens honnêtes, & dont l'éducation ſoignée ne fut interrompue que par leur mort ; qui, tombée au pouvoir d'un tuteur auſſi libertin qu'hypocrite, après m'être vue, à tous égards, ruinée par lui, ai paſſé ſucceſſivement pas tous les degrés du libertinage ; c'eſt moi-même, mon cher Monſieur ! c'eſt la *Fillon*, qui, ſous le nom de Comteſſe *de****, jouit ici d'une conſidération dont elle eſt ſi peu digne, ainſi que de l'honneur que vient de lui faire M. *d'Au****, en acceptant

chez elle un dîné, dont je crains qu'il n'ait bien des reproches à me faire !

« Non, ma chère Comteſſe (lui dit » affectueuſement M. *d'Au****), vous » n'êtes plus la *Fillon* pour moi. Je » ne vois en vous, maintenant, qu'une » infortunée, que la perverſité d'un » tuteur, les erreurs de la jeuneſſe, » & probablement le beſoin, ont con- » duite aveuglément dans les ſentiers » du vice, & qui, rentrée dans ceux » de la vertu, s'eſt rendu digne de la » juſte conſidération dont elle jouit » dans ce pays; j'ajoute même à mes » propres yeux, en partant de la con- » fiance qu'elle vient d'avoir en moi, » dont je la remercie, en lui jurant de » nouveau, que ſi ſon ſecret ſe trouvoit » un jour divulgué, ce ne ſera jamais » par moi ».

La Comteſſe bien raſſurée ſur ce ſujet, reprit ſa bonne humeur, ſatisfit la curioſité de M. *d'Au****, ſur les an-

ciennes liaisons de la *Fillon* avec l'oncle du Président, ainsi qu'avec le Comte *de Caylus*; lui permit même, au cas que tous les deux lui survécussent, de leur faire part de la résurrection de leur ancienne amie, ainsi que des sentimens de reconnoissance qu'elle avoit toujours conservés pour eux.

La Comtesse étant morte, un an après ceci, M. *d'Au**** fit part de cette singulière aventure à M. *Cas****, son oncle, ainsi qu'à M. le Comte de *Caylus*. Et c'est de ce dernier que l'a tenue l'Editeur de ce Recueil.

VENGEANCE ATROCE.

VERS le milieu du ſeizième ſiècle, c'eſt-à-dire, au tems des troubles de Religion qui agitoient ſi cruellement la France, un Gentilhomme nommé *Balains*, qui commandoit pour le Roi de *Navarre*, dans le Château où le Comte *d'Armagnac* avoit été aſſaſſiné du tems de *Louis XI*, fit une action aſſez cruelle pour que la mémoire en ſubſiſte encore aujourd'hui dans cette Province.

Cet homme, extrêmement violent, qui avoit été élevé dans les guerres contre les Turcs, avoit pour ami un autre Gentilhomme du Pays, & l'un des principaux Officiers de ſa garniſon, qui, ſous prétexte de mariage, ou autrement, ayant abuſé d'une ſœur de *Balains*, s'étoit retiré du château, en ſe

mariant avec une autre perſonne. Cette ſœur, informée de la trahiſon de ſon amant, vient auſſi-tôt, toute échevelée & toute en larmes, trouver ſon frère, & lui raconte ſa malheureuſe hiſtoire. *Balains*, qui étoit auſſi intrépide que vindicatif, lui ordonne de ſe taire, & de lui laiſſer le ſoin de ſa vengeance.

Il continue, en conſéquence, de vivre, pendant quelque tems, avec cet Officier, auſſi familièrement qu'auparavant, ſans lui rien laiſſer entrevoir de ce que lui avoit appris ſa ſœur.

Quelque tems après, il l'invita à dîner dans le château, avec quelques amis, & leur fit la plus grande chère.

Le dîné fini & les conviés retirés, il tire ſon homme à part, lui fait mettre les fers aux pieds & aux mains par des gens apoſtés, ſe met dans un fauteuil comme un juge, & l'interroge.

Ce pauvre Gentilhomme, imaginant qu'il n'a rien de mieux à faire que de

nier les faits, on lui produit des témoins, & l'inſtant après, la Demoiſelle, qui s'étoit cachée. Sur quoi l'Officier, très-effrayé, convint d'avoir été de ſes amis, en vertu des avances qu'elle lui avoit faites, mais ſoutint ne lui avoir rien promis, ni donné aucune parole de l'épouſer.

Balains, continuant ſon perſonnage de Juge, fait écrire par un Secrétaire l'interrogatoire, les dépoſitions des témoins, & leur fait ſigner le tout; puis, ſur le ſerment des témoins, & ſur la confeſſion de l'accuſé, le condamne à la mort.

Alors l'homme qui avoit été l'accuſateur, le témoin & le Juge, voulut encore être le bourreau; il poignarda lui-même ce malheureux, qui invoquoit inutilement Dieu & les hommes, & ſe plaignoit de l'infraction des droits de l'hoſpitalité.

Balains renvoya le corps aux parens

du mort. Mais comme il jugea que ſi cette exécution venoit par autre que lui à la connoiſſance du Roi de *Navarre*, de qui il tenoit ſa commiſſion de Gouverneur, elle ne manqueroit pas de prévenir ce Prince contre lui, il lui en fit part lui-même, en lui rendant un compte exact de tout ce qui s'étoit paſſé : ajoutant, que dans un juſte ſujet de ſe venger d'un affront ſi ſenſible, n'ayant cependant rien fait que conformément à tout ce que preſcrit la Juſtice, il lui envoyoit, en conſéquence, toutes les pièces du procès, dont il gardoit les originaux pour ſa juſtification. Il finiſſoit par demander au Roi, ſa grâce, offrant même, s'il le déſiroit, de remettre le commandement du château à la perſonne que choiſiroit *S. M.* pour en envoyer prendre poſſeſſion : aſſez content (diſoit-il) d'avoir trouvé l'occaſion de ſe venger, par ſes mains,

de l'outrage qu'avoit reçu sa famille.

Le Roi de *Navarre*, aussi effrayé que surpris de l'audace de ce Gentilhomme, & de l'énormité de cette action, avoit d'abord projetté de l'en punir. Mais appréhendant, s'il refusoit la grâce que lui demandoit cet homme violent, qu'il ne se portât à quelque résolution, qui pourroit être dangereuse dans la circonstance présente, il prit enfin le parti de la lui envoyer, par un Officier de confiance, chargé de prendre, en même tems, possession du château.

Balains le remit, sans difficulté, & se retira, avec sa famille, dans une maison fortifiée qu'il avoit à quelques lieues de là.

L'OMBRE DE RABELAIS.

LES vers du célèbre & grave hiſtorien *de Thou*, ſont infiniment moins communs que ſa proſe. Il en a pourtant fait, tant en Latin qu'en François, de très-paſſable pour ſon ſiècle, & même d'aſſez plaiſans pour qu'on ſoit tentés d'en donner au moins une preuve.

De Thou & *Calignon* ſon ami, voyageant enſemble, étoient logés à *Chinon*, dans une grande maiſon qui avoit autrefois appartenu à *François Rabelais*, Médecin célèbre, ſavant dans les langues Grecques & latines, fort habile dans ſa profeſſion, qui avoit abſolument abandonné l'étude ſur ſes vieux jours, & s'étoit jeté dans le libertinage & la bonne-chère. Il ſoute-

noit que la raillerie étoit *le propre de l'homme*, & en partant delà, s'abandonnant à ſon génie, il avoit compoſé un Ouvrage très-ſingulier, où, avec la liberté d'un vrai *Démocrite*, & une plaiſanterie outrée, il divertit ſes lecteurs, ſous des noms empruntés, par le ridicule qu'il verſe ſur tous les états de la vie, & toutes les conditions du Royaume.

La mémoire d'un homme ſi agréable, donna lieu au Préſident *de Thou* & à *Calignon*, de plaiſanter avec ſes mânes, ſur ce que ſa maiſon étoit devenue une hôtellerie, où l'on faiſoit des débauches continuelles, ſon jardin, le rendez-vous de tous les habitans les jours de fêtes, & le cabinet de ſes livres qui donnent deſſus, un cellier pour mettre du vin. A la prière de *Calignon*, *de Thou*, alors de bonne humeur, fit les vers ſuivans:

C'eſt *Rabelais* qui parle:

J'ai passé tout mon tems à rire,
Mes vers libres en font foi :
Ils sont si plaisans, qu'à les lire,
On rira malgré soi.

La Raison sérieuse ennuie,
Et rend amers nos plus beaux jours :
Que peut-on faire dans la vie ;
Que rire & plaisanter toujours ?

Aussi *Bacchus*, Dieu de la joie,
Qui règle toujours mon destin,
Jusqu'en l'autre monde m'envoie
De quoi dissiper mon chagrin.

Car de ma maison paternelle,
Il vient de faire un Cabaret,
Où le plaisir se renouvelle,
Entre le blanc & le clairet.

Les jours de fête on s'y régale,
On y rit du soir au matin :

Dans le jardin & dans la ſalle,
Tout *Chinon* ſe trouve en feſtin.

Là, chacun dit ſa chanſonnette ;
Là, le plus ſage eſt le plus fou,
Et danſe au ſon de la muſette,
Les plus gais *Branles du Poitou.*

La cave s'y trouve placée
Où fut jadis mon Cabinet ;
On n'y porte plus ſa penſée,
Qu'aux douceurs d'un vin frais & net.

Que ſi *Pluton*, que rien ne tente,
Vouloit ſe payer de raiſon,
Et permettre à mon Ombre errante,
De faire un tour à ma maiſon,

Quelque prix que j'en puſſe attendre,
Ce ſeroit mon premier ſouhait,
De la louer, ou de la vendre,
Pour l'uſage que l'on en fait.

OSAKOI,

ANECDOTE Ruſſe, du Règne de Pierre le Grand, *traduite du Ruſſe.*

PENDANT les troubles qu'occaſionna l'ambition effrénée de la Princeſſe *Sophie* (1), on ſait que la révolte des *Strélitz* (2) mit cet Empire ſur le penchant de ſa ruine.

Un frère du fameux *Tottelawitau*, Colonel de ce Corps, perdit la vie ſur l'échafaud. Ce frère nommé *Oſakoi*,

(1) Sœur aînée du Czar *Pierre*, & qui, viſant au trône, a plus d'une fois tenté de le faire périr.

(2) Milice que l'on peut comparer, à pluſieurs égards, à celle des *Prétoriens* chez les Romains, & des *Janniſſaires* chez les Turcs, mais bien plus barbare encore.

dont les biens venoient d'être confisqués, laissa un fils dans la misère la plus déplorable. Ce jeune infortuné échappa, comme par miracle, aux poursuites des émissaires de l'Empereur, & fut caché dans un Village, par un ancien esclave de son père. Devenu grand, ce domestique l'instruisit du secret de sa naissance, & lui proposa les moyens de venger sa famille, en assassinant le *Czar*. Proposition qui fit frémir le jeune homme, & qui pourtant dissimula. Sur quoi l'esclave, qui croyoit l'avoir ébranlé, l'engagea à partir pour *Moscow*, où il trouveroit (disoit-il) des conjurés prêts à servir ses desseins. Soit par foiblesse, soit dans l'espérance de se venger, *Osakoi* suivit son conducteur. Arrivés de nuit, ils s'arrêtèrent dans un cabaret, près de *Kremlin*, résidence de l'Empereur.

Là l'esclave, ayant trouvé ses amis, il fut décidé que dès la nuit même,

on tiendrait Conseil dans des décombres d'une maison peu éloignée du Palais impérial.

Osakoi qui, jusques là n'avoit pu obtenir de son compagnon de savoir quels étoient les conjurés, le pressa de nouveau, mais inutilement, de satisfaire sa curiosité.

L'heure du rendez-vous approche (lui dit seulement l'esclave), vous allez trouver des gens animés du désir de la vengeance, & qui, malgré votre jeunesse & votre peu d'expérience, désirent de vous avoir pour chef. L'état humiliant où vous êtes réduit, le sang de votre père, qui fume encore, tout doit échauffer votre courage, & vous étourdir sur les dangers de la vengeance que vous allez vous procurer.

Ces paroles firent trembler le jeune *Osakoi*, & avec d'autant plus de raison que le cabaret étoit rempli d'un grand nombre de *Russes*, qui, suivant

l'uſage du pays, s'énivroient, à qui mieux mieux.

Il eſt vrai que l'eſclave parloit aſſez bas, & dans un patois étranger aux Ruſſes de *Moſcow*. Mais ne pouvoit-il pas arriver que quelqu'un interceptât leur diſcours? ... Mais le crime eſt preſque toujours aveugle, & ſe trahit preſque toujours lui-même.

L'eſclave & *Oſakoi* ſe rendirent à la mazure où devoit ſe tenir cette fameuſe aſſemblée, les conjurés y étoient déjà.

« Vous voyez (dit à notre jeune » homme le plus apparent d'entre » eux) des miſérables échappés de la » tyrannie du *Czar*. Ce barbare, en » faiſant périr par la main du bourreau » & par la ſienne même, la plupart » de nos frères les *Strélitz*, n'a pu » étendre ſa fureur juſqu'à nous. Le » Ciel nous a conſervés pour ſervir » ſa vengeance, & cet inſtant eſt ar-

» rivé. Frémis, jeune *Oſakoi*! J'ai vu
» couſé le ſang de ton infortuné père,
» que j'ai ſuivi juſqu'à l'échaffaud, &
» que je n'ai pu ſauver!.. Errans de-
» puis dix ans dans les plus affreux
» déſerts, l'horreur de notre ſituation
» nous a forcés d'arracher par la fraude,
» une ſubſiſtance, que notre qualité de
» ſoldats & de citoyens nous avoit
» acquiſe! Mais dès demain ce cruel
» tyran & ſes principaux Courtiſans,
» tomberont ſous nos coups. Jeune
» homme! Nous aimions votre père;
» il étoit notre chef, ſoyez le nôtre,
» à votre tour; & que votre courage
» vous rende digne de votre choix!
» Quand un Souverain a franchi les
» bornes légitimes du pouvoir; quand
» la misère accable ſes ſujets, le cou-
» rage pour en ſortir doit également
» franchir les limites du devoir & de
» l'humanité ».

Oſakoi ſentit qu'en cette circonſ-
tance,

tance, il n'avoit pas de choix à faire, & que l'ombre même de la foibleſſe étoit ſon arrêt de mort. Il fit montre d'un courage qu'il n'avoit pas.

Il fut convenu, par les conjurés, en ſe quittant, qu'on ſe raſſembleroit le lendemain, à la même heure, & que pour plus grande sûreté, *Oſakoi* & l'eſclave s'en retourneroient au cabaret, par des chemins oppoſés.

Oſakoi avoit à peine fait trente pas, qu'il ſe vit accoſté par un Ruſſe, qui le pria de le ſuivre, & croyant que c'étoit un conjuré, il ſe laiſſa conduire. Arrivés à un très-petit eſcalier, qu'ils franchirent avec aſſez de peine, ils s'arrêtèrent dans un petit cabinet, dont le Ruſſe ferma auſſi-tôt la porte.

« Ne ſoyez point ſurpris (lui dit le » Ruſſe), ſi j'en agis de la ſorte avec » vous : ce que j'ai à vous dire, exige » le plus grand ſecret. Je ſors, ainſi » que vous, de cette aſſemblée, où la

» mort du *Czar* a été jurée. Comme
» vous, cette nuit eſt la première où
» les conjurés ont daigné m'admettre
» parmi eux, & comme vous, des ſujets
» de vengeance me rendent l'ennemi
» irréconciliable de mon Souverain.
» Mais ſi ſon ſang eſt dû aux cruautés
» qu'on lui reproche, notre trame eſt
» aſſez mal ourdie. Car enfin, quels
» ſont ces conjurés? De coupables ſu-
» jets couverts de crimes, & qui ſe
» ſont dérobés à la rigueur des loix;
» des brigands qui ne reſpirent que le
» meurtre, le vol & le pillage. Et
» quels ſont leurs complices? Les pre-
» miers de l'Etat, diſent-ils, & ils n'ont
» oſé nous en nommer aucun! D'ail-
» leurs, le pourroient-ils? Quel homme
» voudroit s'avilir au point de s'aſſocier
» avec de pareils bandits?... Et quel
» complot nous ont-ils développé?
» Pour qui travaillons-nous? Pour qui
» riſquons-nous notre vie?.... Projets,

» moyens, reſſources, rien ne nous » eſt connu. Et l'on veut que nous » ſoyons les aveugles inſtrumens d'une » telle entrepriſe !..... Voilà, jeune » *Oſakoi*, quels ont été mes doutes & » mes craintes pendant cette aſſemblée. » Les conjurés vous ont nommé leur » Chef; je ſouſcris à leur choix. Mais » faites-moi voir clair dans ce ténébreux » myſtère, & je vous réponds de mon » bras ».

Un cœur que la nature ſeule a formé, que le haſard a écarté des intrigues de la ville & du poiſon des Cours, dès-lors incapable de trahiſon, ne peut guère imaginer qu'on cherche à le tromper. *Oſakoi* fut frappé de la confiance du Ruſſe; & cette confiance l'enhardit à ne lui rien cacher de ſes ſentimens. « Vous avez dû remarquer » ma ſurpriſe (lui dit-il), en me voyant » au milieu d'une pareille aſſemblée. » Satisfait de mon état, ne connoiſ-

» ſant que mon hameau, n'ambition-
» nant rien, je goûtois une tranquil-
» lité que rien juſques-là n'avoit trou-
» blé..... On m'a déſillé les yeux;
» on m'a appris que j'avois un père
» à venger, & que pour le venger,
» il falloit maſſacrer mon Empereur.
» Mais l'ai-je connu ce père? Sais-je
» s'il étoit innocent ou coupable? Et
» dans ce doute, on veut que j'aſſaſ-
» ſine mon Maître!....Ces maximes,
» je l'avoue, répugnent à mon inſtinct.
» Car, qui ſuis-je, pour juger mon
» Empereur? Quel droit, quel autorité
» le Ciel m'a-t-il donnée pour le pu-
» nir?.... Cette propoſition m'a fait
» frémir! Mais la crainte de la mort
» a fait mourir ma réponſe ſur mes
» lèvres. Puiſque vous m'avez ouvert
» votre cœur, liſez ce qui ſe paſſe
» dans le mien. Je déteſte le crime,
» & ſur-tout un crime de l'eſpèce de
» celui-ci! une voix intérieure me crie:

» *aime & reſpect ton Souverain* ! . . . .
» Prenez donc pitié de ma jeuneſſe ;
» je m'abandonne à vos conſeils. Sau-
» vez-moi de la fureur de ces barbares,
» qui m'ont choiſi pour le bourreau
» de leur Maître & du mien ? Car s'il
» faut que je périſſe, ou que j'attente
» ſur les jours du *Czar*, j'aime mieux
» périr innocent.

Tu ne périras pas, mon enfant ! (s'écria le Ruſſe) c'eſt le *Czar* lui-même qui te parle, & qui ſaura récompenſer la noble ingénuité de tes ſentimens.

C'étoit, en effet, ce Monarque lui-même, qui, ſous le déguiſement d'un eſclave, avoit écouté une partie du complot dans le cabaret. Cette découverte lui avoit fait naître l'idée de ſe trouver à l'aſſemblée où l'on devoit conjurer ſa perte. Il avoit eu l'audace de s'y rendre, en ſe mêlant parmi les coupables. Il avoit vu chanceler *Oſakoi*, ſe troubler dans ſes réponſes, & s'é-

L'OMBRE DE RABELAIS.

LES vers du célèbre & grave hiſtorien *de Thou*, ſont infiniment moins communs que ſa proſe. Il en a pourtant fait, tant en Latin qu'en François, de très-paſſable pour ſon ſiècle, & même d'aſſez plaiſans pour qu'on ſoit tentés d'en donner au moins une preuve.

De Thou & *Calignon* ſon ami, voyageant enſemble, étoient logés à *Chinon*, dans une grande maiſon qui avoit autrefois appartenu à *François Rabelais*, Médecin célèbre, ſavant dans les langues Grecques & latines, fort habile dans ſa profeſſion, qui avoit abſolument abandonné l'étude ſur ſes vieux jours, & s'étoit jeté dans le libertinage & la bonne-chère. Il ſoute-

noit que la raillerie étoit *le propre de l'homme*, & en partant delà, s'abandonnant à ſon génie, il avoit compoſé un Ouvrage très-ſingulier, où, avec la liberté d'un vrai *Démocrite*, & une plaiſanterie outrée, il divertit ſes lecteurs, ſous des noms empruntés, par le ridicule qu'il verſe ſur tous les états de la vie, & toutes les conditions du Royaume.

La mémoire d'un homme ſi agréable, donna lieu au Préſident *de Thou* & à *Calignon*, de plaiſanter avec ſes mânes, ſur ce que ſa maiſon étoit devenue une hôtellerie, où l'on faiſoit des débauches continuelles, ſon jardin, le rendez-vous de tous les habitans les jours de fêtes, & le cabinet de ſes livres qui donnent deſſus, un cellier pour mettre du vin. A la prière de *Calignon*, *de Thou*, alors de bonne humeur, fit les vers ſuivans:

C'eſt *Rabelais* qui parle:

J'ai passé tout mon tems à rire,
Mes vers libres en sont foi:
Ils sont si plaisans, qu'à les lire,
On rira malgré soi.

La Raison sérieuse ennuie,
Et rend amers nos plus beaux jours:
Que peut-on faire dans la vie,
Que rire & plaisanter toujours?

Aussi *Bacchus*, Dieu de la joie,
Qui règle toujours mon destin,
Jusqu'en l'autre monde m'envoie
De quoi dissiper mon chagrin.

Car de ma maison paternelle,
Il vient de faire un Cabaret,
Où le plaisir se renouvelle,
Entre le blanc & le clairet.

Les jours de fête on s'y régale,
On y rit du soir au matin:

Dans le jardin & dans la ſalle,
Tout *Chinon* ſe trouve en feſtin.

Là, chacun dit ſa chanſonnette ;
Là, le plus ſage eſt le plus fou,
Et danſe au ſon de la muſette ;
Les plus gais *Branles du Poitou.*

La cave s'y trouve placée
Où fut jadis mon Cabinet ;
On n'y porte plus ſa penſée,
Qu'aux douceurs d'un vin frais & net.

Que ſi *Pluton*, que rien ne tente,
Vouloit ſe payer de raiſon,
Et permettre à mon Ombre errante,
De faire un tour à ma maiſon,

Quelque prix que j'en puſſe attendre,
Ce ſeroit mon premier ſouhait,
De la louer, ou de la vendre,
Pour l'uſage que l'on en fait.

OSAKOI,

ANECDOTE Ruſſe, du Règne de Pierre le Grand, *traduite du Ruſſe.*

PENDANT les troubles qu'occaſionna l'ambition effrénée de la Princeſſe *Sophie* (1), on ſait que la révolte des *Strélitz* (2) mit cet Empire ſur le penchant de ſa ruine.

Un frère du fameux *Tottelawitau*, Colonel de ce Corps, perdit la vie ſur l'échafaud. Ce frère nommé *Oſakoi*,

(1) Sœur aînée du Czar *Pierre*, & qui, viſant au trône, a plus d'une fois tenté de le faire périr.

(2) Milice que l'on peut comparer, à pluſieurs égards, à celle des *Prétoriens* chez les Romains, & des *Janniſſaires* chez les Turcs, mais bien plus barbare encore.

dont les biens venoient d'être confiſqués, laiſſa un fils dans la misère la plus déplorable. Ce jeune infortuné échappa, comme par miracle, aux pourſuites des émiſſaires de l'Empereur, & fut caché dans un Village, par un ancien eſclave de ſon père. Devenu grand, ce domeſtique l'inſtruiſit du ſecret de ſa naiſſance, & lui propoſa les moyens de venger ſa famille, en aſſaſſinant le *Czar*. Propoſition qui fit frémir le jeune homme, & qui pourtant diſſimula. Sur quoi l'eſclave, qui croyoit l'avoir ébranlé, l'engagea à partir pour *Moſcow*, où il trouveroit (diſoit-il) des conjurés prêts à ſervir ſes deſſeins. Soit par foibleſſe, ſoit dans l'eſpérance de ſe venger, *Oſakoi* ſuivit ſon conducteur. Arrivés de nuit, ils s'arrêtèrent dans un cabaret, près de *Kremlin*, réſidence de l'Empereur.

Là l'eſclave, ayant trouvé ſes amis, il fut décidé que dès la nuit même,

on tiendrait Conseil dans des décombres d'une maison peu éloignée du Palais impérial.

Osakoi qui, jusques là n'avoit pu obtenir de son compagnon de savoir quels étoient les conjurés, le pressa de nouveau, mais inutilement, de satisfaire sa curiosité.

L'heure du rendez-vous approche (lui dit seulement l'esclave), vous allez trouver des gens animés du désir de la vengeance, & qui, malgré votre jeunesse & votre peu d'expérience, désirent de vous avoir pour chef. L'état humiliant où vous êtes réduit, le sang de votre père, qui fume encore, tout doit échauffer votre courage, & vous étourdir sur les dangers de la vengeance que vous allez vous procurer.

Ces paroles firent trembler le jeune *Osakoi*, & avec d'autant plus de raison que le cabaret étoit rempli d'un grand nombre de *Russes*, qui, suivant

l'uſage du pays, s'énivroient, à qui mieux mieux.

Il eſt vrai que l'eſclave parloit aſſez bas, & dans un patois étranger aux Ruſſes de *Moſcow*. Mais ne pouvoit-il pas arriver que quelqu'un interceptât leur diſcours? ... Mais le crime eſt preſque toujours aveugle, & ſe trahit preſque toujours lui-même.

L'eſclave & *Oſakoi* ſe rendirent à la mazure où devoit ſe tenir cette fameuſe aſſemblée, les conjurés y étoient déjà.

« Vous voyez (dit à notre jeune » homme le plus apparent d'entre » eux) des miſérables échappés de la » tyrannie du *Czar*. Ce barbare, en » faiſant périr par la main du bourreau » & par la ſienne même, la plupart » de nos frères les *Strélitz*, n'a pu » étendre ſa fureur juſqu'à nous. Le » Ciel nous a conſervés pour ſervir » ſa vengeance, & cet inſtant eſt ar-

» rivé. Frémis, jeune *Oſakoi*! J'ai vu
» coulé le ſang de ton infortuné père,
» que j'ai ſuivi juſqu'à l'échaffaud, &
» que je n'ai pu ſauver!.. Errans de-
» puis dix ans dans les plus affreux
» déſerts, l'horreur de notre ſituation
» nous a forcés d'arracher par la fraude,
» une ſubſiſtance, que notre qualité de
» ſoldats & de citoyens nous avoit
» acquiſe! Mais dès demain ce cruel
» tyran & ſes principaux Courtiſans,
» tomberont ſous nos coups. Jeune
» homme! Nous aimions votre père;
» il étoit notre chef, ſoyez le nôtre,
» à votre tour; & que votre courage
» vous rende digne de votre choix!
» Quand un Souverain a franchi les
» bornes légitimes du pouvoir; quand
» la misère accable ſes ſujets, le cou-
» rage pour en ſortir doit également
» franchir les limites du devoir & de
» l'humanité ».

Oſakoi ſentit qu'en cette circonſ-
tance,

tance, il n'avoit pas de choix à faire, & que l'ombre même de la foibleſſe étoit ſon arrêt de mort. Il fit montre d'un courage qu'il n'avoit pas.

Il fut convenu, par les conjurés, en ſe quittant, qu'on ſe raſſembleroit le lendemain, à la même heure, & que pour plus grande sûreté, *Oſakoi* & l'eſclave s'en retourneroient au cabaret, par des chemins oppoſés.

Oſakoi avoit à peine fait trente pas, qu'il ſe vit accoſté par un Ruſſe, qui le pria de le ſuivre, & croyant que c'étoit un conjuré, il ſe laiſſa conduire. Arrivés à un très-petit eſcalier, qu'ils franchirent avec aſſez de peine, ils s'arrêtèrent dans un petit cabinet, dont le Ruſſe ferma auſſi-tôt la porte.

« Ne ſoyez point ſurpris (lui dit le » Ruſſe), ſi j'en agis de la ſorte avec » vous : ce que j'ai à vous dire, exige » le plus grand ſecret. Je ſors, ainſi » que vous, de cette aſſemblée, où la

» mort du *Czar* a été jurée. Comme
» vous, cette nuit eſt la première où
» les conjurés ont daigné m'admettre
» parmi eux, & comme vous, des ſujets
» de vengeance me rendent l'ennemi
» irréconciliable de mon Souverain.
» Mais ſi ſon ſang eſt dû aux cruautés
» qu'on lui reproche, notre trame eſt
» aſſez mal ourdie. Car enfin, quels
» ſont ces conjurés? De coupables ſu-
» jets couverts de crimes, & qui ſe
» ſont dérobés à la rigueur des loix;
» des brigands qui ne reſpirent que le
» meurtre, le vol & le pillage. Et
» quels ſont leurs complices? Les pre-
» miers de l'Etat, diſent-ils, & ils n'ont
» oſé nous en nommer aucun! D'ail-
» leurs, le pourroient-ils? Quel homme
» voudroit s'avilir au point de s'aſſocier
» avec de pareils bandits?... Et quel
» complot nous ont-ils développé?
» Pour qui travaillons-nous? Pour qui
» riſquons-nous notre vie?.... Projets,

» moyens, reſſources, rien ne nous » eſt connu. Et l'on veut que nous » ſoyons les aveugles inſtrumens d'une » telle entrepriſe !..... Voilà, jeune » *Oſakoi*, quels ont été mes doutes & » mes craintes pendant cette aſſemblée. » Les conjurés vous ont nommé leur » Chef; je ſouſcris à leur choix. Mais » faites-moi voir clair dans ce ténébreux » myſtère, & je vous réponds de mon » bras ».

Un cœur que la nature ſeule a formé, que le haſard a écarté des intrigues de la ville & du poiſon des Cours, dès-lors incapable de trahiſon, ne peut guère imaginer qu'on cherche à le tromper. *Oſakoi* fut frappé de la confiance du Ruſſe; & cette confiance l'enhardit à ne lui rien cacher de ſes ſentimens. « Vous avez dû remarquer » ma ſurpriſe (lui dit-il), en me voyant » au milieu d'une pareille aſſemblée. » Satisfait de mon état, ne connoiſ-

» *aime & reſpect ton Souverain* !.....
» Prenez donc pitié de ma jeuneſſe ;
» je m'abandonne à vos conſeils. Sau-
» vez-moi de la fureur de ces barbares,
» qui m'ont choiſi pour le bourreau
» de leur Maître & du mien ? Car s'il
» faut que je périſſe, ou que j'attente
» ſur les jours du *Czar*, j'aime mieux
» périr innocent.

Tu ne périras pas, mon enfant ! (s'écria le Ruſſe) c'eſt le *Czar* lui-même qui te parle, & qui ſaura récompenſer la noble ingénuité de tes ſentimens.

C'étoit, en effet, ce Monarque lui-même, qui, ſous le déguiſement d'un eſclave, avoit écouté une partie du complot dans le cabaret. Cette découverte lui avoit fait naître l'idée de ſe trouver à l'aſſemblée où l'on devoit conjurer ſa perte. Il avoit eu l'audace de s'y rendre, en ſe mêlant parmi les coupables. Il avoit vu chanceler *Oſakoi*, ſe troubler dans ſes réponſes, & s'é-

toit promis de le ſauver, s'il n'étoit pas abſolument coupable.

Ceux qui pourroient regarder ce récit comme romaneſque, ignoreroient ſans doute que la vie de *Pierre-le-Grand*, eſt remplie d'événemens de cette eſpèce.

Ce Prince, né pour être le créateur de ſa Nation, & qui vouloit tout voir par lui-même, ſe déguiſoit ſouvent & s'introduiſoit dans ces aſſemblées publiques, où la débauche la plus crapuleuſe rend la langue incapable de garder un ſecret, & n'a dû qu'à cette activité, quelque dangereuſe qu'elle fît, la découverte de vingt complots formés contre lui. Auſſi, le peuple qui ſe craignoit autant qu'il le reſpectoit, diſoit ſouvent: *L'Empereur nous écoute, ſoyons honnêtes gens.*

Après avoir raſſuré *Oſakoi*, en le comblant d'éloges & de careſſes, il exigea de lui, qu'il retournât rejoindre ſon compagnon au cabaret, & qu'il

lui donnât pour excuſe de ſon retard, le peu de connoiſſance qu'il avoit des rues de *Moſcow*.

L'eſclave crut ſon récit, & *Oſakoi* ſe trouva avec lui à l'aſſemblée du lendemain. On y décida qu'il falloit livrer le Palais aux flammes; que pendant le trouble que cauſeroit cet incendie, une partie de la troupe s'occuperoit au pillage, tandis que l'autre, à la tête de laquelle ſeroit *Oſakoi*, ſe joindroit aux conjurés du château, qui furent nommés, & qui ſe trouvoient des premiers de l'Etat; & qu'alors on s'avanceroit vers l'appartement de l'Empereur qui, au moment qu'il viendroit au bruit, ſeroit poignardé. On alloit enfin prononcer le ſerment qui devoit unir enſemble ces barbares aſſaſſins, lorſque la garde du *Czar*, vint tout-à-coup fondre ſur eux. Tous furent jettés dans les cachots; on arrêta les complices qu'ils avoient nom-

més. Le ſupplice ſuivit le crime; dès le jour même, ils furent livrés aux bourreaux.

Oſakoi ne connut point de degrès pour arriver à la fortune, & ne vit bientôt entre l'Empereur & lui, que le ſeul Prince *Mentzikoff*, que le ſort avoit tiré de la boue pour l'élever au faîte des grandeurs, & que ſon inconſtance précipita quelques années après, dans la plus affreuſe misère.

SUR CHARLES GRANDVAL,

COMÉDIEN FRANÇOIS,

PENSIONNAIRE DU ROI.

CET aimable Comédien, après avoir fait les délices du Théâtre de la Nation, pendant plus de 25 ans, & s'être rendu auſſi eſtimable par les qualités du cœur & de l'eſprit, que par ſes talens dramatiques, a continué de jouir dans ſa retraite, avec quelques anciens amis, de la conſidération & de l'attachement que la gaieté de ſon caractère, ſes mœurs honnêtes, & ſa philoſophie vraiment tolérante, lui avoient ſi juſtement mérités.

Il eſt mort le 24 Septembre de la préſente année 1784, âgé de 74 ans, dont la dernière moitié s'eſt preſqu'en-

tièrement passée, par reconnoissance, dans une liaison aussi constante que tendre, avec une femme que la conformité de talens également célèbres, & le même goût pour la retraite, rendoit aussi nécessaire à son bonheur, que lui-même l'étoit à celui de cette rare & digne amie.

Le portrait de ce charmant Acteur est à peu près peint, dans les quatre vers ci-dessous :

Prince, Amant, Petit-Maître, on a vu, tour à tour,
Grandval, des Spectateurs, mériter les suffrages :
Lui seul a su donner à ces trois personnages,
Des leçons de grandeur, de sagesse, & d'amour.

On a de lui quelques Comédies & Opéra comiques (un peu gaillards, à la vérité) mais pétillans d'esprit & de bonne plaisanterie, intitulés : *la fidelle infidélité*, *Agathe*, *les deux bisquits*

Léandre-Nanette, le Tempéramment, &c.

Lui-même avoit fait ſon épitaphe, quelque tems avant ſa mort, qui, bien que pieuſe, n'a pas démenti ſa vie, & qu'on peut regarder (ſi l'on oſe s'exprimer ainſi) comme le ſceau de ſon caractère.

Air : *Liron-lirette, &c.*

La mort m'a couché ſur ſa liſte (1) :
Etres vivans, priez pour moi !
La chienne nous ſuit à la piſte ;
Vous ſubirez la même loi.
Elle ſoumet le ſceptre & la houlette :
Tout mortel, au ſombre ſéjour,
La ſuit à ſon tour,
Liron-lirette,
La ſuit à ſon tour.

L'Éditeur, au reçu de cette Epitaphe,

(1) Voyez le Recueil d'Epitaphes déjà cité, tom. I, pag. 232.

accompagnée d'une invitation à dîner pour le lendemain, jour de la naissance de son Auteur, y porta les Couplets suivans, sur le même air :

Chantons, buvons tous à la ronde ;
Et qu'avec *Pierrot*, de moitié,
Votre cœur à sa voix réponde :
C'est le bouquet de l'amitié.
Pour lui plaire, en célébrant sa fête,
Trinquez avec l'ami *Pierrot*,
A l'ami *Charlot* ?
Liron-lirette, &c.

Dès qu'il entrevit la lumière,
On vit tous les Dieux réunis,
Entourer le lit de la mère,
Pour de leurs dons combler le fils :
Et bientôt cette troupe, en goguette,
Répéta, sur cet air falot :
Vive mon *Charlot* !
Liron lirette, &c.

Phébus, après courte harangue,
Le regarda d'un air benin;
Puis, ſur ſa tête & ſur ſa langue,
Imprima ſon ſouffle divin.
Et pour mieux décorer cette tête,
Momus attacha ſon grelot,
Au col de *Charlot*,
Liron-lirette, &c.

Les Jeux, les Plaiſirs & les Grâces,
Autour du berceau de Bambin,
Aux Dieux, folâtrant ſur leurs traces,
Firent danſer un tambourin.
Comus leur ſervit chère complette:
Bacchus, d'un céleſte ſirot,
Allaita *Charlot*,
Liron-lirette, &c.

Jupin, voulant que la Nature
Chez lui ne mît rien d'imparfait;
Vénus, d'un bout de ſa ceinture,
En riant, lui fit un hochet:
Puis, en le baiſant, en *godinette*,
« Toujours plaire, ſera ton lot! »

Dit-elle à *Charlot*,
Liron-lirette, &c.

P. S. On buvoit, on mangeoit, on rioit, on chantoit gaiment, alors, avec ſes amis, parce que l'on ſe croyoit sûr d'en avoir, & peut-être même après la mort!.. Mais à ſuppoſer que ce fût une chimère (ainſi que de plus fortes têtes le prétendent aujourd'hui), avouons pourtant, que cette chimère étoit du moins bien douce!

Auſſi, d'après cela, ſoyons aſſez braves pour dire :

Si la mort des amis, chers à notre vieilleſſe,
Pour une ame ſenſible eſt le plus grand des maux,
Dût le plus froid *Zénon* * nous taxer de foibleſſe,
N'oſons pas moins jetter des fleurs ſur leurs tombeaux.

D. P. L. P.....

* Fondateur de la Secte des *Stoïques*.

ANECDOTES

CONCERNANT *Pierre de la Place*, Premier Préſident à la Cour des Aides de Paris.

Obſervations préliminaires.

SE prévaloir de ſes ayeux, eſt un défaut ſans doute, ou tout au moins un ridicule que la ſociété ne pardonne guère, ſur-tout ſi ces mêmes ayeux ſont aſſez généralement connus pour que celui qui, ſans néceſſité, nous les rappelle, ne ſoit pas dans le cas d'être ſoupçonné d'un excès de vanité, toujours fait pour déplaire, même aux perſonnes les moins diſpoſées à mal juger d'autrui.

Il n'en eſt pas de même de celui

qui, bien que deſcendu de parens dès long-tems cités dans l'hiſtoire, fut cependant toujours aſſez modeſte pour n'en avoir jamais parlé qu'à des amis particuliers, & ſur-tout lorſque certaines circonſtances l'ont mis dans le cas de ne pouvoir s'en diſpenſer, ſans manquer à ce qu'il devoit à ſa naiſſance.

C'eſt préciſément le cas où ſe trouve aujourd'hui l'Editeur de cet Ouvrage. Certaine concurrence, & qui fit alors quelque bruit, l'ayant forcé, il y a quelques années, à offrir de juſtifier, par les titres les plus autentiques, la juſtice de ſes prétentions (1), ignore par quels motifs ſecrets quelques perſonnes ont, depuis peu, haſarder d'élever des doutes ſur la réalité ou la légalité de ces mêmes titres, deſquels il n'avoit

(1) Tout s'oublie vîte à Paris, excepté ce qui a pu bleſſer l'amour-propre.

preſque jamais parlé depuis cette époque (1). Sur quoi il en a encore offert la communication, ſoit en les dépoſant chez un Notaire, ſoit amiablement, à la critique des incrédules. Mais le reſſentiment, ainſi que la malignité, n'aiment pas la conviction.

Il ne reſte par conſéquent, à M. *D. L. P.* d'autre moyen de leur impoſer ſilence, que celui de mettre le public à portée de juger entr'eux & lui, ne fuſſe que par un récit ſuccint de ce qu'il n'a pu ſe diſpenſer de dire, *très-hautement*, lors de la concurrence dont on vient de parler, & qui ſera d'autant moins ſuſceptible d'ennui, que ce récit amenera très-naturellemet un trait hiſtorique vraiment intéreſſant, & qu'on trouvera peut-être aſſez curieux pour n'être pas regardé

(1) Les gens que ceci regarde, entendent l'Editeur, & cela lui ſuffit.

comme peu digne d'occuper une place dans le préſent Recueil.

Pierre de la Place, né à *Angoulême*, au commencement du ſeizième ſiècle, de parens, dès long-tems Nobles de Race (1), *eut pour Inſtituteur le fameux*

(1) Voyez *Corlieu*, Hiſtoire d'*Angoulême*, in-4°, qui dit entr'autres choſes : Que les Auteurs des *de la Place* de ſon tems, alliés à tout ce que la Province d'*Angoumois* & les Provinces voiſines ont de plus illuſtre, *ſe ſont faits grands, au ſervice de leurs Princes.*

La Lettre du Roi *François Premier* (qui connoiſſoit parfaitement la Nobleſſe de ſon ancien appanage), écrite à *Pierre de la Place Torſac*, Seigneur de *Javerlhac*, le 5 Décembre 1530, & imprimée dans le ſecond Volume de ce Recueil, ſuffiroit ſeule pour en donner la preuve, ſi elle ne ſe trouvoit pas conſignée dans nos plus anciens Hiſtoriens, tels que *Gaguin*, *Belleforeſt*, & au-

Jean Calvin (1), qui, fuyant le bûcher dont il étoit menacé à Paris, avoit trouvé un aſyle en *Angoumois*, chez le Seigneur de *la Place-Torſac*; & qui, après avoir imbu de ſa doctrine un fils puîné de ſon bienfaiteur, ſe l'étoit attaché au point, que ce jeune homme, pour le ſuivre dans ſes différentes *Miſſions*, eut aſſez de ferveur pour abandonner furtivement ſa famille; & après leſquelles *Calvin*, ayant oſé revenir ſecrètement à Paris, ſe voyant de nouveau forcé de s'en ſauver, y laiſſa ſon diſciple aux ſoins d'un Avocat de ſes amis.

C'eſt là que le jeune homme, par les ſecours de cet Avocat, ou de quelques parens auxquels il s'étoit confié,

---

tres plus modernes, qui ſeront cités, ci-après.

(1) Voyez *Florimond de Rémond*, *Hiſt. des Héréſies*, & autres Mémoires de ce tems.

ayant achevé ſes études, ſe livra tout entier au Barreau, où ſes ſuccès le firent diſtinguer avec tant d'éclat, que le Roi *François Premier*, l'honora de la place d'Avocat-Général au Parlement de Paris, *Henri II*, de celle de Conſeiller d'Etat, & bientôt après, de la charge de Premier Préſident à la Cour des Aides de la même ville; dignité que la modicité de la fortune du jeune homme ne lui permit pas d'accepter. Il falloit alors, pour être Premier-Préſident de Cour Souveraine, au moins cinq cents livres de revenu; & *de la Place*, en qualité de cadet de famille, ne pouvoit ſe flatter, même en ſe remettant bien avec elle, d'en eſpérer la moitié. Mais le Roi leva cette difficulté, en promettant *de ſuppléer à ce que les parens ne voudroient, ou ne pourroient faire* (1).

(1) Ce fait eſt conſtaté par le procès-verbal

C'eſt après avoir long-temps rempli cette Charge avec honneur, tant en qualité de Magiſtrat, qu'en celle d'homme de Lettres (1); après s'être ac-

---

de l'Aſſemblée de parens (en la poſſeſſion de l'Editeur), *pour contribuer* (y eſt-il dit) *à la* DOT *du Premier Préſident* DE LA PLACE.

(1) Ses Ouvrages ſont : *Commentaires de l'Etat de la Religion & République, ſous les Rois* HENRY ET FRANÇOIS SECONDS, *&* CHARLES NEUFVIEME, 1565, in-8°, ſans nom de Ville, ni d'Imprimeur, Hiſtoire très-eſtimée, & dont les exemplaires ne ſont pas communs : *Du Droit Uſage de la Philoſophie Morale*, qu'il n'a donné au Public (dit la Préface) qu'en cédant aux inſtances du Chancelier *de l'Hôpital*, *Elzévier* : *Traité de la vocation & manière de vivre, à laquelle chacun eſt appelé*, dédié à *Charles IX.* Ouvrage très-eſtimable, dans lequel il lui indique les moyens de découvrir, à peu de frais, l'utilité qu'il peut tirer des enfans de ſes Sujets, dans quelque Claſſe qu'ils

quis l'eſtime du Public & celle de ſes Souverains, ainſi que l'intime amitié du fameux Chancelier de *l'Hôpital*, qu'il mourut en 1572, Victime du fanatiſme & des puiſſans ennemis, que lui avoit attirés ſa trop véridique *Hiſtoire*, le ſurlendemain de l'exécrable journée de la Saint Barthelemi (1).

Les circonſtances auſſi curieuſes que ſingulières de ſa mort, qui ont été recueillies dans le tems par un Auteur anonyme, ne ſe trouvent que dans un

---

ſoient nés, volume in-4°, Paris, chez *Frédéric Morel*, 1561, magnifique Edition, extrêmement rare : *L'excellence de l'Homme Chrétien*, 1581, in-12, à la tête duquel ſe trouve une vie de l'Auteur, par *P. de Farnace*, que l'Editeur de ce Recueil, ni ſa famille, n'ont pu juſqu'aujourd'hui recouvrer.

(1) V. *de Thou*, *Mézerai*, *Varillas*, &c. & ſur-tout le Dictionnaire de *Bayle*, au mot *de la Place*.

ſeul Recueil de Pièces devenu rare, intitulé : *Mémoire de l'état de France, ſous Charles IX. Meidelbourg*, 1578, & dès-là ne ſembleront peut-être point déplacées dans un Recueil de l'eſpèce de celui-ci. *Quelques ennemis de ſa réputation & de ſon crédit* (diſent d'autres Mémoires de ſon tems) *craignirent qu'il ne fut encore élevé plus haut, & qu'il ne ſe vît enfin dans la ſuprême dignité de Chancelier de France. Mais comme ils ne voyoient point de jour à l'exécution de leur malice, & qu'il ne leur donnoit point de priſe par aucune de ſes actions, ils ſe ſervirent, pour l'accabler, de l'orage qu'éleva le prétexte des opinions différentes en fait de Religion, en* 1572, *& armèrent contre lui leurs Emiſſaires d'entre le peuple, pour demeurer ſeuls les Maîtres du Conſeil du Roi & de ſon Etat.*

Mort de Pierre de la Place.

Nous commencerons, dit l'Auteur, (en parlant des victimes de la *Saint-Barthelemy*) par M. *de la Place*, Premier Préſident de la Cour des Aides, & réciterons un peu au long ce qui lui avint, d'autant que ſa vertu le mérite.

Le Dimanche, ſur les 6 heures du matin, un nommé le Capitaine *Michel*, qui étoit Harquebuſier du Roi, vint au logis d'icelui, où il eſt entré d'autant plus librement qu'on avoit opinion que ce fuſt une des gardes Ecoſſoiſes du Roi, à cauſe que beaucoup d'entr'eux lui eſtoient fort affectionnés; & s'eſtoient offerts pluſieurs fois à lui. Eſtant ainſi entré, ce Capitaine *Michel*, armé d'une harquebuſe ſur ſon épaule, & d'une piſtole à ſa ceinture, & portant, pour ſignal des Maſſacreurs, une ſerviette à l'entour de ſon bras gauche; les premières paroles qu'il tint furent

» que

« que le ſieur *de Guiſe* avoit tué, » par le Commandement du Roi, l'A- » miral & pluſieurs autres Seigneurs » Huguenots : d'autant que tout le reſte » des Huguenots, de quelque qualité » qu'ils fuſſent, eſtoient deſtinés à la » mort ; & qu'il eſtoit venu au logis » dudit ſieur *de la Place* pour le ſauver » de cette calamité ; mais qu'il vouloit » qu'on lui monſtraſt l'or & l'argent qui » eſtoient dans le logis ».

Lors, ledit ſieur *de la Place*, fort étonné de l'outrecuidance de cet homme lequel, ſeul dans un logis, & au milieu de dix ou douze perſonnes, oſoit tenir tel langage, lui demanda où il penſoit eſtre ? & s'il n'y avoit plus de Roi ? A cela, ce Capitaine, blaſphémant, répondit : « qu'il lui enjoignoit » donc de venir avec lui parler au Roi, » & qu'il entendroit quelle eſtoit ſa » volonté ».

Ce qu'ayant entendu, ledit ſieur *de*

la Place, & ſe doutant qu'il y eût quelque grande ſédition par la ville, il s'écoula par l'huis de derrière de ſon logis, en délibération de ſe retirer en la maiſon de quelque voiſin. Cependant, la plupart de ſes ſerviteurs s'évanouit (diſparut); & ce Capitaine ayant reçu environ mille écus, comme il ſe retiroit, fut prié par la Demoiſelle *Desmarets*, fille dudit Seigneur, de la conduire, elle & ſon mary, chez quelque voiſin Catholique, ce qu'il accorda & accomplit auſſi.

Après cela, le ſieur *de la Place*, ayant eſté refuſé en trois divers logis, fut contraint de rentrer dans le ſien, où il trouva ſa femme fort déſolée, & ſe tourmentant infiniment, tant pour ce qu'elle craignoit que ce Capitaine ne menaſt ſa fille & ſon gendre à la rivière, qu'auſſi pour le péril très-certain où elle voyoit eſtre ſon pauvre mary, & toute ſa maiſon!.....

Mais ledit ſieur *de la Place*, fortifié de l'eſprit de Dieu, & avec une conſtance incroyable, la reprint aſſez rudement, lui remontrant comme de la main de Dieu, il falloit recevoir telles afflictions; & après avoir un peu diſcouru ſur les promeſſes que le Seigneur fait aux ſiens, la raſſura.

Puis, commanda que les ſerviteurs & ſervantes qui eſtoient reſtés en ſa maiſon, fuſſent appellés. Leſquels eſtant arrivés dans ſa chambre, il ſe mit à prier Dieu, puis commença à lire un Chapitre de *Job*, avec l'expoſition du Sermon de M. *Jean Calvin*; il leur remontra combien les afflictions ſont néceſſaires aux Chrétiens; qu'il n'eſt en la puiſſance ni de *Satan*, ni du monde, de nous nuire & outrager, ſinon autant que Dieu le leur permet, & que partant, il ne falloit craindre leur puiſſance, qui ne peut s'eſtendre que ſur nos corps. Puis il ſe remit à

prier Dieu, en préparant lui-même toute sa famille, à endurer plutôt toute sorte de tourmens, & la mort mesme, que de faire chose qui fust contre l'honneur de Dieu.

Sa prière finie, on lui vint dire que le sieur *de Seneſçay*, Prévost de l'Hostel, avec plusieurs Archers, estoient à la porte du logis, en demandant qu'on eust à lui ouvrir, de la part du Roy, en disant qu'il venoit pour conserver la personne du sieur *de la Place*, & empescher que son logis ne fust pillé par la populace.

A cette occasion, le sieur *de la Place* commanda que la porte lui fust ouverte. Lequel Prévost étant entré, lui déclara le grand carnage qui se faisoit des Huguenots par toute la ville, & par le commandement du Roy, adjoutant même ces mots, entremeslés de latin : qu'il n'en resteroit pas un seul, *qui mingat ad parietem*. Toutefois,

qu'il avoit exprès commandement du Roy, d'empeſcher qu'il ne lui fuſt fait aucun tort, mais de l'amener au *Louvre*, parce que Sa Majeſté déſiroit eſtre inſtruicte par luy de pluſieurs choſes touchant les affaires de ceux de la Religion, dont il avoit eu maniment, & partant qu'il ſe préparaſt pour y venir trouver le Roy.

Le ſieur *de la Place* répondit, qu'il ſe trouveroit toujours très-heureux d'avoir le moyen, avant de partir de ce monde, de rendre compte à Sa Majeſté de toutes ſes actions & déportemens : mais qu'alors, les horribles maſſacres qui ſe commettoient par la ville, lui faiſoient regarder comme impoſſible d'aller juſqu'au *Louvre*, ſans encourir un grand & tout évident danger de ſa perſonne. Mais qu'il étoit en lui d'aſſurer Sa Majeſté de ſa perſonne, en lui laiſſant à ſon logis tel nombre de ſes Archiers que bon luy ſembleroit, juſ-

qu'à ce que la furie du peuple fuſt appaiſée. Ce que *Seneſçay* lui accorda, & lui laiſſa un de ſes Lieutenans, nommé *Toute-Voye*, avec quatre de ſes Archiers.

Peu de tems après que le ſieur *de Seneſçay* fuſt parti, le Préſident *Charron*, pour lors Prévoſt des Marchands, arriva au logis : auquel, après avoit parlé long-tems en ſecret, & en ſe retirant, lui laiſſa quatre autres Archiers de la ville avec ceux de *Seneſçay*.

Tout le reſte du jour, & la nuit ſuivante, furent employés à boucher & à remparer les avenues du logis, avec forces buches, & à faire proviſion de cailloux & de pavés ſur les feneſtres : tellement qu'avec cette ſi exacte & diligente garde, il y avoit toute apparence que ces Archiers avoient effectivement eſté mis dans le logis pour exempter le ſieur *de la Place* & toute ſa famille, de la calamité commune.

Mais *Seneſçay* revenant le lendemain, déclara au Préſident qu'il avoit très-exprès & itératif commandement du Roi, de l'emmener, & qu'il ne falloit plus reculer (1). Sur quoi le ſieur *de la Place* lui remonſtra, comme auparavant, le danger qui étoit par la ville, à cauſe que ce jour meſme, au matin, on avoit pillé une maiſon voiſine de la ſienne. Ce néanmoins *Seneſçay*. inſiſta au contraire, diſant que c'eſtoit un commun dire des Huguénots de proteſter qu'ils eſtoient fort humbles ſerviteurs du Roy : mais que lorſqu'il eſtoit queſtion de lui obéir,

(1) Pourquoi tous ces délais, toutes ces allées & venues, tous ces ménagemens, toutes ces ruſes enfin d'une politique auſſi lâche que barbare, uniquement pour attirer hors de chez lui un ſimple Magiſtrat, tandis que *Coligny* même, & tant d'autres Chefs des *Proteſtans*, venoient d'être maſſacrés, ou dans leurs lits, ou dans leurs hôtels?... *Fiat lux* !

il ſembloit qu'ils euſſent toujours cela fort en horreur.

Et quant à ce qui eſtoit du danger d'aller juſqu'au *Louvre*, *Seneſçay* lui répondit, qu'il lui bailleroit un Capitaine de Paris, qui ſeroit bien connu de tout le peuple, & qui l'accompagneroit.

Comme *Seneſçay* tenoit ce langage, le nommé *Pezou*, Capitaine de Paris, & des principaux ſéditieux, entra en la chambre dudit ſieur *de la Place*, & offrit de le conduire. Ce que *de la Place* refuſa très inſtamment, diſant à *Seneſçay*, que c'eſtoit un des plus cruels & meſchans hommes qui fuſſent dans la Ville; & partant, le pria ſeulement, puiſqu'il ne pouvoit plus reculer, de vouloir bien l'accompagner lui meſme de ſa perſonne. A quoi celui ci reſpondit, que pour eſtre empeſché à d'autres affaires, il ne le pouvoit conduire plus de cinquante pas.

Sur quoi la femme du ſieur *de la Place*, encore que ce fuſt une Dame à laquelle Dieu a deſparti beaucoup de ſes grâces & bénédictions, toutefois l'amour grand qu'elle portoit à ſon mary la fit proſterner devant *Seneſçay*, pour le ſupplier d'accompagner ſondit mary.

Mais, ſur cela, le ſieur *de la Place*, qui ne monſtra jamais aucun ſigne de courage abattu, fit relever ſadite femme en la reprenant, & lui enſeignant que ce n'eſtoit pas aux bras des hommes qu'il falloit avoir recours, mais à Dieu ſeul. Puis, en ſe retournant, & appercevant au chapeau de ſon fils aiſné, une Croix de papier, qu'il y avoit mis par infirmité, penſant ſe ſauver par ce moyen, il le tança aigrement, lui commanda d'oſter de ſon chapeau cette marque de ſédition, en lui remonſtrant que la vraye Croix qu'il nous falloit porter, eſtoient les tribulations & af-

fictions que Dieu nous envoyoit comme arrhes certaines de la félicité & vie éternelle qu'il préparoit aux siens (1).

Delà, se voyant fort pressé par le sieur *de Seneſçay*, de s'acheminer vers Sa Majesté, tout résolu à la mort, qu'il voyoit lui estre préparée, il prit son manteau, embrassa sa femme, lui recommanda fortement d'avoir sur toutes choses l'honneur & la crainte de Dieu devant les yeux, & partit avec assez grande allégresse.

Arrivé dans la rue *de la Verrerie*, vis-à-vis la rue *du Coq*, certains meurtriers, qui l'attendoient, avec des dagues nues, il y avoit environ trois

(1) Ce fils aîné, après la mort de son père, abjura le Calvinisme, & dans la suite fut Collègue du Président *Jannin*, dans l'Ambassade qu'envoya *Henri IV* aux Etats de Hollande. Il y épousa l'héritière de la Maison de *Brederode*, & mourut sans laisser d'enfans. L'Editeur a son portrait, par *Hondius*.

heures, le tuèrent comme un pauvre Agneau, au milieu de dix ou douze Archiers de *Seneſçay*, & fut ſon logis pillé, par l'eſpace de cinq ou ſix jours continuels.

Son corps fut porté à l'Hoſtel-de-Ville, en une eſtable, où la face lui fut couverte de fient, & le lendemain matin, fut jeté en la rivière.

N. B. L'Editeur paſſant un jour dans cette rue de *la Verrerie*, & s'arrêtant tout-à-coup vis-à-vis celle *du Cocq*, ne put ſoulager ſon attendriſſement, que par ces deux vers :

Ici, trouva ſon jour fatal,
*L'ami qu'a pleuré l'*Hôpital !

Ce digne Chancelier ne lui a ſurvécu que d'une année. Sa deviſe étoit :

Si fractus illabatur Orbis,
Impavidam ferient ruinæ.

Eſt-il encore beaucoup de ces âmes-là ?

La veuve de cet infortuné Magiſtrat, avec ce qu'il lui fut poſſible de ramaſſer des débris de ſa fortune, ſe hâta d'aller chercher un aſyle, avec ſon fils puîné, dans le pays de *la Leue*, petit canton de *l'Artois*, environné de marais, & preſque inacceſſible, ſur-tout dans l'hiver, & où pluſieurs victimes échappées au *maſſacre de Paris*, s'étoient déjà réfugiées. Où, ayant appris, quelques tems après, que la Reine *Elizabeth d'Angleterre*, offroit à ces infortunés, une retraite dans ſes Etats, elle s'étoit miſe en route pour s'y rendre, lorſqu'elle mourut, preſque ſubitement à *Calais*, où ſon fils, élevé convenablement, par les ſoins de *Joſué de la Place*, célèbre Miniſtre de *Nantes* (très-diſtingué dans ſon Parti, & qui avoit épouſé *Marie de Briſſac*, de l'illuſtre Maiſon de ce nom), épouſa

une Demoiſelle, du nom de *le Mahieu*, d'où deſcend en ligne directe, l'Editeur de ce Recueil, ainſi qu'il a offert de le prouver par les titres & papiers de famille, deſquels il eſt en poſſeſſion.

Mais ce qui ne peut laiſſer ſur ce ſujet, aucune ombre de doute, c'eſt la reconnoiſſance, en forme, du chef de la famille, & dont on l'engage à donner ici la copie ſuivante:

« Je ſouſſigné, *Jean-Charles de la* » *Place*, Chevalier, Seigneur de *Tor-* » *ſac*, *Montgaugnier*, *Cellebrache*, » *la Faye*, *la Foreſt d'Horte*, *Saint-* » *Germain*, &c. en la Province d'*An-* » *goumois*, Chef & aîné dudit nom, « famille & maiſon, reconnois que » M. *Pierre-Antoine de la Place*, an- » cien Echevin de la Ville d'*Arras*, » & Député des Etats de la Province » d'*Artois*, à la Cour, fils de *Pierre*, » natif de Calais, ainſi que ſes parens » du même nom & tige, ſont ſortis

» de la maiſon de *la Place-Torſac*, & » ce, par autre *Pierre de la Place*, » l'un des fils de Meſſire *Pierre de la* » *Place*, premier Préſident de la Cour » des Aides à Paris, & de *Radegonde* » *l'Huillier* ſon épouſe, tué au maſſa- » cre de la *Saint-Barthelemy* : qui, » après la mort de ſon père, pour » bonnes & juſtes cauſes, ſe ſauva en » Flandres avec ſa mère, d'où il a » enſuite été s'établir à *Calais*, où ſa » famille ſubſiſte encore. Ce que je » certifie, comme pleinement con- » vaincu, tant par les preuves que la » Tradition, l'Hiſtoire, & les Ar- » chives de ma famille m'en fourniſ- » ſent, que par les autres preuves & » préſomptions évidentes, que ledit » ſieur *Pierre-Antoine de la Place* » m'en a données.

» En conſéquence, je conſens, très- » volontairement, & avec juſtice, que » ledit ſieur *de la Place* & ceux de la

» famille du même nom, reprennent
» & ſe ſervent des armes & cachets
» de ma famille, tels que ſes ayant-
» cauſes en ont uſé juſqu'au mariage
» de l'un deux avec une Demoiſelle
» du nom de *le Mahieu :* les recon-
» noiſſant pour mes parens & iſſus du
» ſang de *de la Place ;* & étant bien-
» aiſe, & de droit, de les réintégrer
» & maintenir en cette qualité, autant
» qu'il pourra être en moi.

« En foi de quoi, j'ai ſigné les pré-
» ſentes, & ſcellées du cachet de mes
» armes : offrant, au beſoin, de les
» réitérer pardevant Notaires, & par-
» devant qui il appartiendra, pour
» preuve plus authentique & indubi-
« table, ſuivant mes titres, du préſent
» certificat. Fait à la *Foreſt d'Horte*,
» Paroiſſe de *Graſſac*, en *Angoumois*,
» le 12 Juillet 1743.

» Signé, *Jéan-Charles de la Place-*
» *Torſac.* »

P. S. La ſeule crainte qu'ait maintenant l'Editeur, c'eſt qu'on ne puiſſe imaginer que quelque eſpèce de prétention l'ait engagé à faire imprimer cet article. Il eſt, à cet égard, ce qu'il fut toujours; & c'eſt à qui le connoît, qu'il s'en rapporte. Aujourd'hui, preſque octogénaire, & le dernier de la branche des *de la Place* de *Calais*, accablé d'infirmités, & ayant d'ailleurs de quoi vivre, ſans baſſeſſes, quel autre motif auroit-il, que celui de toute ame honnête ? c'eſt-à-dire, en rendant à la vérité, ainſi qu'à ſon nom, ce qui leur eſt dû, de mettre fin (s'il eſt poſſible) aux propos clandeſtins de ceux qui n'oſent publiquement les haſarder.

Il croit enfin ne pouvoir mieux terminer cet article, que par ce que dit *Duclos*, dans la Préface qu'il deſtinoit

à l'*Hiſtoire du Regne de Louis XV*:
« Je demanderois pardon au Lecteur
» de ce que je viens de dire de moi,
» s'il n'y avoit pas des circonſtances
» (& celle-ci en eſt une) où il eſt
» permis, même de devoir, de rendre
» une juſtice auſſi libre qu'exacte »,

Peut-être, après ceci, le Lecteur m'abſoudra
Et ſi ce n'eſt aſſez, parlera qui voudra.

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

Relation de ce qui s'eſt paſſé à l'exécution de Charles Premier, *Roi d'Angleterre, le 9 Janvier* 1649, *traduite de l'Anglois, par* J. Ango, *Interprête de ladite Langue, ſur l'imprimé à Londres, par* F. Colles, page 1

Fatalité ſingulière, Anecdote Françoiſe, 16

La Bravoure en défaut, Anecdote Françoiſe, 23

Particularités concernant Henri IV, *tirées des Mémoires manuſcrits d'*Auguſtin Conon, *Avocat au Parlement de Rouen,* 28

L'Epreuve dangereuſe, Anecdote du bal de l'Opéra, 39

Mémoires concernant le Marquis de l'Enſe-

nada, , *ci devant Miniſtre d'Etat, en Eſpagne, traduction de l'Anglois,* 43

Hélène de Tournon, *Romance hiſtorique, galante & tragique,* 58

Vrai Secrétaire de confiance, 65

Portrait hiſtorique de Louis XIV, *à l'âge de cinquante-deux ans, par M.* P***, *Gentilhomme Napolitain, au Cardinal* D. P. O***, *traduit de l'Italien,* 67

Hélas! qui peut toujours répondre de ſoi-même? Anecdote Picarde, 77

Particularités ſur Mathilde d'Angleterre, *Reine de Dannemarck, extraites d'une Lettre écrite à Londres, en Décembre* 1775, *traduction de l'Anglois,* 87

Anecdote ſingulière concernant Garrick, *fameux Comédien Anglois, &* Hogarth, *premier Peintre du Roi d'Angleterre,* 98

L'heureuſe Licence poétique, ou *le Prince bienfaiſant, Anecdote Flamande;* 109

Lettre de Louis XIV *à* Philippe V, *ſon petit-fils, depuis peu Roi d'Eſpagne, du* 3 *Janvier* 1702, 116

Lettre de Philippe V *à M. de* Vendôme, 120

*Le Comte d'*Egmont *& Monſieur* Chat, 122

Roſemonde, *Anecdote Angloiſe, hiſtorique, galante & tragique*, 130

Suite des Mémoires de Villepatour, *Commandeur de l'Ordre de* Saint-Louis, *Lieutenant-Général, Inſpecteur-Général du Corps Royal d'Artillerie, &c. &c.* 140

Petites Anecdotes en vers, par M. D. L. P... 161

Le hardi Courtiſan, 162

*Réponſe d'un Grenadier à M. le Comte d'*Eſtaing, *à ſon retour de l'Amérique*, 163

Belle réponſe d'un Miniſtre à ſa Maîtreſſe, 164

Le vrai Roi, Anecdote moderne, 165

Le tendre Anglois, 167

Sentiment d'un François en voyant la Reine, à la promenade, avec Monſeigneur le Dauphin dans ſes bras, 168

Le jeune Poète déconcerté, 169

Le Valet-de-Chambre de hazard, Anecdote Françoiſe, 180

Anecdote du Cardinal de Fleury, *& d'un vieux Militaire*, 184

Défi Picard, tradition populaire, 189
Le Tréſor enlevé, Anecdote Picarde, 191
Le Voleur incorrigible, Anecdote Suédoiſe, 202
Vérité peut-être un peu trop crûe, 205
Les Nouvelliſtes par hazard, 206
Anecdote Allemande, 211
Particularités hiſtoriques, 216
Anecdote concernant Tamerlan, 231
*Prétendue Clef d'*Eſther, *Tragédie de* Racine, 234
Sur les anciennes Romances, 236
Le Comte Orry, *& les Nonnes de Farmoutier, ancienne Romance Picarde,* 239
Le Convoi du Duc de Guiſe, *Romance, ou Chanſon des Rues,* 247
Lettre du Cardinal de Richelieu *au Pére* Suffren, *Jéſuite, nommé Confeſſeur du Roi* Louis XIII, 250
Lettre du Cardinal de Lyon, *pendant ſon Ambaſſade extraordinaire à Rome, en* 1635 *&* 1636, *à M.* Bouthillier, *Surintendant des Finances,* 257
Seconde Lettre au même, 264

Réponſe de M. le Prince de L***, *à une Lettre de M.* de Voltaire, *dans laquelle il ſe traitoit de vieux Hibou, & le Prince d'*Aigle Autrichien, 265

Impromptu du même Auteur au Prince héréditaire, aujourd'hui Duc de Brunſwick, *qui lui montroit des vers que le Roi de Pruſſe avoit faits pour lui*, 268

Epitaphe de M. le Prince de L***, 269

Anecdote Pariſienne, 271

Notice ſur le Comte de Plélo, 279

*Lettre à M le Chevalier****, 282

Le généreux Ennemi, Anecdote hiſtorique concernant M. de la Motte-Piquet, 312

Lettre de l'Amiral Parker *à M.* de la Motte-Piquet, *du 28 Septembre 1779*, 316

La Courtiſane infortunée, Anecdote Flamande, 319

Extraits & Aphoriſmes de la Harangue de M. de Bellièvre, *Ambaſſadeur de France, à la Reine d'Angleterre, par leſquels il veut conclure que la Reine* Marie Stuart *ne doibt mourir*, 329

Fragment d'une Tragédie de M. Lefébure, *Élève de M.* de Voltaire, 338

Impromptu de M. de Genne, *célèbre Avocat, quelques jours avant ſa mort*, 339

Epigramme ſur Dacier & ſa femme, 340

*Lettre à M.***, au ſujet de quatre anciens Rondeaux ſur quatre des plus fameux Paladins de la* Biliothèque Bleue, 341

Le Merveilleux ſéduit toujours le Peuple, 347

Le Fils religieux, Anecdote Angloiſe, 350

La Juſtice diſtributive, Conte, ou *Anecdote dramatique moderne*, 358

En tous Etats on trouve des Héros, Anecdote Françoiſe, 365

Traits hiſtoriques, & autres, 377

Sur Juſte *ou* Joſſe Vondel, *célèbre Auteur Dramatique Hollandois*, 395

La Reſſuſcitée, 410

Vengeance atroce, 419

L'Ombre de Rabelais, 424

Oſakoi, *Anecdote Ruſſe, du règne de* Pierre le-Grand, *traduite du Ruſſe*, 428

Sur Charles Grandval, *Comédien François, Pensionnaire du Roi*, 441

Anecdotes concernant Pierre de la Place, *Premier Préſident à la Cour des Aides de Paris*, 447

Fin de la Table.

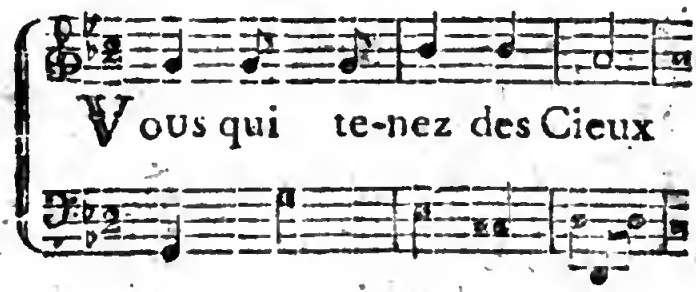
AIR

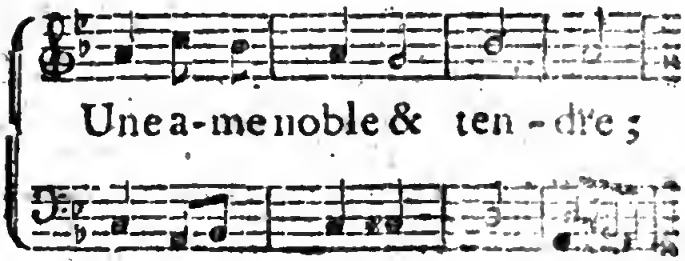
AIR
D'HÉLÈNE
DE TOURNON,

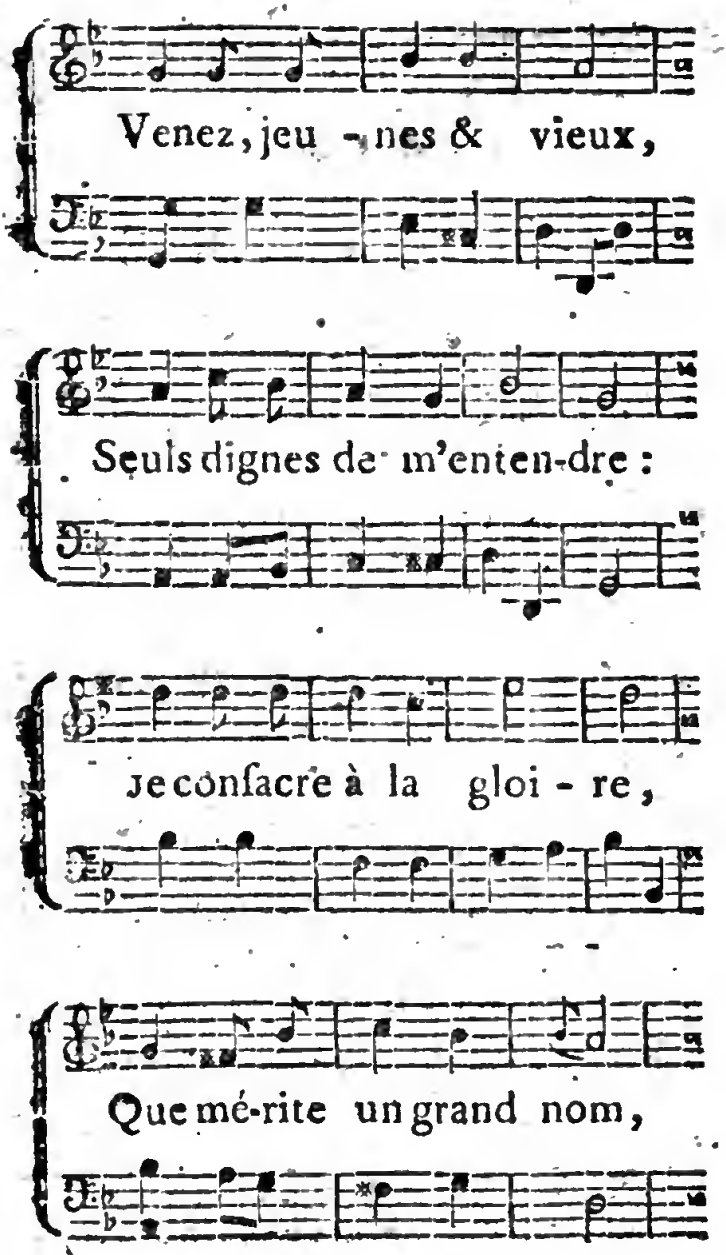
ROMANCE hiſtorique & tragique.

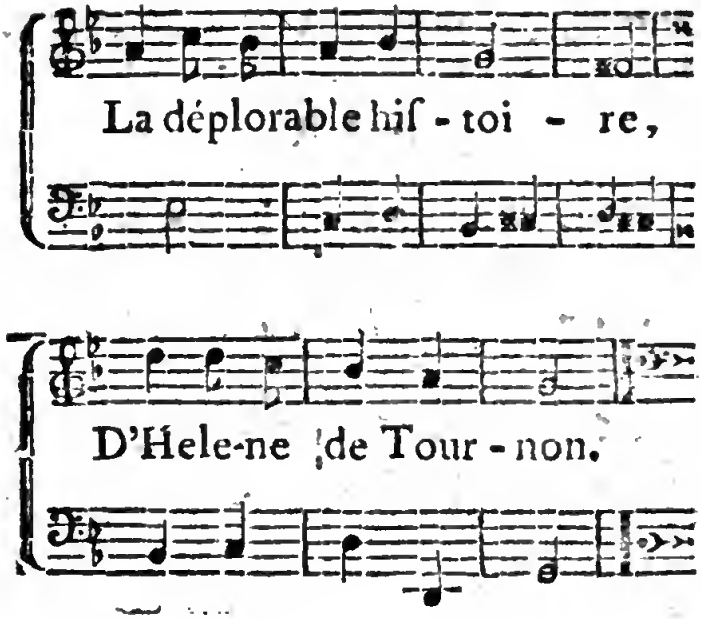
Paroles & Muſique de *M. D. L. P.*

Lamentabile.

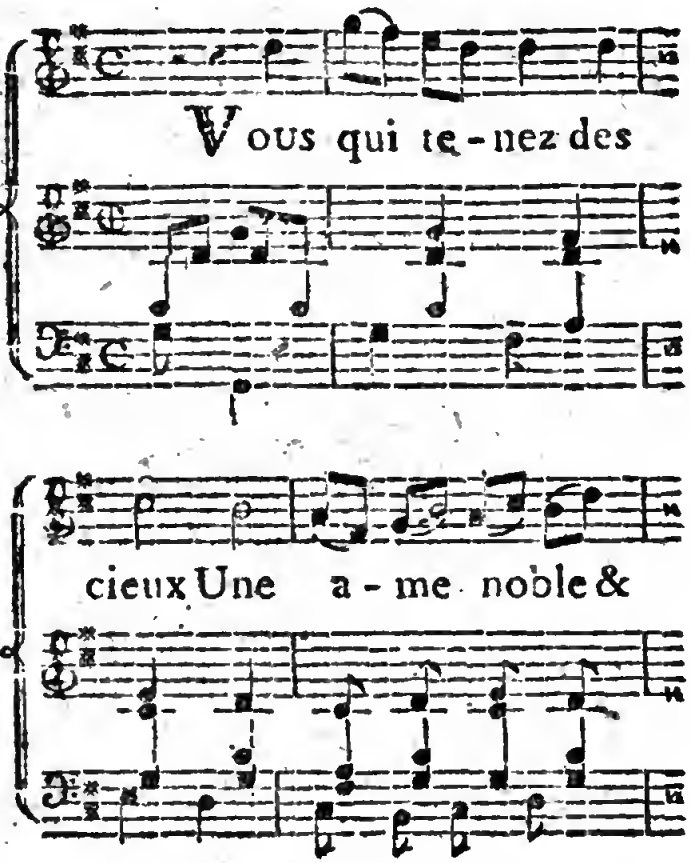


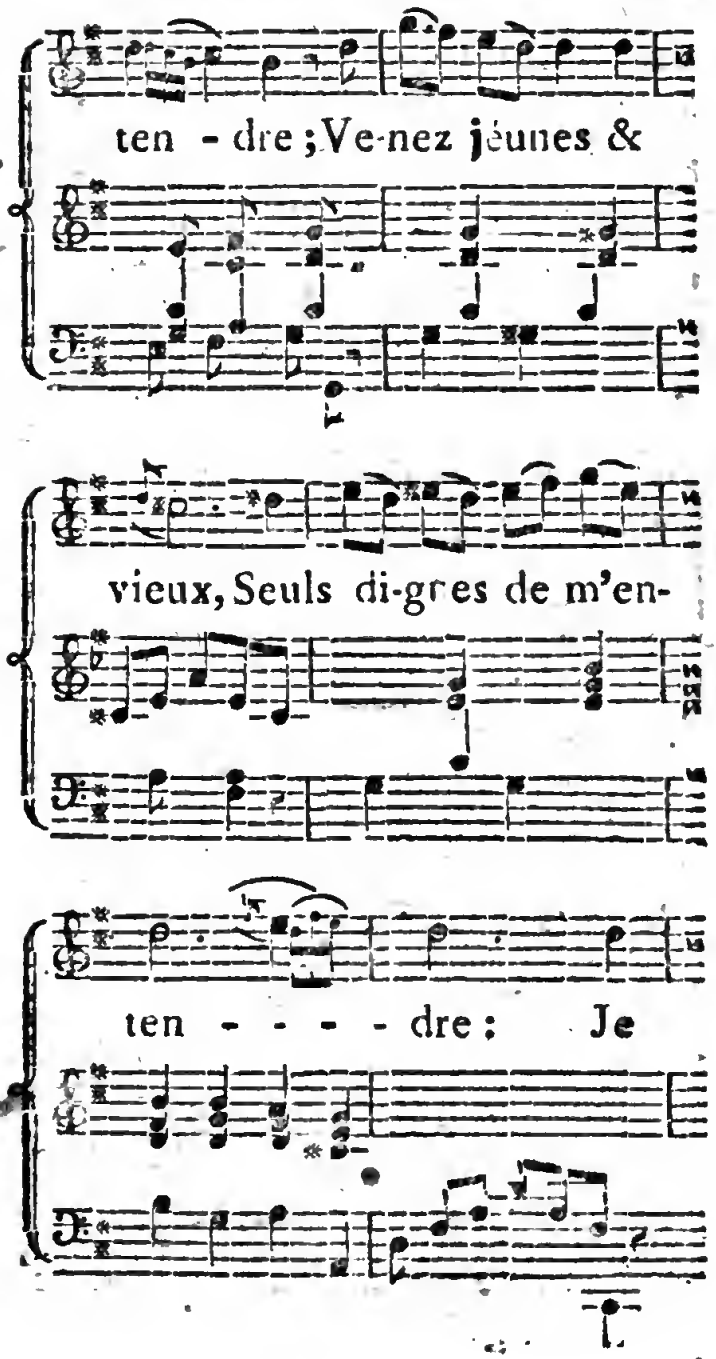


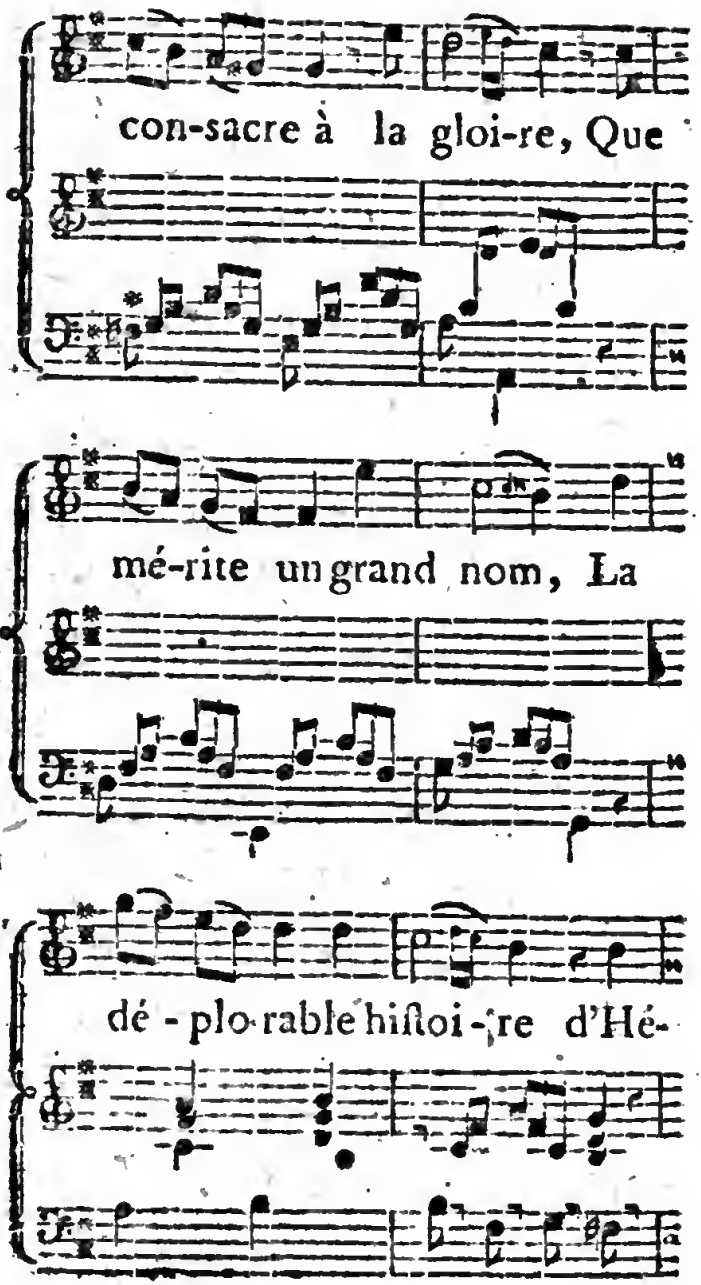

Venez, jeu - nes & vieux,
Seuls dignes de m'enten-dre :
Je conſacre à la gloi - re,
Que mé-rite un grand nom,


La déplorable hiſ - toi - re,
D'Hele-ne de Tour - non.

AIR
PLUS MODERNE,
PAR M. L'AB.. DU V...




ten - dre ; Ve-nez jéunes &
vieux, Seuls di-gres de m'en-
ten - - - - dre : Je


con-sacre à la gloi-re, Que
mé-rite un grand nom, La
dé-plo-rable hiſtoi-re d'Hé-

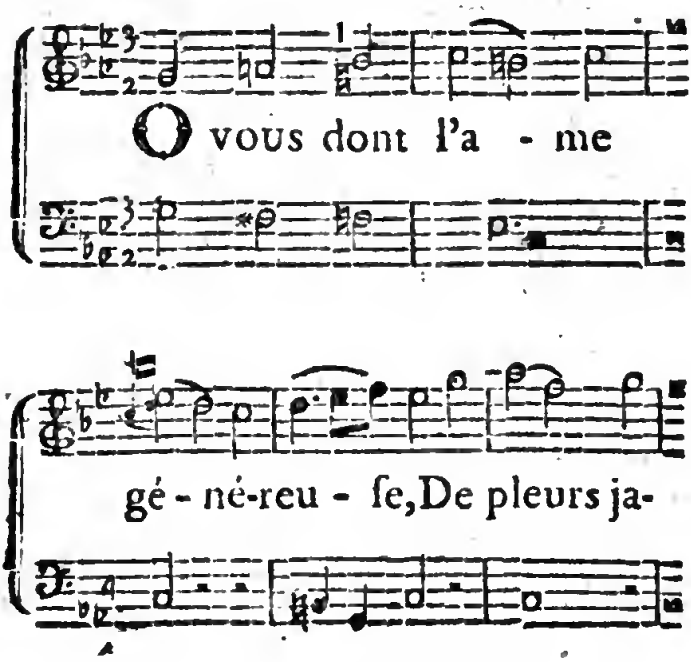
lè-ne de Tour-non.

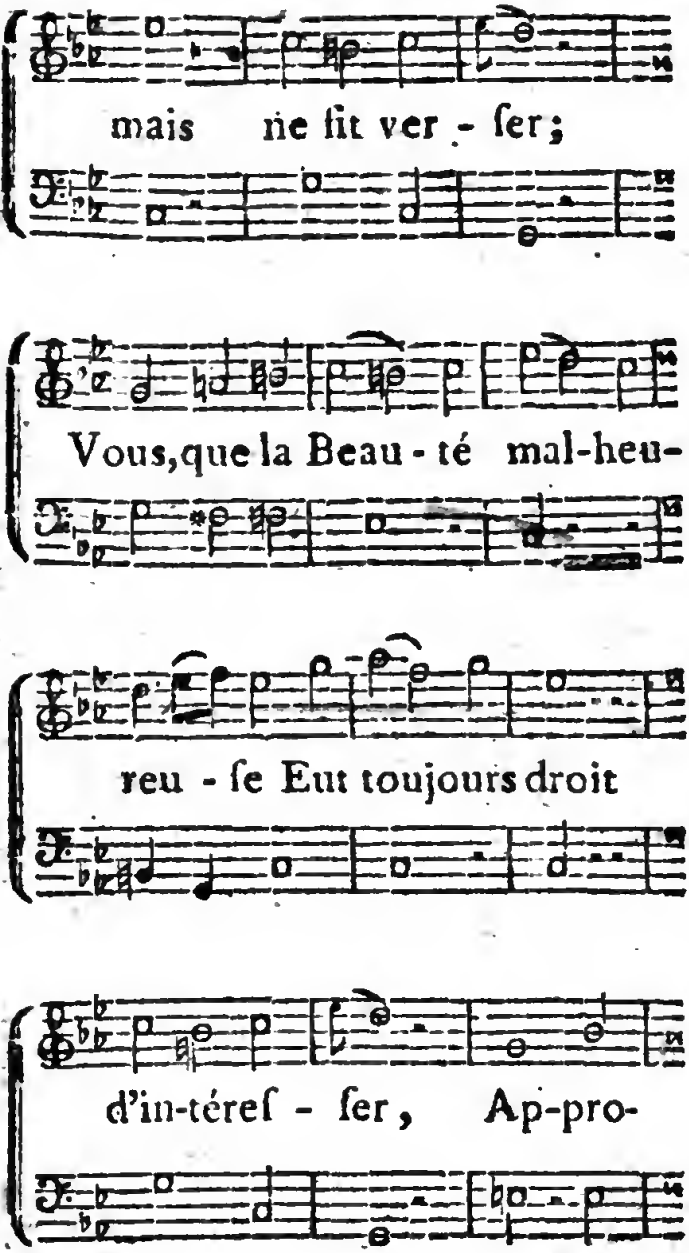
AIR
DE ROSEMONDE,
ROMANCE historique & tragique.

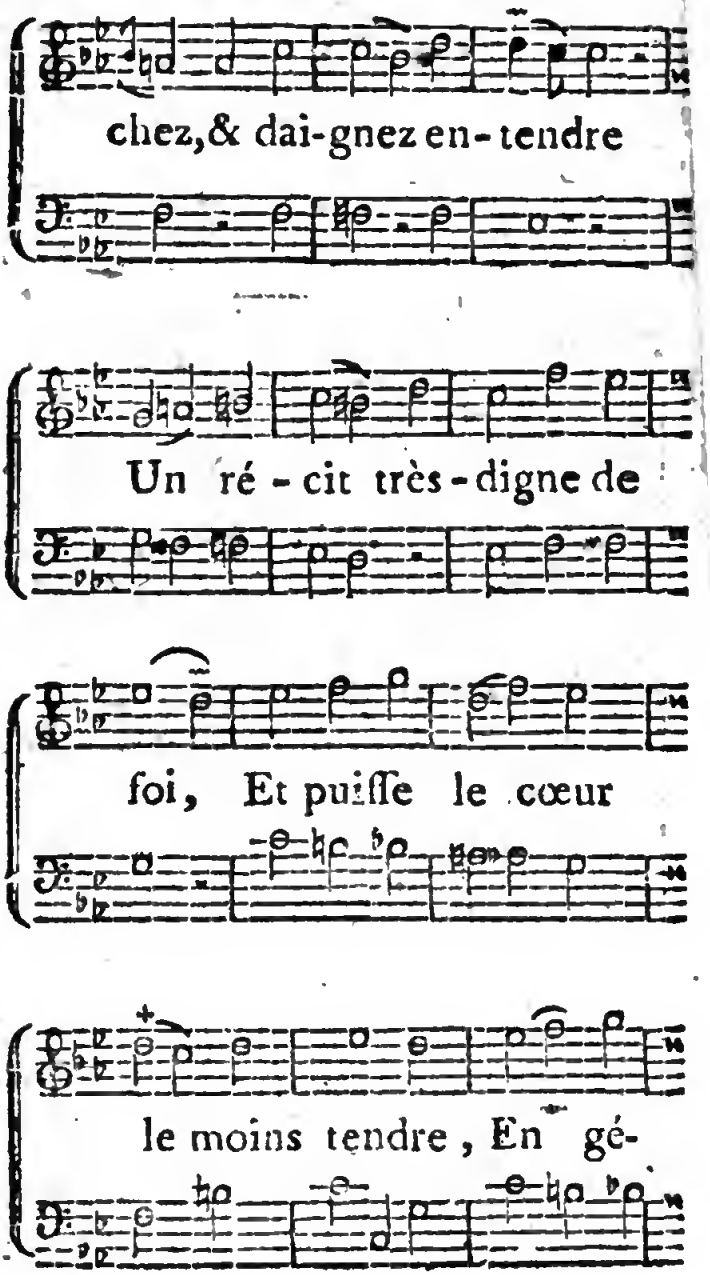
PAR M. *le Chevalier* DE LIROU.

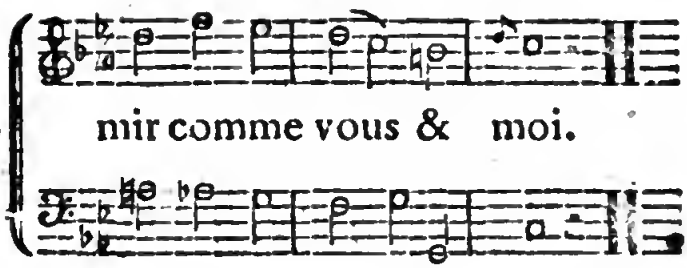
Premier Couplet.

Lamentabile.




mais ne ſit ver - ſer;
Vous, que la Beau - té mal-heu-
reu - ſe Eut toujours droit
d'in-téreſ - ſer, Ap-pro-


chez,& dai-gnez en-tendre
Un ré-cit très-digne de
foi, Et puiſſe le cœur
le moins tendre, En gé-



N. B. Cette Romance peut auſſi ſe chanter ſur l'air de celle de *Gabrielle de Vergy*.

Fin du troiſieme Volume.

627646